

n°1

Q revue
**QUART
MONDE**

DOSSIERS & DOCUMENTS

F.P. Codaccioni
A.C. Decouflé
P. Hosselet
J. Labbens
M. Mollat
M. Perrot
A.M. Rabier
A. de Vos van Steenwijk

Préface du Père Joseph

Le Quart Monde ; Partenaire de l'Histoire



DOSSIERS ET DOCUMENTS DE LA REVUE QUART MONDE

N°1

Le Quart Monde ; Partenaire de l'Histoire

F.P. Codaccioni
A.C. Decouflé
P. Hosselet
J. Labbens
M. Mollat
M. Perrot
A.M. Rabier
A. de Vos van Steenwijk

Préface du
Père J. Wrésinski

1988

Institut de Recherche et de Formation
du Mouvement ATD Quart Monde

PREFACE

Le souci que les plus pauvres retrouvent leur identité par leur histoire est ancien dans le Mouvement. Depuis maintenant plus de 25 ans nous nous efforçons de recueillir les témoignages sur la vie des pauvres et surtout les témoignages que les pauvres eux-mêmes nous donnent sur leur vie d'une manière ou d'une autre. Cet effort doit permettre de conscientiser les sous-prolétaires de façon à ce que munis d'une identité ils puissent s'affirmer comme agents actifs au sein de nos sociétés modernes et de détruire la misère.

Savoir d'où l'on vient est une manière de retrouver son identité et de l'affirmer aux yeux des autres, dit Madame Perrot. Savoir d'où l'on vient, s'introduire dans un lignage S'assurer des sécurités intérieures et personnelles c'est donner une force aux groupes dans lesquels on vit, c'est se permettre de s'exprimer à l'intérieur et surtout de s'affirmer à l'extérieur de ces groupes.

Notre tentative consiste à redonner l'histoire aux pauvres mais aussi l'histoire des plus pauvres à la société, afin que la société en tienne compte pour les années et même les siècles à venir, afin qu'elle ne recommence pas les erreurs qu'elle a commises. Ce que nous avons vu ces dernières années des mesures prises à propos de ce que l'on appelle, indûment, les nouveaux pauvres, montre l'échec extrêmement grave d'une société qui ne sait pas traiter avec dignité et grandeur ses travailleurs les plus pauvres. Mais cette société a été mal servie par les sociologues, les humanistes, les défenseurs des droits de l'homme, les prêtres et le monde religieux. Notre société attendait d'eux l'appel de la dignité des pauvres, de la reconnaissance des pauvres et cela les scientifiques, les universitaires, le monde social, politique et syndical ne le lui ont pas donné.

Cette tentative nous ne pouvons pas l'assumer si des scientifiques ne nous accompagnent pas, ne nous parrainent pas aussi bien au niveau de la sociologie que de la psychologie, de l'économie, des droits de l'homme et de la religion. Nous ne pouvons pas risquer l'amateurisme.

Les plus pauvres nous ont parrainés. Cela fait maintenant 20 ans qu'ils acceptent de nous dire leur vie. Ils nous la racontent dans le partage que nous faisons avec eux des préoccupations qui sont les leurs et sont aussi les nôtres. Or nous ne sommes pas des chercheurs, nous sommes des volontaires, nous ne sommes pas des travailleurs sociaux ni des scientifiques mais des volontaires, et le danger qui nous guette est de faire de la pseudo science historique.

Il serait très grave que nous nous enfermions et que nous enfermions les sous-prolétaires dans une histoire mal décodée. Il n'est pas grave pour Oscar Lewis, qui a écrit la famille Sanchez, de dire qu'il y a une culture de la pauvreté. Ce n'est pas grave pour lui, ni pour les historiens; c'est très grave pour nous. Ce serait grave si nous faisons un cheminement avec les familles sur une fausse science. De même qu'il ne faudrait pas que dans le domaine de l'histoire nous donnions à la société l'occasion de se tromper sur les pauvres. Il est temps que nous fassions l'histoire de la pauvreté en sachant que la pauvreté est le lieu d'une stratification absolument inconnue.

Par quelque bout que nous prenions le monde de la pauvreté quand nous le pénétrons, nous découvrons une richesse insoupçonnable, des valeurs vécutées complètement cachées, ignorées, nous rencontrons des clivages dans tous les domaines, le pouvoir et la haine, l'amour et le besoin de liberté. Le monde de la misère est une terre absolument inconnue.

Nous avons la responsabilité en rendant l'histoire à la population de lui rendre l'histoire authentique de façon à ce qu'elle ne se bâtit pas sur de l'à peu près historique. On ne bâtit pas un avenir sur des fables.

Je demande le concours de ceux qui sont des scientifiques de l'histoire, je le leur demande réellement avec beaucoup de chaleur et d'insistance. La population a besoin d'eux pour que nous ne la trompions pas. Nous devons avoir un très grand respect quand nous la contactons et que nous sollicitons son dire sur sa propre histoire.

Si vous entreprenez cette démarche là et si le Mouvement ATD Quart Monde peut y apporter quelque chose, que ce soit, les uns et les autres, avec beaucoup d'humilité. Dans une telle démarche, les pauvres ont peut-être beaucoup plus besoin de notre part d'humilité que de justice.

Père Joseph Wrésinski
Fondateur du Mouvement ATD Quart Monde

INTRODUCTION

Au début de son livre : "Poussières d'étoiles" (Seuil, 1984) sur l'histoire de l'univers, Hubert Reeves cite une lectrice : "On m'a dit : Tu n'es que cendres et poussières. On a oublié de me dire qu'il s'agissait de poussières d'étoiles".

En 1982, des enfants du Quart Monde visitent le Musée de l'Assistance publique. C'est un mot épinglé sur la layette d'un enfant abandonné au XVIIIème siècle qui les arrête. Une mère acculée à se séparer de son enfant y dit sa détresse et son amour.

Ils connaissent cette douleur-là car elle blesse leurs familles aujourd'hui encore. En voir la trace ancienne dans un musée, c'est un peu découvrir qu'eux aussi sont des "poussières d'étoiles", des êtres de la grande histoire.

La mémoire personnelle et collective, tout à la fois trie et interprète les faits du passé pour parler de ce que les hommes croient être et veulent être ensemble. Comment s'étonner alors qu'un mouvement du Quart Monde, un mouvement de défense des droits de l'homme avec les plus pauvres, veuille réunir des historiens et des militants!

La mémoire de nos sociétés s'est bâtie sans les plus pauvres. Ses tris se sont souvent opérés contre eux, en retenant les traits et les actes qui font peur et en oubliant que leurs intégrités physique, mentale, familiale étaient sous la menace de la misère et du mépris qui la permet.

Cette mémoire lacunaire fait obstacle à la compréhension de ce que vivent et disent aujourd'hui nos contemporains les plus pauvres.

Pourtant cette mémoire n'est pas bâtie une fois pour toutes. Elle ne cesse pas de se bâtir, non seulement en ajoutant du présent au passé mais aussi en réappréciant le passé. Les historiens lui donnent une seconde chance dans la mesure où ils ont la compétence et l'autorité intellectuelle nécessaires pour en rouvrir le chantier.

Certains des textes réunis ici émanent justement d'historiens qui ont consacré de longues années à s'approcher des faits du passé concernant des populations très défavorisées. Ils réfléchissent particulièrement ici au sort des plus pauvres.

On pense surtout aux contributions de Monsieur Michel MOLLAT, membre de l'Institut et de Monsieur Félix Paul CODACCIONI, professeur à l'Université de Lille III.

Ces deux textes sont suivis de ceux de Madame Michèle PERROT, professeur à l'Université de Paris VII, et de Madame Alwine de VOS van STEENWIJK, Présidente du Mouvement international ATD Quart Monde qui portent l'un et l'autre, de manières complémentaires, sur la façon de continuer à travailler le chantier de l'histoire des pauvres.

Michèle PERROT énonce un certain nombre de questions qu'il faudrait élucider pour que le passé de la pauvreté nous soit mieux intelligible. Alwine de VOS van STEENWIJK plaide que les familles les plus pauvres d'aujourd'hui nous introduisent à un questionnement de l'histoire indispensable pour que l'historien repousse ses frontières jusqu'à inclure dans la mémoire les exclus d'hier et servir véritablement ceux d'aujourd'hui.

Cette contribution a partie liée avec les trois suivantes. Elles disent comment, concrètement aujourd'hui, il a été possible de s'introduire dans le chantier de l'histoire avec des personnes et des familles du Quart Monde.

Trois exemples sont donnés:

Madame Anne-Marie RABIER introduit à l'idée des mémoires de courage en parlant du soutien qu'elle a donné à une famille pour écrire son histoire en remontant plusieurs générations.

Pierre HOSSELET, volontaire du Mouvement ATD Quart Monde raconte une démarche d'enquête et d'exposition réalisée avec des enfants de Noisy-le-Grand auprès de leurs propres parents en s'appuyant sur des travaux d'historiens.

Enfin, une équipe d'ATD Quart Monde (Paris XIIIème) rend compte de la préparation et de la réalisation d'un grandiose spectacle son et lumière qui a réuni les plus pauvres et leurs voisins du quartier pour raconter quatre siècles des "Pieds-humides et Gagne-petit" de la Bièvre.

Pour conclure, les contributions d'André Clément DECOUFLE, Directeur du Laboratoire de Prospective Appliquée et de Jean LABBENS, sociologue, ancien représentant du PNUD, invitent à se servir de l'histoire.

Le premier indique qu'elle prépare à l'examen des avenir possibles pour échapper à une vision fataliste (et fatale) de l'histoire des pauvres. Le second montre par l'histoire que les plus pauvres à chaque époque sont des révélateurs des valeurs que les hommes veulent vivre ensemble.

Au total, entre la recherche historique et l'action avec les plus pauvres d'aujourd'hui, ces textes font apparaître des liens qui ne sont pas à sens unique. L'une et l'autre gagnent à considérer que les dépossédés d'histoire sont des partenaires précieux pour que la science historique contribue à une autre histoire des hommes.

L'EMPREINTE DE LA PAUVRETE MEDIEVALE
DANS LES REPRESENTATIONS COLLECTIVES ACTUELLES

par Michel MOLLAT
Membre de l'Institut

Ce qui caractérise l'histoire, c'est la préoccupation du temps, de façon à restituer chaque chose en son époque et de trouver dans le passé des explications adéquates aux faits dont on parle, c'est-à-dire, ne pas expliquer le passé selon des normes contemporaines et vice-versa.

Je vais essayer de trouver dans le passé un certain nombre d'images, de ressorts, de déceler un certain nombre de legs et même de survivances qui peuvent à la fois permettre de comprendre le passé et le présent et de comprendre le lien existant entre les deux. Il ne s'agit pas, (ce n'est pas le travail de l'historien), de formuler quelque jugement que ce soit, soit sur le passé, soit sur le présent. Mais la question aujourd'hui, dans une certaine mesure, est de chercher si, au Moyen Age, il exista une sorte de sous-prolétariat.

La pauvreté évidemment est un fait infiniment relatif, on n'est jamais pauvre que par rapport à d'autres ou par rapport à une situation qu'on a connue et perdue. Il y a donc une infinité de seuils de pauvreté. Je m'en suis expliqué ailleurs. Mais je crois que pour essayer de trouver parmi toutes les catégories de pauvres ceux qui pourraient correspondre à un sous-prolétariat contemporain, il faut les chercher au-delà du seuil de pauvreté, c'est-à-dire parmi ceux qui, ou bien sont nés au-delà du minimum qui caractérise le seuil, ou qui ont basculé de

l'autre côté.

- Les exclus, ou bien ont rejeté la société dans laquelle ils sont nés ou bien en ont été rejetés.

- Ceux qui sont dans l'indigence la plus absolue, dépouillés de tout moyen de se relever par leurs propres forces.

- Toutes les catégories de marginaux, pour lesquels établir des catégories nous demanderait beaucoup trop de temps.

Essayer de retrouver parmi un certain nombre de ces "sous-pauvres" du Moyen Age, certaines caractéristiques presque permanentes jusqu'à notre époque paraîtrait intéressant. Ces caractéristiques concerneraient, si je puis dire, d'un côté, le vivre, et de l'autre, l'être. Je prendrai de préférence la fin du Moyen Age, parce que, c'est à ce moment-là, à mon avis, que les problèmes se sont posés dans des termes plus aigus, et qui se prêtent à comparaison.

QUELLES CARACTERISTIQUES PARAISSENT FONDAMENTALES?

Je vais simplifier les choses et m'en tenir à certains traits. Ce qui me paraît le plus dramatique, c'est un certain nombre de frustrations, de privations, et davantage encore (la solitude et l'anonymat du pauvre). C'est peut-être dans ces cas là que se posent les drames les plus profonds : ne pas avoir de quoi manger, avoir froid, ne pas avoir de quoi se vêtir, c'est dramatique, élémentaire; mais se sentir seul, comme un sans-nom dans une société, n'est ce pas pire que tout ? C'est la question que je me pose. Car nous pourrions évoquer les souffrances du pauvre en commençant par ses souffrances physiques, nous pourrions évoquer aussi les bonheurs perdus et non retrouvés, les bonheurs inaccessibles qui suscitent des comparaisons et font naître l'envie. Un exemple très caractéristique de ces frustrations a été mis en évidence par une thèse récente concernant la ville de Florence au XIVème siècle.

Au lendemain de la grande peste noire qui avait décimé l'Europe, les salaires, du fait de la rareté de la main d'oeuvre, s'étaient partout relevés. On avait connu, (le cas de Florence est bien étudié), une situation plus favorable, caractérisée par certains traits : la possibilité, par exemple, de manger de la viande, de se vêtir de tissu moins vulgaire que la bure; puis ne vit-on pas une rechute : il fallut perdre l'habitude du pain blanc, il fallut perdre l'habitude des tissus agréables, perdre l'habitude de la viande.

Nous voyons aussi apparaître d'une façon très claire ce qu'une privation de ce genre met en évidence : l'humiliation. Celle-ci consiste en l'anonymat dans la solitude, même dans la foule des déshérités qui ont faim, froid, soif, et n'ont pas de vêtements, qui souffrent de plaies et d'infirmités.

- L'iconographie montre des attitudes intéressantes à analyser, tel le geste de la mendicité, où, dans les miniatures, le donateur généralement est présenté bien vêtu, grand, a une attitude aisée ; le bénéficiaire de son aumône a une taille petite, une attitude humiliée, il est vêtu de loques. Il y a là déjà, un spectacle d'humiliation. Mais, il y a autre chose. Si nous regardons les textes, nous lisons un pauvre, un mendiant. Les dénombrements de population ou les listes d'impôts, la plupart du temps, ne donnent pas les noms des pauvres, et même bien souvent, on dit tant de mendiants, tant de "nichil", c'est-à-dire ceux qui ne possédant rien, ne sont pas soumis à l'impôt. Le pauvre est mentionné souvent aussi comme demeurant partout, sans feu ni lieu.

- Le pauvre, dans son état le plus grave, est un être inutile. Qu'est-ce qu'on en fait quand il y a un siège ? Les bouches inutiles sont évacuées et souvent elles meurent entre l'assiégeant et la muraille. Or cette exclusion, cette inutilité, se sont perpétrées à travers les siècles, jusque dans le régime censitaire sur le plan électoral qui a duré jusqu'au XIXème siècle. Cet être inutile est re-

jeté, même les chiens, (les textes nous le disent), aboient et mordent le vagabond.

On peut se poser d'autres questions : cet isolement du pauvre, dans l'anonymat, se traduit non seulement par son extérieur, mais dans les rapports avec la société. L'aumône, où se donne-t-elle ? A la porte des monastères où se font des distributions ; c'est une sorte de frontière entre deux mondes : le monde de la pénurie et le monde de l'abondance. L'objectif est de maintenir la sérénité du cloître et d'arrêter à la porte les bruits du siècle. Mais vu de l'autre côté, vu de l'extérieur, c'est comme une barrière et que fait-on à l'égard du vagabond quand il vient le soir demander le logement dans une ferme ? On le met à l'étable, parce qu'on en a peur.

Le pauvre vient-il à mourir ? Il y a le cimetière des pauvres, mais les gens totalement inconnus, ceux dont on ne sait même pas s'ils ont été baptisés, on ne les y met pas : ils ne doivent pas aller en terre chrétienne .

La dépersonnalisation va même beaucoup plus loin : je reprendrai ce qui a été dit très justement sur le rôle du pauvre, instrument du salut du riche. Sans doute le pauvre recouvre là un rôle, une fonction sociale, une sorte de rang dans un ordre spirituel, mais il y reste dépendant ; même quand on considère, et c'est courant, le pauvre comme l'image même du Christ, le pauvre disparaît derrière Lui ; son abjection, son humiliation se confond avec l'humilité. Nous pourrions cependant en contrepartie, considérer cette dépersonnalisation derrière l'image du Christ comme une promotion de l'humiliation.

Tout se retrouve finalement de sorte qu'en somme, quand nous voyons cette "turba" (ce mot turba a vraiment une connotation péjorative), assiéger les portes des monastères, nous savons que c'était :

- à la fin du XIIème siècle, la horde qui suivait les ermites, Pierre L'Ermite, entre autres,

qui fut le plus connu mais n'était pas le seul;

- la troupe des encapuchonnés cette "tourbe", de pauvres, qui a pillé les campagnes de France, à la fin du XIII^e siècle, à la suite d'un personnage qui lui-même a porté un nom sans doute, mais bien banal, Guillaume Durand;

- ou ceux qui suivaient à Londres, à la fin du XIII^e encore, un personnage au surnom significatif : Guillaume Longue Barbe;

- ou encore ces malheureux, qui ont constitué les groupes d'enfants (nous prenons "enfant" dans le sens médiéval, c'est-à-dire des adolescents) partis en 1212 pour la Croisade et dont l'aventure s'est terminée d'une façon tragique en Sardaigne;

- ou bien encore les pastoureaux qui ont suivi au milieu du XIII^e siècle un personnage invraisemblable, qu'on a surnommé le Maître de Hongrie, on les retrouve sous le même nom au début du XIV^e siècle.

- les troupes des révoltés, de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle dans un grand nombre de villes d'Europe.

Cette foule, c'est tout juste si on peut donner un nom à ses chefs... et encore, remarquons-le bien, les chefs ne sont pas souvent sortis de ses rangs; ils ont un qualificatif dont par exemple avec ce Guillaume Longue Barbe; quand on donne un nom à ces troupes de malheureux :

- on les appelle en Flandre les "ongles bleus", parce que c'étaient des teinturiers de la draperie. Ils avaient les ongles teints au point qu'ils ne trouvaient pas à se marier, parce que les jolies filles ne voulaient pas avoir pour mari un homme dont les mains étaient ainsi tachées;

- ou bien encore ce sont les "Ciompi" de Florence qui, eux, sont considérés comme moins que rien.

La foule des humbles, nous apparaît ainsi composée d'un certain nombre de gens vivant dans l'humiliation. Mais l'humiliation, si nous l'analysons, n'est pas seulement d'avoir perdu son rang (le déclassé est certainement un personnage qui souffre), c'est de pratiquer un métier humiliant.

La stigmatisation de certaines catégories professionnelles est significative et pour certaines d'entre elles, notre époque pourrait s'y retrouver. Eboueurs, tanneurs, écorcheurs dans les abattoirs, bergers, teinturiers, ceux qui travaillent à l'ébourrage de la laine, foulent les draps, cardent la laine, les vidangeurs, les matelots, les sauniers, les histrions, les bateleurs, sont un ensemble de métiers jugés humiliants.

Une page tragique du Roman de la Rose résume ce que pouvait être ce pauvre du dernier rang : une allégorie représente la pauvreté dans un coin comme un pauvre chien, vêtue de loques; sa description se termine par cette phrase horrible : "Maudite soit l'heure où naquit le pauvre, jamais il ne sera compris ni aimé".

Sans doute est-ce la chose la plus grave qui soit. Cela m'amène, après avoir tenté de définir ce qui, à la fin du Moyen Age, compose un certain nombre des traits sociaux, psychologiques et simplement physiques du sous-pauvre, à essayer de rechercher quelles furent les réactions de ces malheureux devant leur condition, et quelle fut également la réaction de leur environnement social à leur égard : cela permettrait un essai d'analyse de quelques facteurs d'évolution qui contribueraient à expliquer à la fois ces conditions et ces réactions.

Les réactions des pauvres

A la suite de quels processus ces malheureux en sont-ils arrivés là ?

C'est souvent la réaction devant le franchissement du seuil de pauvreté que nous pouvons saisir : un drame originel, qui peut être une mésentente familiale ou avec l'environnement, un délit mineur, très souvent l'endettement et la faim quelquefois.

Le vagabondage: Je prendrai le cas des jeunes car il peut présenter des analogies singulières. Voici un exemple : à Myan, en Dauphiné, un

jeune garçon a laissé les bêtes qu'il gardait partir paître chez le voisin. Il a peur d'être battu s'il rentre à la ferme. Il file, il s'en va jusqu'à Lyon, il erre dans les rues. Il cherche à s'employer. Il devient valet dans une petite localité près de Lyon, mais il rencontre deux autres jeunes, ni plus ni moins mauvais que lui. Ils font ce qui arrive souvent : des larcins, ils volent des habits, deux canards pour les manger ensemble, et ce qui est plus grave, un poignard. Devant la crainte des conséquences de ces vols, nouvelle fugue. Le jeune garçon revient à Lyon. Là, il est arrêté, fustigé et chassé. On perd sa trace. Mais de proche en proche, la fugue, la délinquance, le crime. Le vagabondage des adolescents à la fin du Moyen Age s'était multiplié. Ce cas-ci est exactement de 1425.

L'endettement : Véritable fléau, est une des sources de chute dans la sous-pauvreté. L'endettement rural comme l'endettement urbain a été étudié par exemple en Albigeois : 52 % des paysans endettés sont dans la misère. Dans le pays de Lyon, du côté de Brignet, sur 38 tenanciers défaillant à leurs obligations seigneuriales, 6 sont fugitifs et 7 sont trop pauvres. Près d'Hesdin dans le Nord, en 1438, plusieurs habitants sont partis, peu sont demeurés, ils sont si pauvres et endettés qu'ils sont près d'abandonner les lieux et de devenir mendiants et vagabonds. Florence, connut des faits analogues. En Provence, à Moustiers-Sainte-Marie, devant la justice 70 % des jugements concernent des contumaces qui ont fui: fuite ou, comme on disait dans ce temps-là, déguerpissement, qui mène à l'errance.

Derrière ces attitudes, nous percevons un désespoir qui s'exprime parfois. Ce désespoir, c'est celui d'un "sotoposto" à Florence, ("O.S." du XIV^{ème} siècle) : "Je vis du travail de mes mains pour nourrir mes quatre enfants, tous petits. Je suis un pauvre "popolano", obligé de gagner ma vie avec mes mains et je ne suis pas assez fort pour résister aux exigences". Le désespoir peut mener au suicide. En voici quelques exemples : à Chalis en 1387, un

fermier et sa femme décident de se réfugier à Senlis. Ils chargent leurs biens sur une charrette avec leurs quatre enfants. Au dernier moment, le mari ne veut pas abandonner sa maison, sa femme part avec les enfants. Elle les met à l'abri et retourne chercher le mari. Elle le trouve pendu à un arbre de la forêt de Chantilly. A Sarcelles, un ancien boucher, après une grave maladie, et après avoir perdu deux enfants, sa femme étant très malade, est ruiné par la guerre de Cent Ans si bien qu'à grand peine avait-il de quoi se nourrir, lui, sa femme et ses enfants, et il n'y avait personne pour le reconforter et l'aider. "Tenté de l'ennemi", il s'agit du diable, "il s'en alla se pendre à un arbre". Je pourrais multiplier les exemples.

Mais il y a aussi d'autres réactions : des réactions de détente - il faut tout de même bien sourire un peu - les appétits gloutons, on fait la fête quand on en a l'occasion. Le carnaval ne s'explique pas autrement. Le rêve du pays de Cocagne, les inversions dans les fêtes, avec les déguisements, tout cela a fait l'objet d'articles. Mais je crois qu'il faut le mentionner, ne serait-ce que pour le mettre en place.

Enfin, d'autres attitudes résultent de tout cela : d'abord une attitude et une mentalité d'assisté. L'habitude de la main tendue n'est pas exceptionnelle. Ces vieilles habitudes sont séculaires et sont communes à toute la société. On continue à vivre dans une économie de cadeau. Le roi fait des cadeaux aux gens de la Cour. Les clercs attendent des cadeaux sous forme de bénéfices des autorités ecclésiastiques. Les hauts fonctionnaires, ceux qu'on appelait les officiers, n'avaient que des gages très insuffisants pour vivre, quoi qu'on ait dit, et en fait ils attendent des gratifications, Tout le monde attend quelque chose. C'est un trait de générations successives; moins on a, et plus on tend la main.

Réactions de **passivité** : l'abattement devant la ruine, et le suicide, la mendicité qui devient une habitude, les blocages par peur de perdre son travail quand on en a, peur des violences.

L'**agressivité** enfin : comment ne pas être envieux et comment ne pas convoiter ce que possède l'autre. Ces composantes qui paraissent bien explicables, par exemple le meurtre, l'adhésion à une bande.

Enfin, nous atteignons un point d'une importance extrême. Les sentiments de **solidarité** à travers le Moyen Age se manifestaient dans toute la société, mais avec une intensité particulière, par exemple, dans les mouvements de paix du XIème siècle, qui se sont organisés souvent à l'instigation des évêques ou de quelques seigneurs conscients de leur devoir de maintenir l'ordre. Ces mouvements de paix ont imposé des institutions limitant la guerre.

Ou bien encore, un autre genre de mouvements apparaît au XIIIème siècle, ce sont les premières grèves qui cheminent vers un sentiment d'une solidarité dans la misère. Mais c'est au XVIème siècle qu'il se manifeste clairement. En 1529, un manifeste lyonnais se termine ainsi : "Et sachez que nous sommes quatre/cinq cents hommes et que nous sommes alliés". Il n'est que plus curieux, pour la première fois, ce texte est signé : "le Pauvre". On est passé à une abstraction collective, ce qui est extrêmement significatif.

Le tréfonds de ces attitudes des plus pauvres en face de leur détresse, c'est l'**espérance**. Celle-ci est la contre-partie de l'isolement et de la dépersonnalisation. Attendre : c'est une attitude humaine généralisée et plus forte chez ceux qui ont le moins, qui ont tout à gagner, rien à perdre, mais qui, avec une force énorme, espèrent vivre mieux. Les cas de suicide, rarement connus semblent avoir été relativement rares. L'absence totale d'espoir est celle des paysans déçus par des pertes de récoltes, mais ils attendent une meilleure conjoncture climatique. Bien sûr, un grand médecin

conjoncture climatique. Bien sûr, un grand médecin de la Faculté de Médecine de Paris, au moment de la grande peste, put écrire ceci : "La foule vulgaire très pauvre accepte volontiers la mort parce que pour elle, vivre c'est mourir". Cependant l'attente du pauvre, est encore beaucoup plus souvent exprimée. C'est l'aspiration à la paix du XIème siècle, déjà citée, c'est l'attente du bon vieux temps fondée sur les souvenirs, par exemple, de l'expansion économique du milieu du XIIIème siècle et qui ont rendu sa chute plus sensible à partir des années 1280. C'est le souvenir du temps du bon roi Saint Louis et de sa monnaie saine, c'est la mise en goût, éprouvée au cours de quelques bonnes années, qui fait, que malgré tout, on espère leur retour. Ainsi en 1378, au moment de la révolte florentine des ouvriers de la laine, un "ciompo" dit ceci : "le temps viendra où je n'errerai plus en mendiant, car je m'attends à être riche pour tout le reste de ma vie, et si vous voulez vous joindre à moi, vous aussi, vous deviendrez riches et nous serons tous dans une brillante situation." L'espoir n'est pas seulement (il faut bien le comprendre) une illusion qu'on a trop souvent reproché à l'Eglise d'avoir entretenue et confondue avec l'espérance de l'au-delà, mais est intimement mêlé, je crois, à la nature humaine; malheureusement, nous n'avons pas encore une histoire de l'Espérance.

La disponibilité extraordinaire des plus pauvres en fait la proie des mythes et des promesses: L'idée de bonheur, le rêve de l'abondance, la confiance, sont encore des thèmes à étudier: la confiance dans le prince justicier et pacifique, l'espoir d'un éternel retour des choses et de la fortune; autour de 1300 la roue de la fortune a été un thème littéraire courant dans toute la société. Alors, la "fama", la rumeur qui court comme une sorte de télégraphe arabe dans les villes et dans les campagnes malgré les difficultés de communication, font que les pauvres croient aux prophéties et qu'ils pensent, car on le leur promet, à un renversement de la fortune. Guillaume Longue Barbe à la fin du XIIème siècle à Londres, à l'aide de textes

de l'écriture, annonçait que les pauvres prendraient la place des riches. En France, au moment de la Jacquerie, on relève ce propos : "Laissons tout aller et soyons tous maîtres".

L'étude de la sémantique montre curieusement par exemple que les mots *exiger* et *exigence* apparaissent après la peste en plein milieu du XIV^{ème} siècle.

Les médias du Moyen Age sont les foires, marchés, pèlerinages, ainsi que les colporteurs et les prédicateurs mendiants. Le rôle de l'éloquence populaire est si grand au XIV^{ème} siècle, à l'époque d'Etienne Marcel par exemple, que l'on croit facilement et comment eût-on fait autrement ? Un artisan d'Amiens en 1382, au moment de la fameuse révolte des "maillets" à Paris, a dit devant la justice ce que les gens de sa bannière (nous dirions le syndicat) l'avaient chargé de dire.

Ces prophètes, qui sont-ils ? Certains sont authentiques et d'autres moins. Avec les ermites de la fin du XIII^{ème}, Pierre l'Ermite, Robert d'Arbrissel, Eon de l'Etoile, on attend le miracle.

A propos du rôle du "Maître de Hongrie" auprès des jeunes, Pierre de Coninck écrit en 1300 à Bruges : "Il avait tant de paroles et savait si bien parler que c'était une fine merveille; pour cela les tisserands, les foulons, les tondeurs, le croyaient et l'aimaient tant qu'il ne sut chose dire ou commander qu'ils ne fissent".

Blanquerna, roman de l'écrivain catalan Ramon Lull, présente une procession menée par trois chanoines : le chanoine de pauvreté sert de choryphée et crie devant la colonne : "Justice, justice"; le chanoine de miséricorde dénonce les suggestions et le chanoine de persécution prêche le recours à la révolte.

Nous pourrions aussi, pour le Midi, parler du succès de ce ministre cathare Jacques Autier, con-

discours de Satan aux anges entraînés dans sa chute; il en fait un thème pour amener ses troupes : "Esprits, je vous emmènerai dans un monde et je vous donnerai des boeufs, des vaches, des richesses, une épouse comme compagne, et vous aurez vos propres maisons et vous aurez des enfants".

Les pauvres ont ainsi réagi de toutes les manières, et leur espoir était grand. Avec les prophètes, ceux qui sont sincères et ceux qui ne le sont pas, étudions l'attitude de l'environnement social.

L'ATTITUDE DE L'ENVIRONNEMENT SOCIAL

Comment les a-t-on considérés, ces sous-pauvres ? Deux attitudes majeures contraires : du mépris et une conception de l'éminente dignité du pauvre se trouvent mêlées. L'attitude du mépris n'est pas seulement celle du chevalier qui piétine avec ses troupes les récoltes des paysans et les appauvrit, ce n'est pas seulement celle de ce patron de Douai à la fin du XIII^{ème} siècle à qui une de ses ouvrières demandait son dû, et qui lui disait : "Allez, allez, ma commère, allez à votre ébourrage; votre vue me gêne". C'est aussi l'attitude de ces faux prophètes qui ont mené les pauvres à l'aventure : quand on regarde les insurrections de la fin du Moyen Age, on constate que ce sont les plus pauvres qui forment la troupe, c'est la piétaille. Derrière, apparaissent ceux qui les animent, et qui, au dernier moment, se retirent; alors qui paie les frais ? Les plus pauvres. De la part de ces faux prophètes, il y a tromperie, escroquerie à la confiance des pauvres.

Ce mépris, prend corps dans un certain nombre de traits : on considère le pauvre, le plus pauvre, comme un criminel en puissance. Comment distinguer un sous-pauvre foncièrement honnête, d'un gueux. Extérieurement, cela ne se voit pas : ils sont vagabonds l'un et l'autre, mais l'un attend qu'on l'aide et l'autre commet des crimes. La fin du XIV^{ème}

de et l'autre commet des crimes. La fin du XIVème ne les a pas distingués l'un de l'autre et à mon avis, c'est une souffrance et un drame que cette confusion.

Je vous en citerai un exemple, celui de l'évêque d'un évêché anglais près de Cantorbery, Thomas Brinton, ancien cistercien qui a continué à vivre en religieux, en moine pauvre, authentiquement. On a conservé un nombre important de ses sermons peut-être cent-soixante; avant 1380, il parlait presque tout le temps de la pauvreté et prêchait la pauvreté. Lorsque survient la fameuse révolte des travailleurs anglais, se mêlent vrais pauvres, truands, hérétiques. On a l'impression qu'il est complètement dérouté; à partir de ce moment-là il n'en a plus parlé.

Je cite aussi cette phrase prêtée à un vagabond qui refusait du travail : "Nous aimons mieux faire le galin galant que labourer sans rien avoir". "Galin" est formé sur le mot latin "gallus", le coq qui s'amuse à des galanteries et qui ne veut pas travailler. Cette phrase extrêmement pittoresque dit bien ce qu'elle veut dire. Pour reprendre une expression de Jacques Le Goff, la frontière du mépris, on ne sait plus très bien où elle passe. Le grand drame pour cette sous-pauvreté, est qu'elle est compromise par d'autres. Cette contamination avec la gueuserie fait que non seulement on la méprise mais on en a peur. La peur du pauvre est née à ce moment-là. Et elle a duré longtemps. On en retrouve les traces au temps de St Vincent de Paul.

LES FACTEURS D'EVOLUTION

Pour conclure j'essaierai de présenter les facteurs d'évolution à travers ce tableau dont j'ai simplement présenté quelques touches. J'en vois trois :

- La conjoncture économique
- Le développement urbain
- Et un certain nombre de mutations intellectuelles.

La conjoncture économique extrêmement simple a rythmé les émergences de la sous-pauvreté. A la fin des XIème et XIIème siècles, ce sont des famines et des mauvaises récoltes, et encore à la fin du XIIIème siècle apparaissent les premiers cycles de crise économique de type "moderne". Le XIVème siècle est fait d'une succession de crises, qui donne aux pauvres des conditions de vie chaotiques, d'où l'extension numérique de la pauvreté et la prolifération des milieux marginaux; c'est alors que la ville entre en scène.

La ville est apparue au XIème et s'est développée au XIIème siècle avec une soudaineté particulièrement grande dans ses effets sur la pauvreté au XIVème siècle. B. Geremek ("Les marginaux parisiens aux XIVème et XVème siècles) a dépouillé toutes les archives possibles de cette époque pour la ville de Paris, mais on pourrait en dire autant, des autres villes à une échelle moindre. Paris avait alors entre 200 et 300.000 habitants, c'était la ville la plus importante de toute l'Europe. Geremek présente la ville, avec raison, comme criminogène. Il relève le nombre de réfugiés que la guerre et les crises ont fait refluer vers la ville et qui arrivent dans la ville, inconnus. Il décrit aussi, l'isolement du pauvre cherchant du travail, attendant à la pointe St-Eustache ou à la place de Grève d'être embauché, couchant la nuit dans des ruelles ou dans des impasses. Le nom de la rue de la "Truanderie" à Paris en dit assez long. Mais attention : pas de Cour des Miracles au XIVème siècle, Victor Hugo a grossièrement brodé. Il fait du roman. Toujours est-il que ces ruelles, ces cours, que Villon, lui, a mieux décrites, sont le lieu de rencontre des vrais sous-pauvres et de la truanderie. Le rôle de la ville est essentiel; la tentation du crime, après le délit et de petits larcins, est grande, et cela finit mal.

Les mutations intellectuelles: pour cette question, des choses intéressantes seraient à mettre en place. Au point de départ, nous avons vu des attitu-

des dont la source est évangélique : c'est le pauvre, image du Christ. A cet égard-là, on a poussé les choses très loin, jusque, quelquefois, aux limites de l'orthodoxie, et même du bon sens. Mais la source évangélique a permis non seulement d'inspirer les dons testamentaires, l'aumône directe, ou la fondation d'hospices, elle a suscité les protestations au sens étymologique, c'est-à-dire la prise à témoin de l'Évangile. La diffusion des ordres mendiants, surtout celui de Saint François paraît fondamentale à cet égard. François d'Assise n'a pas cherché le pauvre ni la pauvreté matérielle d'abord, ni pour lui-même, ni pour elle-même. Il a cherché d'abord Jésus-Christ : c'est en le rencontrant qu'il a rencontré le pauvre. Le résultat étant de faire de l'indigence une valeur, en face de l'avari- ce et de l'usure, de la faiblesse, une force en face de la violence, de l'humilité, une autre valeur en face de l'humiliation et de l'orgueil, de la dépendance, une valeur en face de la rébellion, et de la souffrance elle-même une valeur en face de la recherche du bien-être. Nous trouvons dans ces deux antithèses une réponse caractéristique qui nous mène vers des conséquences proprement sociales : la réflexion sur la misère.

Au long du XIIème siècle, on a réfléchi sur le cas de nécessité et on a fini par en arriver, par exemple, à l'énoncé très clair formulé en 1233 par l'évêque de Paris, Guillaume d'Auxerre. Il affirme que la légitimité du vol en cas de nécessité - Vol de pain, de viande, de bois - se fonde sur l'idée que tout est commun en cas de nécessité. C'est la vieille loi romaine "Rhodia" qu'on mettait en évidence.

Le prêt est considéré comme supérieur à l'aumône. C'est important de restituer la dignité au pauvre : un prêt avec intérêt minime (qu'on exige ou non), en échange de quoi le travail peut reprendre et on peut rembourser. La supériorité du prêt sur l'aumône a été particulièrement formulée par Saint Antonin, archevêque de Florence, au XVème siècle. Appartenant à une très riche famille de Florence,

il savait de quoi il parlait car lui-même avait connu de près tout ce qui était la banque.

Mais en même temps, l'Humanisme manifestait un mépris pour le pauvre. Observons une déviation d'une idée que l'Eglise avait défendue, à savoir que la pauvreté est considérée comme une affliction et par conséquent, indigne de l'homme. De l'idée que la pauvreté est indigne de l'homme, on est passé très facilement au mépris du pauvre et cette mutation est contemporaine du moment où la pauvreté est contaminée par la gueuserie. Chez des Humanistes italiens du XIVème et du XVème siècle, on peut lire des pages très dures. On en arrive alors à l'idée que puisque la pauvreté est indigne de l'homme et que c'est le travail qui le réhabilite, il faut au besoin, astreindre le pauvre au travail. Cette rigueur économiste s'ébauche au XVème siècle et triomphe au XVIIIème siècle, avec la condamnation de l'oisiveté et l'astreinte au travail. Finalement une société ordonnée doit cacher ses pauvres : c'est l'enfermement de l'époque moderne.

La philanthropie du Siècle des Lumières, mêle tout : cette rigueur des économistes, un altruisme véritable, un effort de réinsertion par le travail et une charité authentique.

On continuait les gestes des siècles antérieurs : le livre de J.P. Gutton sur les pauvres de Lyon le montre très bien. Au XVIIIème siècle, on continue comme au XIXème, à créer des hôpitaux et des maisons où l'on apprend des métiers aux orphelins. Par conséquent tout est en tout.

Toutes ces mutations ont permis d'essayer quelquefois de rendre leur dignité aux pauvres, plus ou moins heureusement. D'autres les ont méprisés. J'ai l'impression que l'humanité ne change pas. J'ai apporté ce que je pouvais savoir. Il est évident qu'il subsiste des masses d'ignorance.

APPROCHES DE L'HISTOIRE DU SOUS-PROLETARIAT LILLOIS
A LA FIN DU XIXème ET AU DEBUT DU XXème SIECLE

par Félix-Paul CODACCIONI
Professeur à l'Unversité
de LILLE III

Comment le problème de la misère dans une grande ville industrielle française, Lille, s'est-il posé ? A maints égards, l'étude de ce fléau, si profond dans les sociétés de notre proche passé, présente un intérêt majeur, ne serait-ce que pour mieux comprendre les fondements et les contours d'un mal qui affecte, à des degrés divers, le visage contemporain de nos cités.

Pour assurer l'authenticité de cette analyse générale, nous présenterons d'abord, dans un préliminaire, deux éléments importants : les données économiques et humaines du milieu considéré et les éléments d'enquête utilisés ainsi que leur exploitation.

Les données économiques et humaines

La ville de Lille se trouve au coeur du problème suivant : c'est, d'abord, une ville industrielle, dont l'environnement proche est, lui aussi, industriel. Située dans l'une des régions les plus peuplées de France, non loin des sources d'énergie, elle est très proche d'une zone de concentration commerciale parmi les plus remarquables du monde, la Mer du Nord.

Lille possède encore une tradition de travail industriel depuis le Haut Moyen Age, d'où le développement moderne de plusieurs surfaces industrielles qui se sont superposées les unes aux autres, et qui, même, se sont imbriquées les unes dans les autres :

- une surface textile,
- une surface métallurgique différenciée,
- une surface chimique,
- une surface d'industries diverses de transformation nées de la présence d'un grand foyer urbain.

Tout ceci créa un appel de main d'oeuvre des campagnes voisines et de la Flandre belge, à peine plus lointaine, d'où une accélération du processus d'expansion biologique.

Evolution de la population lilloise entre 1820 et 1906 :

Années	Nombre d'habitants
1820	72.000
1856	113.000
1872	158.000
1896	201.000
1906	205.000

Encore ne s'agit-il que de la population incluse dans une enceinte militaire encore existante à cette époque; il faut compter aussi tout le poids de l'environnement d'abord lillois, avec la banlieue de la ville et aussi avec l'ensemble Roubaix-Tourcoing et les satellites, situés à une dizaine de kilomètres de Lille seulement.

Ainsi, l'exemple de Lille devient une illustration de l'état de la plus grande concentration urbaine après Paris.

Les éléments de l'enquête socio-économique.

Nous nous sommes intéressés essentiellement aux documents de l'Enregistrement, tels qu'ils ont été créés par la loi fondamentale du 22 Frimaire de l'An VII, aménagée plusieurs fois et surtout le 25 février 1906. L'étude est fondée, parmi ces documents, sur les Registres de Mutations par Décès et sur les Registres des Successions et des Absences. Ils permettent une analyse des patrimoines ou avoirs au moment du décès d'un isolé ou d'un conjoint.

Naturellement, il y a des règles à observer pour reconstituer les niveaux de fortune. Cette notion d'avoir à la fin de la vie est fondamentale pour analyser le problème de la richesse et de l'aisance ou de la pauvreté et même de la misère (dans les registres de Successions et d'Absences, lorsqu'on meurt sans rien laisser du tout, on retrouve l'expression : "rien d'échu"). A cette notion d'avoir s'ajoutent les enseignements que l'on peut tirer de la comparaison avec des registres de l'Etat-Civil. Enfin, en plus de cela, les registres de Mutations par Décès contiennent toutes sortes de renseignements précisant la profession du défunt et du conjoint, celle éventuellement des enfants, le lieu d'habitation...

Nous avons travaillé sur quatre enquêtes triennales, plus une enquête de départ en 1821. Seuls les cas d'individus âgés de 20 ans et plus ont été retenus (ce n'est qu'à partir de cet âge que les habitants étaient considérés comme ayant une fortune personnelle, un bien personnel ou n'en ayant pas). Cela fait donc une série d'enquêtes (non pas des sondages), des enquêtes totales :

Années	Décès	Successions	Décès/1 succession
1856-57-58 :	4.974	1.596	4,4
1873-74-75 :	6.465	1.612	4
1891-92-93 :	8.240	1.974	4
1908-09-10 :	8.688	2.775	4,27

Par conséquent, 28.367 décès et 7.957 successions ont été analysés. Certaines étaient de quelques lignes mais d'autres avaient de 60 à 80, voire 90 pages. Malgré tous les pièges que peut comporter la lecture de tels documents fiscaux, on peut tout de même se fier aux résultats qui vont être présentés. Des classements socio-professionnels ont été appliqués :

Groupe I : classes dirigeantes
 Groupe II : classes moyennes (artisans, employés, petits et moyens fonctionnaires)
 Groupe III : classes populaires (ouvriers, sous-prolétaires, domestiques).

Ainsi, les structures de la société lilloise vont s'inscrire dans divers tableaux, ainsi que les places respectives dans la cité des trois grands groupes sociaux.

COMMENT SE PRESENTE A LA FIN DU XIXème SIECLE LA SITUATION DE L'ENSEMBLE POPULAIRE A LILLE

Le fait de la pauvreté en lui-même, peut être schématisé d'une façon dramatique : "de la pauvreté à l'indigence".

Quelques chiffres révélateurs.

Répartition de la population selon les classes sociales à la fin du XIXème siècle (1891) :

Classes	% population	% richesse détenue
Groupe I	9,26 %	90,5 %
Groupe II	27,07 %	9,3 %
Groupe III	63,59 %	0,18 %

Les classes populaires n'ont donc aucune part de la richesse produite et jamais cette part n'a été aussi faible (depuis le début du XIXème siècle).

Répartition de la richesse détenue par les classes populaires dans le temps (1820-1890) :

Périodes	% de la richesse
Année 1820	1,40 %
Année 1850	0,43 %
Année 1870	0,23 %
Année 1890	0,18 %

La pesanteur de la misère est telle qu'elle enferme les classes populaires dans un ghetto, dans un monde presque clos, dont la vie est étrangère au reste des Lillois. Et pourtant, ce peuple constitue le nombre ! On observe même des traces de paupérisation absolue. En effet, pour la première fois dans ce fameux XIX^{ème} siècle, une génération populaire voit diminuer le montant de son avoir collectif (de la deuxième à la troisième enquête). De 1873 à 1893, la valeur des patrimoines détenus par les éléments populaires a baissé de 1,2 % alors que l'avoir des classes dirigeantes et des classes moyennes évoluaient positivement et augmentaient respectivement de + 30,1 % et de + 21,2 % (la richesse globale augmentant de + 29 %). Moment unique et fugitif, mais les hommes de cette fin de siècle l'ont vécu dans leur chair. Moment couronné par la plus exceptionnelle inégalité sociale que l'on puisse imaginer : la comparaison entre les deux personnages-clefs du paysage social (le manufacturier et l'ouvrier) est significative : l'écart moyen entre le plus démuné et le plus riche est de 1 à 20 541 ! Les deux chiffres sont sur une orbite différente ; il s'agit bien là du zéro et de l'infini...

L'inégalité verticale est flagrante sur 5.240 recensés populaires, près de 95 % (exactement 4.972) ont à leur mort un avoir égal à zéro ; c'est dire que plus de 74 % de la population misérable se trouve dans un dénuement complet. Les contrôleurs, les inspecteurs et les fonctionnaires qui vont dans la maison du défunt ne trouvent strictement rien à déclarer si ce n'est une botte de paille, des objets détruits et sans valeur et des hardes.

De l'autre côté de la barrière sociale en effet, 47 patrimoines de l'ensemble dirigeant (6,1 % du Groupe I) sont largement supérieurs à un million de francs-or, et même, 7 d'entre eux possèdent de 3 à 5 millions de francs-or et 3 ont de 7 à 9 millions (un est brasseur et 8 sont filateurs).

L'inégalité horizontale est également flagrante : 0,62 % des ouvriers contrôle 84 % de l'avoir général du monde ouvrier. Tous les signes concordent : la situation est dramatique. Le corps social lillois paraît donc avoir atteint son point de fracturation...

Au total, on peut donc estimer à 120.000 Lillois sur 201.000, le nombre de Lillois dans l'indigence à leur mort, à la fin du XIXème siècle.

COMMENT EN EST-ON ARRIVE LA ET COMMENT EXPLIQUER CETTE SITUATION DE DETRESSE GENERALISEE ?

Processus de la paupérisation entre 1820 et 1850

L'explication vient d'abord du poids de l'histoire. Cette situation est le fruit d'un long processus qui s'est implacablement déroulé tout au long du XIXème siècle, sous le poids de la création et de la révolution industrielle. Trois moments sont à privilégier. Le premier : sous la Restauration et la Monarchie de Juillet l'industrie textile, par exemple, prend son essor à Lille. L'argent est abondant car la capitale des Flandres est depuis longtemps une grande place commerciale. De nombreux grands propriétaires ruraux ont réalisé une partie de leur fortune foncière pour courir l'aventure industrielle. Il y a aussi l'audace, le savoir-faire et le travail acharné de ces entrepreneurs (comme par exemple, l'industriel linier, Scrive).

Quelle est la situation de départ (enquête de 1821) ? Comment se caractérisait la société lilloise ?

Lille, avec ses 72 800 habitants à cette époque, a toujours une structure sociale de l'Ancien Régime.

Répartition de la population selon les classes sociales et la richesse détenue en 1821 (en %)

Classes	% population	% richesse détenue
Groupe I	7 %	57 %
Groupe II	31 %	41 %
Groupe III	62 %	1,40 %

Lille n'est donc pas une société moderne et la pauvreté y existe déjà.

Les classes dirigeantes semblent, à l'époque, sans ambition. Il n'y a pas de millionnaires (86 % sont propriétaires, 11 % négociants ou membres de professions libérales, 3 % sont hauts fonctionnaires; il n'y a pas d'industriels - ou si peu - puisqu'aucun n'est mort en 1820-21). La fortune la plus importante s'élève à 250.000 francs-or et la valeur moyenne des patrimoines est de 36.000 francs-or.

Le groupe II, celui des classes moyennes, est encore important économiquement, mais archaïque. Parmi les patrimoines les plus affirmés, on trouve ceux de trois aubergistes (jusqu'à 180.000 francs-or) et de deux maréchaux-ferrants. La valeur moyenne des patrimoines est de 5.500 francs-or et l'écart est faible avec celui des dirigeants (il varie de 1 à 6). Néanmoins existent dans ce groupe des surfaces de misère : 56 % de ce groupe est composé de personnes qui meurent en ne laissant rien (64 % des artisans, 58 % des commerçants divers, 54 % des employés variés, mais seulement 19 % des commerçants d'alimentation...). On voit donc apparaître, au sein de cette classe moyenne encore importante, des groupes, aux contours indécis, où l'inégalité (horizontale) est plus feutrée. Certains éléments de cette classe vont disparaître : les maréchaux-ferrants, les aubergistes, des artisans variés...

Les classes populaires, quant à elles, sont très nombreuses, peu structurées et très fluides également. On y trouve très peu d'ouvriers de l'industrie moderne (parmi ceux qui sont décédés en 1820-21, ils représentent seulement 19 % du Groupe III, soit 107 personnes, dont 57 filtiers et 47 fileurs). Les hommes et femmes du peuple sont plutôt, à l'époque, journaliers, sans emplois fixes, travailleurs à la demande, repasseuses, lingères, lessiveuses, tricoteuses, sarrauteuses, ... C'est malgré tout dans ce groupe que l'on rencontre les plus grandes surfaces de misère : 90 % de ses membres meurent sans laisser de patrimoine à leurs successeurs. Ce groupe, faut-il le rappeler, ne contrôle que 1,40 % de la richesse globale et la valeur moyenne des patrimoines est de 93 francs-or. Ici, le terme de sous-prolétariat est impropre, mais 10 % de ces hommes et de ces femmes du peuple ne travaillent pas ou ne travaillent plus pour diverses raisons.

Nous avons donc affaire à une société, legs de l'Ancien Régime, presque immobile, animée de mouvements de convection très lents, à l'échelle de plusieurs vies, et où l'inégalité n'est pas encore traumatisante (de 1 à 387).

Ce type de société va subir l'électrochoc de l'industrialisation accélérée. Mais, à l'aube de cette expansion, la conjoncture économique est déstabilisante, dès 1817 et jusqu'en 1852, les prix-or baissent, et le mouvement s'accroît d'année en année. Il impose un ralentissement des affaires et surtout, des investissements et des créations d'entreprises. Les conséquences sont graves.

Chaque manufacturier, pour survivre, doit produire moins cher que son concurrent immédiat ou disparaître. Alors, dans ce combat pour la vie, commence la martyrologie du monde ouvrier. En effet, comment produire moins cher ? Tout d'abord, par la modernisation, mais c'est l'ouvrier qui la supporte en partie, par le chômage, par les retenues sur le salaire pour payer la machine qui rend le travail

moins pénible. Mais cela est encore insuffisant, d'où l'allongement de la journée de travail, jusqu'à 12 et 14 heures, parfois plus, et sans aucun repos hebdomadaire. Et si cela ne suffit pas, les salaires sont alors diminués.

Tout ceci apparaît comme non prémédité, comme non voulu délibérément. C'est le fait d'un libéralisme sauvage, d'un capitalisme de combat; il devient une nécessité malheureuse avec laquelle il faut vivre, comme un accident, un incendie, une inondation. C'est un facteur de civilisation, avec son fardeau de pesanteurs matérielles, entraînant la destruction des anciens modes de vie.

Les conditions générales sont en plus aggravées par le régime intérieur qui s'installe dans les usines, avec la toute-puissance patronale. Et ce sont les amendes variées, les retenues diverses sur salaire et sur le travail (entretien gratuit des machines). C'est l'absence totale de protection sociale (accidents, chômage, vieillesse). C'est la terreur de l'âge qui avance : les ouvriers tombent d'épuisement (cf le fameux portrait de P. Bariani donnant l'exemple de tisserands de plus de 87 ans qui travaillent jusqu'à l'épuisement). A l'inverse, les jeunes, malades, deviennent des chômeurs perpétuels... Déjà le prolétariat des usines alimente le flux d'un authentique sous-prolétariat. La frontière entre les deux est mouvante. Les conditions de vie sont identiques : caves, greniers, courées...

Le résultat est clair : les verrous de l'ancienne société ont sauté et de brutales mutations se font jour. En dépit des 35 années de difficultés économiques, un flux de richesses s'est affirmé à Lille et seules les classes dirigeantes en ont profité : en 1856-57-58, le volume du capital contrôlé a été multiplié par cinq et, pour la première fois, une très forte inégalité sociale s'enracine dans la cité.

Il s'agit de l'émergence d'une classe dirigeante nouvelle : celle des industriels (près de 3 % détiennent de très grosses usines). Leur avoir moyen (au moment de leur décès) s'élève à 800.000 francs-or). Parmi eux, une élite exceptionnelle : quatre filateurs qui possèdent entre un million et demi et trois millions de francs-or. Le nombre des propriétaires diminue : de 86 % en 1820-21, il passe à 70 % ; celui des négociants, professions libérales et cadres supérieurs augmente : il passe à 22,5 % (en 1820-21 : 11 % pour les négociants et professions libérales, 3 % pour les fonctionnaires supérieurs).

En compensation, c'est l'effondrement des vieilles classes moyennes des XVII^e et XVIII^e siècles. Elles ne diminuent pas en nombre (32 % contre 31 % en 1820-21) mais en part de richesse contrôlée (seulement 9,5 % contre 41 % en 1820-21). Là, le drame est profond; c'est une sorte de raz-de-marée et les classes moyennes deviennent dès lors un phare et une espérance pour de nombreux éléments des classes populaires.

Evolution entre 1850 et 1870

Enfin, dernière conséquence, la stratification de la société se développe et, par conséquent, conduit à une consolidation de la misère de l'ensemble populaire. C'est tout d'abord la confirmation de la faiblesse économique générale des classes populaires qui, en 1856-57-58 ne contrôlent plus que 0,40 % de la richesse globale, contre 1,40 % en 1820-21. C'est ensuite, la transformation du monde populaire et notamment de la classe ouvrière.

Il se produit une poussée beaucoup plus forte de l'usine moderne : 42 usines textiles, dont 38 à la vapeur. C'est donc l'accroissement du nombre des ouvriers de la grande industrie textile (qui devient supérieur à 60 %), avec aussi un accroissement dans l'industrie mécanique et chimique (+ de 15 %). Des entreprises comme Barrois, Wallaert,

Van Royes, Scribe Labbé emploient plus de 500 ouvriers et utilisent de 10 à 25.000 broches.

Le nombre de travailleurs à la demande et à domicile est en recul, mais ce type de travail persiste encore.

On assiste ainsi à la formation d'un véritable prolétariat et au développement d'un authentique sous-prolétariat (personnes qui sont inscrites sans profession dans les registres : 9 % en 1821, 16 % à la moitié du XIXème siècle). D'autres signes inquiétants se font jour : l'avoir ouvrier moyen est en 1856-57-58 de 78 francs-or contre 96 francs-or en 1820-21. La surmortalité ouvrière s'aggrave : 30 % en 1856-58 contre 24 % en 1820-21. 75 % des ouvriers disparaissent sans aucun patrimoine. Ainsi déjà, se développe ce sous-prolétariat qui acquiert les caractères que nous lui connaissons aujourd'hui tout en s'accrochant au monde ouvrier comme le lierre à sa muraille. Il y a donc un changement de nature dans l'analyse de la misère. Certes, la grande industrie n'a pas créé la pauvreté puisqu'elle existait déjà nous le savons. Mais au début du XIXème siècle, elle était encore ressentie à titre individuel. Par la création des grandes manufactures, elle est vécue collectivement et devient donc plus désespérante. Ainsi pourrait-on, très schématiquement, dire qu'en 1820, la misère était individualisée. Dans les années 1850, elle devient plus collective et structurée. Et plus tard, dans les années 1870, elle sera institutionnalisée. En 1888, le Professeur Charcot, traitant des pauvres à la Salpêtrière, lancera l'appellation d'automate ambulatoire, qui sera le point d'orgue d'un des aspects de l'institutionnalisation de la misère : sa médicalisation.

Désormais, le pauvre a toutes les chances de rester pauvre, et tout travailleur craint de tomber dans l'indigence. Telle est la grande différence avec ce que l'on constatait au début du siècle. Dans l'époque suivante (1852-1873), la pauvreté du

monde populaire deviendra institutionnelle, car elle s'enracinera et se développera dans un cycle d'euphorie économique, d'expansion continue de la production.

De 1852 à 1873, pendant 21 ans, s'ouvre une des plus brillantes périodes du XIXème siècle. Ce sont des investissements continus, des créations d'usines, la hausse des prix-or. Sans doute y a-t-il eu quelques moments d'engorgement et de ralentissement, mais dans l'ensemble, l'euphorie économique domine, c'est une véritable explosion de richesse, l'avoir global augmente de 138 % !

Les résultats de cette évolution confirment des mouvements sociaux internes antérieurs. Les classes dirigeantes lilloises deviennent un bastion inexpugnable. Leur fortune s'accroît de + 235 %. On compte 30 millionnaires !

Evolution des millionnaires du Groupe I selon les catégories auxquelles ils appartiennent entre 1853 et 1873 à Lille :

Catégories	nombre en 1853	nombre en 1873
Propriétaires	6	5
Industriels	4	17
Négociants	1	5
Professions libérales	0	3
TOTAL	11	30

17 de ces millionnaires ont une fortune de 1 à 2 millions de francs-or, 11 possèdent de 2 à 5 millions et 2 d'entre eux laissent à leur mort l'un 9 millions et l'autre 20 millions de francs-or !

En opposition, une misère généralisée s'abat sur le monde populaire. Celui-ci augmente en proportion par rapport aux autres groupes de la cité, il passe à 67,5 %, soit une augmentation de 8 points sur 1853, augmentation due au reflux des classes artisanales et au plein emploi. Mais la part de ri-

chasse qu'il maîtrise est de 0,23 %, en 1873 baisse inexorable par rapport aux 1,40 % en 1820-21, 40 % en 1856-57-58... Les deux principaux personnages du paysage social n'appartiennent plus à la même planète : alors que le rapport de la richesse moyenne détenue par le manufacturier et l'ouvrier étaient de 1 à 9.728 francs-or à la moitié du XIX^e siècle, il est au début de la III^e République de 1 à 20.473 francs-or.

Tous les clignotants sont au rouge pour l'ensemble populaire. 94,34 % disparaissent sans laisser de patrimoine (ils étaient 81,77 % dans les années 1850, soit 13 % de plus, ce qui est considérable). A l'inverse, c'est une diminution - donc un affaiblissement - du nombre des éléments fixés sur les paliers supérieurs : ceux qui ont disposé de quelques réserves (dont la succession est inférieure à 250 F) passent à 3,2 % ; ils étaient 14 % dans les années 1850. Ceux qui ont mené une vie à peu près décente (dont les successions allaient de 250 à 2.500 F) passent à 1,85 % (contre 3 % dans les années 1850). La surmortalité ouvrière (décès à moins de 40 ans) passe à 31,5 % (elle était de 30 % dans les années 1850, de 24 % dans les années 1820). Le poids du sous-prolétariat s'accroît : la proportion des "sans-professions" dans le monde populaire est, dans les années 1870, de 24 %, elle était de 16 % dans les années 1850 et était inférieure à 10 % dans les années 1820.

Tels sont les fruits amers de l'industrialisation accélérée de 1850 à 1870, les classes populaires sont bien les oubliées de la croissance. Malgré la conjoncture favorable, elles ont subi le poids de tous les facteurs contingents : restructuration industrielle, spasmes de l'industrie textile séparés par de constants ralentissements... Dans cette marche vers la misère et l'indigence des éléments populaires la responsabilité des classes dirigeantes est bien plus engagée que dans l'époque précédente. Cela est dû à une ignorance, à l'oubli de certaines valeurs fondamentales, au poids excessif de l'esprit de jouissance, de puissance, à la maté-

rialisation ambiante, au culte de la richesse qui envahit toute la société dirigeante. Cela devient un fait de civilisation des classes riches et dominantes.

C'est dans ce contexte très difficile pour le monde populaire qu'après 1873, s'établit une autre crise, de longue durée, qui va jusqu'en 1895-96, avec un nouveau renversement de la conjoncture entraînant une baisse continue des prix-or. C'est ce qui va expliquer l'état des classes populaires à la fin du XIXème siècle.

Certes, les conditions ne sont plus celles qui ont prévalu dans la première période de 1817 à 1852, mais l'atmosphère économique est constamment maussade, avec les mêmes conséquences : sérieux ralentissement des affaires, faillites, restructurations et concentrations des entreprises, chômage latent, plus ou moins généralisé, baisse du salaire nominal, effondrement du revenu ouvrier (qui ne possède aucune réserve)...

Nous comprenons mieux ainsi la dureté des chiffres déjà cités au début et caractérisant la situation du monde populaire à la fin du XIXème siècle. Les classes dirigeantes ne sont qu'assez mollement intervenues et toujours sur le mode charitable. Il y a bien eu, de-ci de-là, quelques prises de conscience, surtout après 1874, mais l'ensemble patronal reste pratiquement indifférent.

Nous devons maintenant pénétrer à l'intérieur de ce monde populaire de la fin du siècle, pour en dresser un tableau complet.

Quelles sont les couches sociales constituant la masse populaire lilloise en 1890 ?

Nous avons déjà précisé que ce monde était la multitude : 63,5 %, soit 5.240 recensés. Les ouvriers divers sont les plus nombreux : 66 %, soit 3.450. Ils sont d'une grande diversité.

Les domestiques : ils représentent 7 % de la population et ils viennent des Flandres, sont d'origine paysanne et se distinguent des ouvriers dans la mesure où leur vie est commandée entièrement par ceux qu'ils servent. On les rencontre dans le quartier ouest de Lille, dans les grandes rues aristocratiques construites sous Louis XV et où l'on retrouve toutes les familles, le comte d'Hespel, le comte de Crayencourt... Malgré cette nécessaire soumission à leur maître, l'avoir d'un domestique est 7 fois plus élevé que celui d'un ouvrier.

Les ouvriers de l'industrie textile forment les deux tiers de ce groupe populaire.

Une catégorie spéciale se distingue, les ouvriers qualifiés de l'industrie mécanique et métallique, surtout des ajusteurs, des mécaniciens variés et des mécaniciens de locomotives : l'aristocratie des travailleurs populaires.

Une très ancienne catégorie se maintient depuis le début du siècle, les ouvriers à la demande. Ils sont encore près de 30 % des éléments recensés. Nombreux parmi eux sont les représentants des anciennes activités textiles autonomes (dentellières, brodeuses, tullistes et tisserands). On y trouve aussi des lingères, des repasseuses, et surtout des hommes de peine sans aucune qualification. Ces hommes et ces femmes assurent de véritables travaux temporaires au gré de l'offre et de la demande. Cette couche sociale assure la transition avec le sous-prolétariat des sans-professions.

Cette dernière catégorie se développe inexorablement :

9,9 % du monde populaire en 1821
 15,2 % vers le milieu du XIXème siècle
 24,0 % au début de la IIIème République
 27,1 % à la fin du XIXème siècle.

C'est un monde à part, véritable sous-produit de la première révolution industrielle. On notera

le caractère indéterminé de ses composants :

- de vieux travailleurs plus ou moins sans ressources, car sans pension de vieillesse, ou leurs veuves, encore plus démunies, appelées "ménagères" pudiquement, par les services de l'Etat Civil;

- d'anciens travailleurs ayant perdu leur emploi pour toutes sortes de raisons, ou des travailleurs occasionnels;

- des épouses d'ouvriers ou de journaliers ne travaillant pas, ou anciennes journalières elles-mêmes, ou encore, en activité ralentie comme ces dentellières âgées de plus de 80 ans et même de plus de 85 ans !

- des "retraités" sans retraite, vivant péniblement de maigres ressources lentement épargnées et... d'aumônes;

- des déclassés de tous genres, sur le plan physique, moral ou mental (voir à ce sujet, les rapports de police rue d'Eylau);

- des isolés, sans activité précise, demeurant dans des quartiers éminemment populaires : Saint-Sauveur (connu pour ses caves), Wazemmes, Esquermes (la petite Belgique)...;

- des Belges, non naturalisés, n'ayant par conséquent, pas droit aux secours publics et se trouvant parfois dans une misère indicible, etc...

Tout un monde à part donc, d'un niveau économique et culturel très bas, ignorant tous comment ils vivront le lendemain, un monde à la dérive, formé d'indigents, n'ayant d'autres issues que la mendicité, le vol, les soupes populaires, les fourneaux économiques, les secours de diverses sociétés charitables (très actives) et les secours municipaux. Un monde ayant tendance à la clochardisation, un monde composé de 35.000 Lillois.

Groupe III : 63,5 % de 201.000 habitants, soit 128.000 personnes.

Sans professions : 27,1 % de 128.000 habitants, soit 35.000 personnes.

Sans ressources au moment du décès dans le Groupe III : 122.000 personnes.

- part du prolétariat : 42,5 %, soit 87.000

- part du sous-prolétariat : 17,5 %, soit 35.000

6.500 personnes ont une succession, soit 5 %.

En fait, à cette époque, il y a une osmose incessante entre le prolétariat et le sous-prolétariat.

Le niveau de vie des prolétaires en fonction du salaire reçu est très variable d'une usine à l'autre; il y a une grande disparité interne dans chaque usine et entre les industries textiles, chimiques et métallurgiques.

Le salaire moyen en 1890, dans une filature de coton était de 3,5 F à 4 F par jour (de 10 h de travail et d'une semaine de 60 heures). Le fileur gagnait 5 et même 6 F par jour, le bâcleur seulement 1,90 à 2,10 F, et pour un nombre d'heures plus grand. Le trieur gagnait 5 F mais le laveur ou le sécheur 2,50 F et pour plus de temps passé. Ceci, dans le peignage, mais il en allait de même dans le tissage : l'ourdisseuse et la bobineuse gagnaient 4 à 5 F, mais l'éplucheuse 2,50 F. Et encore s'agissait-il d'ouvriers et d'ouvrières de plus de 21 ans. Entre 15 et 21 ans, le salaire était généralement diminué de 5 %, en dessous de 15 ans, les salaires allaient de 1 F à 1,25 F.

Mais cette inégalité n'est qu'une donnée théorique : les variations étaient constantes dans la masse salariale, en particulier à cause du chômage partiel.

Chômage partiel moyen vers 1890 à Lille :

- 4 mois/an dans les filatures de laine
- 6 mois/an dans les filatures de laine cardée
- 6 mois/an dans l'industrie du peignage
- 8 mois/an dans les teintureries et apprêts.

Un rapport précise que la plupart des ouvriers du textile à la fin du XIXème siècle ne gagnaient en moyenne que 14 à 15 F par semaine. A ceci s'ajoutent les amendes (3 F pour un boulon cassé et 42 F pour "défaut occasionné par manque de coton sur le dessus"). On a le choix entre 10 F d'amende pour une journée d'absence injustifiée (en général le lundi) et le renvoi de l'entreprise. Rappelons enfin que les charges sociales incombent aux travailleurs.

Leur sort est donc toujours précaire, et on comprend dès lors la difficulté que constitue l'établissement d'un véritable budget (en 1895, cela devient un "luxe inaccessible"). Ainsi, à cette époque, un budget calculé pour 5 personnes "sans viande, ni café, ni toute autre boisson" est de 20,50 F par semaine (dont 22 % uniquement pour le pain). Que dire alors du niveau de vie en temps de crise, comme entre 1873 et 1896 ?...

Le milieu et l'environnement sont déprimants : le logement ouvrier s'effectue, pour une grande part dans des courées, succession de maisons basses, alignées autour d'une cour rectangulaire, aux murs construits en briques légères, laissant passer la chaleur, le froid, l'humidité, le bruit... Rien n'est véritablement prévu pour l'hygiène : une rigole centrale dans la cour pour les eaux usées, une seule pompe à eau, un "water" collectif, "cloaque" malodorant...

Voilà donc l'environnement physique de ces prolétaires. Par contre il y avait une chaleur humaine, un don de soi, une réceptivité pour les autres, un souci des autres tout à fait exceptionnel. Cette vie dans les courées est le témoignage d'une gran-

de valeur humaine. Mais dans ce milieu, en 1890, il y a plus de 50 % d'analphabètes complets.

La condition ouvrière est astreignante et contraignante : la presque totalité des enfants des travailleurs âgés de plus de 50 ans relève de la classe ouvrière. Cette pesanteur de la famille ouvrière constitue un facteur supplémentaire d'isolement.

Non seulement l'indigence et la misère règnent mais il y a toujours une grande inégalité : une poignée d'ouvriers (5 à 20), comme nous l'avons vu, arrivent à un niveau de petite bourgeoisie laissant des avoirs entre 25 et 40.000 F, ce qui fait 400.000F F lourds. Ces avoirs sont à relativiser car en fait les neuf dixièmes en moyenne sont sans valeur puisqu'ils représentent des vieilles maisons ouvrières louées 5 F par semaine, plus ou moins délabrées et non entretenues faute de moyens suffisants. En aucune façon cet avoir ne peut être une plate-forme de départ pour une montée future mais il est montré avec ostentation devant la foule. Par contre chez les domestiques de vrais biens existent. Ainsi, par exemple, un domestique peut posséder 31/100ème d'une mine de Lens ou bien un emprunt russe.

Chez les ouvriers rien de semblable. Ainsi, voici l'exemple de succession d'une ouvrière de 50 ans :

- bois de lit, 1 paillasse, 2 draps, 1 traversin en paille, 1 oreiller	= 20 F
- 2 couvertures, 1 table de nuit, 1 miroir	= 3 F
- 1 broc, 2 chaises, 1 vieille commode	= 2,5 F
- 2 robes, 4 chemises, 2 bonnets, 1 corset, 2 jupons	= 12 F
- des mouchoirs, de menus objets, de menus effets	= 3,5 F
TOTAL	= 41 F

pour lesquels il faudra payer 4 F de droit de reprise.

La misère populaire existe, mais il ne faut pas oublier les classes moyennes et celles-ci représentent le miroir aux alouettes pour la classe populaire qui pense que le travail indépendant pourra faire sortir l'homme de la misère. Ainsi certains se lancent dans le commerce. Tout un système de lois se met alors en place en 1880 pour élaborer des impôts, de la hors-classe à la 8ème classe, ce qui fait 9 paliers successifs. Dans les 6ème, 7ème, et 8ème classes, il s'agit uniquement des gens du peuple qui font pour la plupart du commerce sur étal (marchand de coiffes, assortisseurs, ferrailleurs, épiciers, regrattiers, débitteurs de boissons, de pain et de liquides, pâtisseries-brilleurs, barbiers, perruquiers, pastilleurs, confiseurs, rhabileurs de montres et d'horloges cassées...). Mais sur les registres on lit : "parti nuitamment", "parti furtivement sans laisser d'adresse" et sur ces fameuses classes artisanales moyennes qui représentent 27 % des Lillois en 1890, 51 % ne laissent rien : ceci fait environ 27.000 Lillois.

Au total 140 à 145.000 Lillois sur 201.000 (ce qui représente environ 73 % de la population) sont entre la misère et l'indigence.

De quelque côté qu'on l'aborde à la fin du XIXème siècle, le monde populaire apparaît comme une île : la pauvreté, tout en s'étalant partout dans la ville de Lille reste confinée dans un ghetto territorial et moral. Le corps social de la capitale des Flandres paraît bien avoir atteint son point de fracturation. Or, vingt ans plus tard, avec la génération suivante, une réelle détente se produira, annonciatrice d'un ordre différent.

SITUATION AU DEBUT DU XXÈ SIECLE : L'AMORCE D'UN CHANGEMENT, SES LIMITES.

Tendance à l'amélioration

Au début du XXème siècle, 20 ans plus tard, il y a amorce d'un changement qui semble intéressant, avec une augmentation de 56 % de la richesse générale en 20 ans et une amélioration quantitative générale pour l'ensemble de la population (enquête de 1908-09-10)

- Les classes dirigeantes contrôlent 92 % de la richesse et représentent 9 % de la population. C'est un bastion extraordinaire avec 60 millionnaires.

- Les classes moyennes, avec 30 % de la population lilloise contrôlent 7,5 % de la richesse. Beaucoup de gens du peuple font partie de cette classe.

- Les classes populaires (60 % de la population) contrôlent 0,26 % de la richesse générale contre 0,18 % en 1890.

Mais que cachent ces données générales ?

Si on regarde le coefficient successoral, c'est-à-dire la proportion d'hommes et de femmes laissant une succession, celui-ci passe de 5 % en 1890 à 12 % en 1908-1910. Ceci est dû à une mentalité plus moderne. En effet les sociétés d'assurance belges voisines prospectent la zone de Lille et offrent aux ouvriers de très petites assurances-vie. Il s'agit des sociétés Antwerpia, Utrecht et Le Sauveteur principalement. Les assurances-vie vont de 25 à 250F et expliquent l'augmentation des valeurs successorales. Il s'agit d'une action de prévention mise en oeuvre par des prospecteurs qui commencent à se déplacer en voiture, et par la presse. Cela ne coûte que quelques centimes tous les 15 jours ou tous les mois à l'assuré. De plus il y a eu également doublement de ceux qui laissent une succes-

sion supérieure à 250 F, et élargissement de l'élite ouvrière. En fait il n'y a toujours que 0,45 % des personnes qui contrôlent 80 % de l'avoir général.

D'après les enquêtes de 1890, sur près de 300 enfants d'ouvriers morts entre 50 et 70 ans, il n'y en avait que 4 ou 5 seulement qui étaient sortis de la classe ouvrière, ce qui est très peu et fait penser à une transmission "héréditaire" du statut d'ouvrier, de pauvre.

La classe ouvrière s'est transformée, le nombre des employés textiles a diminué, celui de la chimie a augmenté ainsi que ceux de la métallurgie. Beaucoup travaillent à Fives-Lille qui est la plus grande usine industrielle d'Europe à cette époque, travaillant pour les chemins de fer, les tenders, la construction des poutrelles métalliques pour les ponts... En 15 ans cette usine exporta 850 à 1000 machines à vapeur.

A cette époque le rapport entre l'avoir d'un ouvrier et celui d'un industriel est de 1/6 000.

Explications de cette amélioration

L'explication est simple et est due principalement à une conjoncture économique favorable dès 1895 jusqu'en 1929 : une augmentation lente des prix entraîne une augmentation des bénéfices, donc un secteur industriel important permettant une amélioration générale. Seuls les ouvriers de l'industrie textile ne participent pas toujours à cette atmosphère euphorique. La mécanisation et la rationalisation entraînent d'abord une réduction de main d'oeuvre et la pesanteur des aléas traditionnels entraîne en outre des ruptures momentanées de production, aussi le pourcentage des ouvriers textiles est déjà en recul (environ 35 % en 1910 et plus de 60 % en 1850). Mais cela n'est pas suffisant et il a fallu que s'opèrent en parallèle un changement de mentalité, une sorte de pression morale pour obtenir le résultat présenté. Il y a un appel dans les

profondeurs qui vient de deux horizons : un mouvement culturel et d'ordre politique (socialisme) et un mouvement chrétien spirituel. Les deux meneurs de ces mouvements ont été respectivement Gustave Delory et Philibert Vrau.

- Gustave Delory

Né en 1857, fils d'ouvrier, ouvrier lui-même ayant épousé une ouvrière, il a été filtier, peigneur, règleur, pelotonneur et fileur de coton. A 25 ans il fonde le syndicat des filtiers de Lille et le cercle des études sociales. Il est renvoyé et à partir de cette époque il fera, au gré des possibilités, à l'école de l'angoisse et de la misère, divers métiers comme cantonnier, manoeuvre aux ateliers de chemin de fer, ouvrier perceur, colporteur de journal socialiste : "Le cri du peuple" (il fait alors 40 km par jour pour 30 sous). A 30 ans il apprend le métier de typographe et à 32 ans ce sera le salut pour lui, il devint gérant de l'imprimerie ouvrière. Ceci coïncida avec le développement du socialisme dans le Nord :

. Paul Lafargue (gendre de Marx) fut député à Lille en 1891.

. En 1892, un socialiste ouvrier fut élu maire de Roubaix.

. En 1893 Jules Guesde devient député de Roubaix.

Il était devenu le symbole de l'action et de la valeur ouvrières à la Mairie : actions ponctuelles, secours variés, crèches, bureaux de bienfaisance, fourneaux économiques, aide au logement, aide dans la grève, aide-chômage. Et en 1896, G. Delory fut élu maire de Lille jusqu'en 1904.

Tous ces socialistes ne sont pas des révolutionnaires et ils ont beaucoup de liens avec le socialisme coopératif de la Belgique.

Ce mouvement socialiste, est à l'origine de toute une organisation des secours aux ouvriers, en cas de vieillesse, accidents, femmes en couches, chômage, et en même temps des coopératives ouvrières vont se développer. Ceci va avoir un double effet : amélioration du sort des ouvriers en leur donnant confiance dans l'avenir et changement de mentalité chez les patrons, dans la mesure où elle révèle la misère dans laquelle vivait le monde ouvrier.

- Philibert Vrau

Il symbolise le courant issu du patronat chrétien. Beaucoup moins connu, il était patron-linier, fils d'un petit patron, élevé pieusement par sa mère. Il est allé à Paris et en 1854, il a ressenti l'appel de Dieu, la vocation sacerdotale mais il fallait qu'il reprenne la succession de son père. Cela ne l'a pas empêché de formuler devant la communauté des Jésuites de la rue Marais à Lille les trois vœux : pauvreté (ce qui est étrange), obéissance et chasteté. Il a réalisé une grande série d'oeuvres dans le domaine chrétien :

- Adorations nocturnes (prières pendant que les autres pêchent, sorte de Gethsémani humain entre des murs de pierre);
- Edification d'églises : 20 paroisses à Lille;
- Création d'écoles, de patronages, de cercles d'ouvriers catholiques et autres. A Lille, l'école libre primaire contrôle 9 000 enfants sur 20 000.

C'est un patron social, avec une usine moderne, passée de 60 ouvriers du temps de son père à 1.100 en 1890. La fabrication de "fil au chinois" lui permit de faire beaucoup de bénéfices. Ainsi entre le 1er juillet 1874 et le 30 juin 1905, l'entreprise a dégagé 19 millions de francs de bénéfices. P.Vrau est mort le 14 mai 1905. En 1920, un procès de béatification de P. Vrau a débuté à Rome car il avait vraiment vécu une vie de renoncement malgré toute sa richesse. Le procès a été interrompu, peut-être reprendra-t-il un jour.

Pour Philibert Vrau les devoirs du patron ne se réduisent pas à payer ses ouvriers le salaire convenu (notion de justice salariale), mais le patron doit aux ouvriers à un titre spécial "charité, aide, protection". "Son devoir se rencontre d'ailleurs avec son intérêt car il est impossible qu'une usine prospère si elle est mal tenue". Au Congrès national des cercles ouvriers, tenu à Lille en 1874, dont P. Vrau fut l'âme, a été posé le problème du comportement du patronat chrétien à l'égard du monde ouvrier (le premier cercle ouvrier avait été tenu à Lille en février 1872). A ce Congrès participaient entre autres le Comte de Caulaincourt, Albert de Mun, le marquis de La Tour du Pin. Ce congrès a déclaré : "Les ouvriers représentent les exclus de la société civile comme les pécheurs le sont de la société religieuse, or les ouvriers sont "nos frères en Jésus-Christ".

Entre 1875 et 1890, P. Vrau a élaboré tout un code de sécurité sociale : il a donc fallu vingt ans de la théorie à la pratique :

- travail de nuit interdit pour les femmes et les enfants;

- limitation du temps de travail pour les femmes;

- journée de 10 heures pour les hommes;

- repos dominical dès 1882-83, ce qui faisait des semaines de 60 h. Ceci reste encore élevé mais c'est à comparer aux 70h de travail dans le reste de la France (le repos dominical pour l'ensemble de la France n'est donné qu'en 1906 après plus de 30 ans de République);

- création d'une caisse d'épargne ouvrière à 4 %, d'oeuvres d'achat à bon marché, de prêts et d'avances gratuites, de sociétés de secours mutuel, de caisses d'assistance en cas de couches, maladie, vieillesse, chômage et même retraite ouvrière en 1895 (ceci n'est pas encore voté en France en 1914);

- création d'organisations collectives (1834-1895) : la corporation de Saint-Nicolas (textile), à côté de Saint-Crépin (cuir), Saint-Eloi (métallurgie).

Tout cela est l'illustration du "paternalisme

patronal".

Une cinquantaine de patrons lillois ainsi adhéraient et se réunissaient à la maison de Mouvaux du côté de Tourcoing où un abbé leur prêchait les vérités essentielles : l'abbé Fichaux. Celui-ci leur disait que "la participation aux bénéfices que le socialisme demande aux patrons comme un droit, doit être accordé spontanément par charité". Certains patrons résolument laïques s'engagent aussi sur ce chemin (par exemple : Thiriez). Il est évident qu'à cette époque l'organisation patronale est encore une organisation autoritaire et P. Vrau est dépassé par tous ses collègues qui ne veulent pas aller aussi loin que lui. Après 1891, après l'encyclique "Rerum Novarum" où se pose le problème de l'acceptation ou non des syndicats ouvriers libres, il est volontaire pour accorder aux ouvriers le syndicat libre mais tous les autres le refusent. Il rompt donc avec sa classe et arrête d'alimenter de ses deniers des journaux conservateurs de Lille comme "La vraie France", "La dépêche", "Le nouvelliste". Il rachète "La Croix" pour en faire un journal, selon le vœu même de la papauté, d'orientations républicaine et sociale. Il demande même à l'abbé Lemire d'écrire certains articles une fois par mois dans le journal.

P. Vrau est mort désespéré, sans avoir réalisé tout ce qu'il avait entrepris mais son action a amené un changement de mentalité.

Il y a donc bien à Lille, fin XIXème siècle et début XXème siècle deux mouvements d'inspiration différente qui n'en contribuent pas moins au changement de mentalité nécessaire, c'est-à-dire à la prise en compte par la conscience collective de la misère du plus grand nombre et ceci a une très grande importance.

Situation découlant de cette amélioration

Malgré l'amélioration constatée et expliquée, il persiste des zones d'ombre qui ramènent à une

plus juste appréciation des choses.

On constate l'élargissement du sous-prolétariat : deux catégories de travailleurs ou de non-travailleurs se sont développées entre 1890 et 1910 : les journaliers et bien sûr les sans-professions.

Ce phénomène surprend pendant l'époque d'expansion, on pensait que les grandes usines allaient être les solutions à tout et on l'a cru jusqu'en 1870. Or 10 % d'ouvriers ont été renvoyés dans cette période d'expansion. Ils sont venus grossir les rangs des journaliers et des sous-prolétaires, donc la modernisation, la restructuration et la concentration de l'activité ont développé le sous-prolétariat. Et ceci est d'autant plus grave qu'il y a décrochage entre la situation du prolétariat et celle du sous-prolétariat. La comparaison entre les moyennes des successions est signifiante.

Enquête 1908-1909-1910.

- Sous-prolétaire : 16 F (moyenne par décédé), inchangé par rapport à 1890.
- Ouvrier : 207 F contre 68 F en 1890.

Le sous-prolétariat est resté dans l'indigence, alors que le sort de l'ouvrier d'usine progresse. Il y a là un fait grave, ce qui revient à dire que les non-travailleurs sont abandonnés à leur sort et ne dépendent plus que de la charité publique.

Par rapport à 1890 le pourcentage des journaliers a augmenté de 3 à 4 points et avec les sans-profession, représentent 32 % de la classe populaire globale.

On a l'impression que l'action syndicale, comme l'action d'un certain patronat chrétien, ne s'est en fait intéressée qu'à des ouvriers encadrés, organisés, des ouvriers d'usines auxquels il a été fait des concessions car les syndicats étaient derrière et qu'ils pouvaient être pris en

charge aussi bien du côté laïc (socialiste) que chrétien. Tandis que les sans-professions et les journaliers sont comme des grains de sable, et, non agglomérés, ils ne représentent aucune valeur collective. On ne s'occupe pas d'eux. Ceci implique que toutes les données concernant le sous-prolétariat en 1895 s'appliquent de façon accrue en 1910.

Le phénomène fait que les sous-prolétaires d'avant la guerre de 1914, dans la société lilloise, ressemblent étrangement quant à leur situation, leur manière d'être, de vivre et de penser, aux ouvriers travailleurs prolétaires des générations antérieures. Un effort a été fait mais il n'a que partiellement réussi dans les 25 années d'avant 1914, car il n'y a absolument pas eu une prise en compte des sous-prolétaires et des journaliers.

Que penser d'une société où la valeur des biens laissés par un industriel dans les années 1890, représentait plus de 20 000 fois l'avoir d'un ouvrier et où l'on considérerait comme encourageant que cette proportion soit ramenée à un peu moins de 10.000 avant 1914 ? Entre 10.000 et 20.000, il n'y a pas eu de mutation qualitative et quelle que soit la conjoncture, la structure de l'opposition est la même. Comme le dit M. Labrousse, dans les deux cas, nous sommes dans l'infini de la distance. Et je pense au titre d'un essai célèbre paru chez nous au lendemain de la seconde guerre mondiale : "Le zéro et l'infini". Une telle distorsion se suffit à elle-même et l'inégalité reste, en dépit de tout, le trait fondamental de la société lilloise : les classes populaires ne participent en aucune façon à la création de richesse pour leur propre compte ; elles n'ont de possibilité d'évasion sociale qu'individuelle ou personnelle, toujours aléatoire et hasardeuse. Simplement la condition économique des classes populaires actives à Lille a cessé de se dégrader ou de s'aggraver : c'est peu mais c'est important à la fois.

Il y a eu progrès pour une partie de la classe ouvrière mais c'est seulement en tant que consommateur et non pas en tant que citoyen, organisateur ou comme partie prenante d'un quelconque système de production. Cela n'empêche pas une élite ouvrière de se former mais elle reste toujours extrêmement limitée :

- 13 ouvriers (0,39 %), tous spécialistes concentrent à eux seuls plus de 44 % de l'avoir total;
- si on élargit un peu l'éventail à ceux qui possèdent plus de 2.500 Francs-or, on rassemble 55 ouvriers (1,6 %) qui rassemblent 84 % de la valeur générale des biens de tous leurs frères.

Grâce aux progrès, les ouvriers prolétaires ont retrouvé l'espérance d'une amélioration future de leur condition.

Cela n'empêche pas le problème du prolétariat de se poser car encore en 1910, 85 % des hommes et femmes du peuple ne laissent rien en mourant et pour eux la situation est aussi sévère que celle que subissaient les ouvriers de 1891. Mais ils peuvent conserver l'espoir d'une amélioration possible car les temps ont changé.

Il faut être plus pessimiste pour le sous-prolétariat car les conditions de sa réinsertion dans le circuit productif restent aléatoires et surtout ses membres sont confinés dans un ghetto matériel, moral et mental comme l'étaient les prolétaires de la fin du siècle dernier, et ceci dans l'indifférence quasi générale. Ils sont les exclus de la cité. Ils sont 40.000 (donc 20 %) plus nombreux par rapport à 1890, à n'avoir même pas conscience de leur propre histoire ou de leur passé douloureux.

Il y a longtemps que l'histoire nous enseigne que "l'homme ignore l'homme" depuis le temps du monde romain où l'on pensait que tous les peuples en dehors des frontières formaient un rassemblement magmatique : les Barbares (ils étaient, pensait-on, d'une autre planète; exclus, ils n'étaient bons

qu'à être dominés et ils ont fini par dominer Rome). En 1844 ne trouvait-on pas dans le Journal des Débats, journal conservateur, cette phrase terrible: "les Barbares de nos jours, ne viennent pas de la Barbarie lointaine mais ils sont dans les faubourgs de nos villes industrielles". Un ministre hongrois a également dit à son collègue autrichien, alors qu'ils essayaient de s'entendre pour former l'Autriche-Hongrie: "Gardez vos hordes, nous garderons les nôtres". Il s'agissait des Slaves que possédaient l'Autriche et de ceux que possédaient la Hongrie.

Nombreux sont encore ceux, au début du XXème siècle, qui en désignant ces hommes et ces femmes marginalisés par la civilisation industrielle emploieraient bien ces expressions de "hordes et de barbares".

En définitive, l'amenuisement ou l'extinction de cette surface humaine d'indigence se rattache d'abord à un changement profond de mentalité qui facilitera la réduction de certaines inégalités collectives.

Actuellement, plusieurs démarches sont en oeuvre :

- appréhender le Quart-Monde;
- le faire prendre conscience de lui-même;
- et l'aider à s'élever dans les autres classes pour que le Quart-Monde disparaisse.

SYNTHESE DES ORIENTATIONS HISTORIQUES A PRENDRE (*)

Par Mme Michelle PERROT

(*) Cette synthèse prend également en compte des réflexions de Messieurs Codaccioni, Joutard, Labbens et Pierrard

L'extraordinaire succès de l'histoire dans les médias prouve que l'histoire est un peu devenue une nouvelle manière de penser : on a besoin de savoir d'où viennent les choses, leur "généalogie", selon l'expression de Michel Foucault qui, tout philosophe qu'il était, avait souvent une démarche de type historique.

Les raisons de ces succès de l'histoire sont très complexes. L'extraordinaire mutation que nous connaissons aujourd'hui, l'impression que le sol se dérobe sous nos pieds et que nous ne savons pas très bien où nous en sommes, nous fait collectivement, familialement, individuellement, éprouver ce besoin d'histoire:

-besoin de "lieux de mémoire" pour reprendre le titre d'un beau livre paru sous la direction de Pierre Nora : le premier volume concernant la République donc, les lieux de mémoire politique, le second concerne la Nation et le troisième les Français. II faudrait bien que le sous-prolétariat soit présent dans ce dernier volume;

-besoin d'histoire familiale très généralisé dans les sociétés occidentales. Les Etats-Unis connaissent à l'heure actuelle un extraordinaire mouvement pour les histoires familiales, notamment de la part des migrants de souche relativement récente et des familles juives. A l'occasion de réunions de fa-

mille, l'histoire des différents membres de la famille est rassemblée: quand, pourquoi sont-ils arrivés ? Dans les familles italiennes, c'est un peu la même chose;

-besoin d'auto-biographie : faire son récit de vie peut être soit une demande spontanée de l'individu, soit une demande sollicitée. Des ethnologues, des historiens, probablement aussi des travailleurs sociaux, dans un souci de connaissance de l'autre, de respect de l'autre, ont envie de lui faire dire son histoire; cela peut présenter des côtés positifs, et négatifs, avec un aspect narcissique qui peut s'expliquer : l'individu a été proclamé roi à la Révolution Française et n'a pu encore réaliser sa royauté ou sa souveraineté; que l'individu se donne les moyens et donc la mémoire, nécessaire pour exister, peut être une étape vers cette "royauté".

Cette revendication vient de toutes parts, et il est très important que les plus démunis, les pauvres, les sous-prolétaires n'en soient pas exclus. Ils risquent de l'être, et s'ils l'étaient, je dirais que leur exclusion de l'histoire telle qu'elle est écrite se doublerait d'une exclusion de la mémoire telle qu'elle est en train de rejaillir.

Avoir sa mémoire, savoir d'où l'on vient, est source de dignité, par conséquent faire son histoire, est une manière de trouver son identité un peu perdue, oubliée, mal connue, et aussi d'affirmer aux yeux des autres sa dignité : je comprends donc parfaitement le souci du Mouvement ATD Quart Monde, de réaliser des histoires de familles qu'il connaît, et de les publier. La démarche historique accomplie par ATD, fait partie d'un mouvement qui nous dépasse tous, mais où cette action est décisive pour que le sous-prolétariat ait effectivement son histoire.

Quels pourraient-être les objectifs et les directions d'une histoire du sous-prolétariat ?

J'ai esquissé trois grandes directions avec dans chacune d'elles beaucoup de points, en commençant par ce qui a été le plus fait et en terminant par ce qui est notre souci d'aujourd'hui, notamment tous les problèmes d'histoire orale et du recueil de témoignages. Ces trois grandes directions ne répondent pas aux mêmes objectifs, ne requièrent pas les mêmes sources ni les mêmes méthodes. J'essayerai donc à la fois de donner des exemples, des sources appropriées à chacune de ces directions.

- Les représentations sociales de la pauvreté ou du sous-prolétariat, les politiques qui lui ont été appliquées et les effets de cette politique.

- La socio-histoire des pauvres, du sous-prolétariat, en particulier l'histoire des lieux de pauvreté, qui paraît quelque chose de réalisable.

- Les pauvres par eux-mêmes, leur auto-histoire. Comment pourrait-elle être faite ?

LA SOCIÉTÉ FACE AU SOUS-PROLÉTARIAT : REPRÉSENTATIONS ET POLITIQUES

Il est vrai que dans ce domaine des travaux ont été faits, bien entendu les travaux classiques de Chevalier : "Classes laborieuses, classes dangereuses", ceux de Labbens, de Mollat et tant d'autres, des travaux inédits également. Il faudrait en faire la bibliographie.

Par exemple :

- le récent livre de J.C. Beaune, très intéressante étude sur le vagabondage au XIX^{ème} siècle: le vagabond est un individu malade et il faut le soigner.

- une étude bibliographique qui bientôt va être publiée par la documentation française.

LES REPRESENTATIONS DES PAUVRES.

Comment à travers le temps, a-t-on vu les pauvres et les sous-prolétaires (et notamment dans le temps dont nous sommes le plus solidaire, le XIXème et ce début du XXème siècle) ?

L'histoire des mots est essentielle : Les mots sont comme la cristallisation au niveau du langage de faits antérieurs qui courent et que, à un moment quelconque, on éprouve le besoin de nommer. Le travail de DUBOIS : "Vocabulaire politique et social en France 1869-71" est un travail classique de sémantique historique : les mots, leur emploi, leur sens à travers les journaux de l'époque (mais un mot comme le mot chômage par exemple n'est pas étudié, c'est comme s'il n'existait pas).

L'histoire des images que ce soit des images verbales, les métaphores par lesquelles on représente les pauvres, que ce soit l'iconographie, est importante aussi (comme dans le très beau livre de J. P. Navaille "La famille ouvrière en Angleterre", éditions du Champvallon 1983, étude des pauvres qui dépasse largement la classe ouvrière : on voit comment les journaux anglais à la fois bourgeois et populaires représentaient dans leurs images les pauvres. Il donne cette représentation et en fait un commentaire).

Remarque : le champ d'étude des représentations est très vaste et il semble qu'au XIXème siècle il y ait eu une tendance à transférer l'image traditionnelle du pauvre sur l'ouvrier. Chez les philanthropes ou chez les gens généreux qui s'occupaient de l'injustice dans la société, en général l'ouvrier a cristallisé l'image du pauvre; ce qui était évidemment fondamental car la classe ouvrière était, oh combien, ignorée, mais cela a peut-être eu, comme conséquence, de rendre invisible le sous-prolétariat; il y a peut-être eu polarisation, à certains égards sur les travailleurs, parce que l'injustice du monde du travail était gigantesque. Ce phénomène a laissé dans l'ombre ce qui était

presque hors de cette sphère de travail. Ce mépris pour la population hors du travail, c'est l'idée de "Lumpenprolétariat", partagée par les socialistes, marxistes et aussi par certaines familles de l'église catholique.

Finalement, l'idée d'une société où le travail ne manque pas : si les gens sont pauvres c'est de leur faute. Ils sont coupables, responsables. Un des actes législatifs les plus frappants à cet égard, hallucinant même, est la loi de 1885, la loi de "la relégation des multi-récidivistes". C'est une loi Waldeck Rousseau (homme pourtant soucieux des lois sociales, à l'origine de la loi 1884 pour la reconnaissance des syndicats ouvriers). Mais en 1885, une crise économique importante en Europe Occidentale, la grande dépression, amplifie considérablement le nombre des vagabonds et des mendiants en France et ceux-ci repassent sans cesse devant les tribunaux, on les voit paraître une fois, deux fois, trois fois, ils forment alors le gros de la population des prisons. Ces gens qui ne veulent pas travailler sont alors considérés comme tout à fait inassimilables par la société, comme des gens qui encombrant en vain les prisons, faites pour essayer de réintégrer les gens dans la société. Alors on les envoie aux colonies, aux colonies pénitentiaires : la Nouvelle Calédonie et la Guyane. Voilà ce qu'est la loi des multi-récidivistes.

L'histoire de la liquidation presque physique de la pauvreté est quelque chose d'intéressant dans l'histoire de la pauvreté et mérite réflexion.

LES POLITIQUES.

Comment à travers le temps a-t-on traité les pauvres, quelles ont été les politiques successives ?

- La philanthropie : forme de gestion privée de la pauvreté.

- L'assistance sociale, qui elle au contraire se déploie bien davantage, dans le cadre de l'état.

- Tous les phénomènes de contrôle social et la répression judiciaire : ce qui a été dit sur la loi de 1885 en fait partie et bien d'autres choses. Voilà ce qu'il faudrait arriver à lier ensemble. Ces politiques changent, se déplacent, elles ont une histoire.

Quels sont les effets des politiques qui sont menées quelquefois avec les meilleures intentions du monde, mais qui ont pour effet d'accentuer le phénomène du sous-prolétariat, ce qui est arrivé souvent à travers l'histoire. La société au fond fabrique ces exclus et je crois nécessaire de s'interroger sur ces politiques. Pour faire ce travail là, un travail de bibliothèque est important (sources imprimées et archives).

Il y a une double ligne de recherches :

- les discours : ce qu'on dit

- les pratiques : ce qu'on fait, à différents niveaux : au niveau législatif par exemple: les lois d'assistance, comment s'incarnent-elles dans les faits ?

* La sécurité sociale : c'est à dire les grandes lois, mais aussi le fonctionnement d'un bureau y compris le rapport entre les bureaux de sécurité sociale et les usagers ;

* La DASS : pas seulement les grands textes qui ont mis la DASS au point, mais aussi le rapport quotidien (c'est important dans le domaine des politiques familiales).

On voit bien aujourd'hui des incompréhensions, monumentales à certains égards, fabriquer des exclus. Certains travaux existent, il faudrait les relire en se posant toutes les questions qui sont celles du Mouvement et qui n'ont pas été encore posées.

LE PEUPLE SOUS-PROLETAIRE DANS SES CONDITIONS DE VIE, SES STRUCTURES ET SES LIEUX

MESURER PRESQUE QUANTITATIVEMENT, SI ON PEUT, LA PLACE DU SOUS-PROLETARIAT DANS LA SOCIETE GLOBALE A TRAVERS LE TEMPS :

Des travaux comme ceux de M. Codaccioni sont tout à fait exemplaires. Arriver à cerner quantitativement à telle ou telle époque le phénomène du sous-prolétariat et de la pauvreté, est important mais ce n'est pas facile du tout pour deux raisons :

-il faut se donner une définition, de ce qu'on appelle pauvreté, mais elle n'est pas la même selon les époques. Il y a des catégories que l'on pourra considérer comme sous-prolétaires à tel moment et pas à d'autres, par conséquent on ne peut pas appliquer une définition uniforme à travers le temps; il faut aussi prendre les définitions que les gens se donnaient à l'époque.

- Les sources ne sont faciles, étant donné que le sous-prolétariat était une espèce de reste, on n'essayait pas tellement de le cerner.

* Les recensements socio-professionnels cernent les travailleurs. On connaît à peu près l'évolution des effectifs des mineurs, des métallurgistes, des ouvriers du bâtiment etc. etc. mais on ne la connaît pas pour les gens en dehors des catégories socio-professionnelles, y compris par exemple les petits métiers qui ont été souvent un mode de vie pour le sous-prolétariat .

* Les successions : M. Codaccioni a montré tout ce qu'on a pu en tirer.

* Les registres d'impôts au XIXème siècle sont intéressants parce que les non-imposés à cette époque-là, comme maintenant, signalent ordinairement un bas niveau de vie : cette étude est réalisable.

* Les enterrements gratuits désignent des gens très pauvres : au XIXème l'idée d'être enterré dignement fait partie des désirs du peuple, au point que la classe ouvrière "cotise" souvent dans les sociétés de secours mutuels pour prévoir son enterrement, son tombeau funéraire et même son drap mortuaire. Quand on est trop pauvre, on sait que la famille ne pourra pas le faire, on se cotise entre amis, entre camarades et d'autre part les amis s'engagent à venir à l'enterrement pour qu'il y ait quelqu'un. Ce souci est très important au XIXème. Les gens enterrés gratuitement par la municipalité, sont des gens très pauvres. Or il existe au niveau municipal des statistiques année par année des enterrements gratuits. Cette étude est donc réalisable aussi : à Lille, à Paris, à Rouen des statistiques ont déjà été faites.

* La non-scolarisation à la fin du XIXème, à partir du moment où la scolarité devient obligatoire : les fameuses lois Jules Ferry vont progressivement entrer dans les moeurs et il va y avoir un contrôle sur les familles qui ne mettent pas leurs enfants à l'école. La non-scolarisation ou l'absentéisme endémique à l'école signale donc généralement des familles de sous-prolétaires. Au tournant du siècle vers 1900, le prolétariat a d'abord traîné les pieds devant les lois Ferry, la scolarisation supprimait un apport de salaire de la part des enfants à la famille. Progressivement l'idée chemine que c'est bien d'aller à l'école, que grâce à elle les enfants préparent leur avenir, que l'enfant est un investissement. L'école devient très importante, et alors apparaît une ligne de démarcation entre les prolétaires proprement dits, les ouvriers qui commencent à penser en termes d'avenir pour leur enfants et par leurs enfants, et les sous-prolétaires qui sont en dehors de cela et souvent en dehors du niveau scolaire. C'est quelque chose que l'on peut également mesurer.

ETUDIER LES CONDITIONS DE VIE :

-Le travail précaire :

L'intérêt de ces formes de travail a déjà été étudié par le Mouvement pour notre époque. Ce qu'on appelait **petits métiers** et **mortes saisons** était très important au XIXème siècle, où l'emploi était beaucoup moins fixe qu'aujourd'hui. Le **colportage**, le **semi-vagabondage** étaient des formes de vie, des modes de vie et qui permettaient de s'en sortir. Mais ils ont été progressivement suspects, très mal vus aujourd'hui par tout le monde.

- Les lieux de la pauvreté :

Quels ont été la géographie et le paysage de la pauvreté ? Il n'y a pas de mémoire sans lieu. La mémoire se fait avec des lieux. Mais pour le sous-prolétariat et c'est ce qui est grave, les lieux sont sans cesse détruits. Par définition, ce sont les sales quartiers des villes, les bidonvilles, les cités de transit, ce dont on a honte. C'est une honte pour la société qui les fait disparaître mais en même temps disparaissent avec elles les cadres de vie, les traces des lieux du sous-prolétariat. En général, en France, les centres-villes s'embourgeoisent, (pour Paris c'est très clair). La pauvreté est refoulée dans les banlieues de plus en plus lointaines, ceci est dû à des questions de prix de terrain, de rapport au centre etc...Autrefois les centres de pauvreté étaient les centres-villes : pour Paris (début XIXème) les quartiers de sous-prolétariat étaient le fameux quartier des Arcis, (qui entourait Notre-Dame), le Marais... Aujourd'hui, il y a inversion totale : phénomène qui aboutit à l'abolition des lieux de mémoire de pauvreté.

Un jeune historien faisait récemment l'histoire de la ville de St Denis, et soulignait ce problème en montrant comment cette ville l'avait résolu d'une certaine façon : le centre ville est resté "lieu du sous-prolétariat", ce qui a été un moyen propice à son intégration.

Ces lieux peuvent être de deux types les lieux institutionnels ou les lieux de vie.

- Les lieux institutionnels :

L'hôpital général par exemple dont Michel Foucault avait commencé l'histoire, dans son Histoire de la Folie, a été la première forme de renfermement et d'assistance pour tous les pauvres et tous les marginaux de la société. Que reste-t-il dans notre société de cet hôpital général ? A Nanterre par exemple : il existe ce lieu abominable où vont aboutir les plus misérables des plus misérables, les gens raflés dans le métro etc..., où finit par se constituer, une population stable : certains partent mais d'autres, ceux qui ne peuvent pas se recaser ailleurs, restent : c'est un lieu dont ils ne peuvent pas sortir. Une historienne, Melle Félix, a voulu devenir infirmière à Nanterre, infirmière de nuit; elle a écrit sa thèse sur ce lieu. Si elle était venue de l'extérieur, jamais elle n'aurait pu parler avec les gens et réaliser des interviews, c'est un travail remarquable sur un lieu de sous-prolétariat dans notre société d'aujourd'hui, qui n'est pas sans rappeler l'hôpital général d'autrefois : c'est de ce point de vue très étonnant.

Certains asiles de vieillards sont des lieux d'aboutissement de misère. Bien sûr dans ces asiles certains ne sont pas des très pauvres mais des gens seuls. Mais on ressent quand on a l'occasion d'aller dans ces asiles, un fond de misère vraiment très grand. A Villejuif une chef de clinique très remarquable, Mme Lanoë, essaye de développer quelque chose pour la viellesse; la mort qui est proche, lui paraît être un problème que la société actuelle n'a pas résolu surtout pour les pauvres. Le moyen qu'elle expérimente est d'essayer de faire avec ces personnes âgées l'histoire de leur vie. Elle essaye, elle tâtonne, elle m'a d'ailleurs demandé des étudiants qui seraient volontaires pour l'aider, c'est la même démarche qu'à A.T.D., avec des gens assez semblables au Quart Monde.

Voilà des lieux institutionnels qui sont des

lieux de misère dont il faudrait cerner l'histoire et le fonctionnement.

- Les lieux de vie des pauvres dans les villes et les abords des villes :

-Des terrains vagues, souvent (qui sont un peu dans les villes ce qu'étaient les communaux dans les sociétés paysannes);

-Les formes d'habitat précaire, les bidonvilles, les cités de transit. Colette Petonnet a écrit "On est tous dans le brouillard" et d'autres livres qui sont des études socio-ethnologiques sur les cités de transit où l'on rencontre le sous-prolétariat ;

-Les lieux de sociabilité qu'on rencontre aux abords de certaines villes sont traditionnellement des lieux de rencontre des pauvres, par exemple autour de Paris au XIXème et jusqu'en 1930, même jusqu'à la 2ème guerre mondiale : ce que l'on appelait la ceinture noire de Paris : les fortifications, contruites à partir de 1840 sous l'impulsion de Thiers, à ce moment-là ministre de la guerre). Paris est en Europe un cas exceptionnel, toutes les autres capitales abolissent leurs murailles, (ce qui a causé de très vives protestations et même des manifestations, notamment d'ouvriers : "On va à nouveau embastiller Paris comme au Moyen Age", disaient-ils. Cela leur rappelait l'image de la ville médiévale, de la ville des seigneurs).

Cette zone militaire était zone "non aedificandi"; comme on ne pouvait pas construire, elle est devenue lieu de rencontre pour les plus défavorisés de la société. Entre 1900 et 1914 se forment à Paris ces bandes de jeunes auxquelles on a donné le nom d'Apaches : terreur de Paris. En général, ces jeunes gens venaient des quartiers périphériques de Paris, quartiers pauvres, et se donnaient rendez-vous sur les fortifications pour se rencontrer, régler leur compte, pour se bagarrer, souvent au couteau. La ceinture noire disait-on. On en avait une peur affreuse et si on a voulu démolir les fortifications et créer ce que l'on a appelé la ceinture verte, pour mettre le vert, les arbres qui respi-

rent à la place du noir, c'était pour supprimer ce lieu dangereux physiquement et psychologiquement. Une thèse de Madeleine Fernandez : "Histoire de la ceinture noire de Paris depuis sa création en 1840 jusqu'à son abolition dans les années 1930-40", est un travail parfaitement assimilable par le Mouvement.

Quels moyens d'étude se donner ? Là où l'on est, dans la ville où l'on est, se demander quels sont les lieux de sous-prolétariat, si ces lieux sont récents, anciens, comment ils évoluent, qu'elle a été l'attitude des gens, s'il n'y a pas de psychose qui se soit cristallisée autour de tel ou tel lieu ? Ces lieux dont on a peur, et où l'on ne va pas. Quand vous êtes nouveaux arrivants dans une ville, en général on vous dit : surtout n'allez pas là. Qu'est-ce que ça veut dire tout cela ? Je pense qu'il y a une réflexion à mener là-dessus.

RECHERCHER LA DYNAMIQUE DE LA PAUVRETE.

Comment entre-t-on dans le sous-prolétariat, et comment on sort on ? Quels sont les processus socio-historiques d'entrée dans le sous-prolétariat (les histoires de vie peuvent aider à les trouver) ?

Dans la société quels sont les maillons faibles. J'en vois deux très importants : les femmes seules et les enfants abandonnés ; ce sont des catégories marginalisées par la société.

- les femmes seules : au XIXème siècle on dit qu'une fille ne doit pas être seule, au point qu'on conçoit toujours qu'elle soit mariée et son salaire est vu comme salaire d'appoint puisqu'on le considère comme le complément de celui de son mari. Or on s'aperçoit quand on fait l'histoire des femmes, qu'il y avait dans les villes une majorité de femmes seules, soit célibataires, soit veuves pour des tas de raisons. La vraie pauvreté et par ailleurs un sentiment de dignité assez fort se mêlent, elles n'osent pas aller mendier, aller aux soupes populaires, elles font du travail à domicile, à des prix déifiant toute concurrence et là très souvent

c'est un espace de liquidation physique; ou alors elles sont obligées de se prostituer, c'est la seule solution, il n'y en a pas beaucoup d'autres. Est-ce que c'est toujours vrai aujourd'hui ? Voilà, ce que je ne sais pas.

-les enfants abandonnés, le bâtard, l'enfant non reconnu, l'assistance publique est au XIXème et probablement encore aujourd'hui un grand fournisseur de pauvres et de sous prolétaires. L'abandon pèse très lourd aussi bien matériellement que dans l'éducation etc. Là aussi, il faudrait réfléchir, rassembler les travaux existants.

LA MEMOIRE DU SOUS-PROLETARIAT, LE SOUS-PROLETARIAT, SUJET DE SA PROPRE HISTOIRE.

C'est dans ce travail, que le Mouvement A.T.D. est peut-être le plus opérationel, le plus utile.

Il s'agit de recherches actuelles à faire avec des gens vivants : les méthodes diffèrent de celles du précédent point qui sont de l'ordre du travail historique classique, (documents écrits, archives, documents de presse). Quel est le désir du sous-prolétariat sur sa mémoire ? Est-il touché ou non par cette grande vague d'auto-histoire dont je vous ai dit qu'elle était une donnée de la société contemporaine ? Et alors si oui, comment peut-on l'aider à retrouver cette mémoire perdue ? Comment les sous-prolétaires ont-ils vécu notamment leur enfance, qui pour toute cette auto-histoire est essentielle, qu'on soit pauvre ou bourgeois ? Ce qu'on appelle l'apprentissage de la vie c'est à dire enfance et adolescence. C'est le point sur lequel on a le plus envie de parler, de réfléchir, et bien sûr, c'est là aussi que se nouent les conflits essentiels, les malheurs essentiels. Cette démarche appelée histoire orale, ou encore récits de vie est une démarche qui a déjà une histoire : en fait elle a commencé entre les deux guerres, souvent pour des raisons d'ordre national. C'est d'abord en Pologne que des historiens, des sociologues ont vou-

lu recueillir la mémoire des paysans polonais pour arriver à retrouver l'histoire de la nation polonaise perdue et ces récits de vie prodigieux ont été conservés et servent à des historiens de l'époque actuelle (le mouvement "Solidarité" a retrouvé la vie de ses ancêtres parfois jusqu'à la fin du XIXème).

La démarche d'histoire orale a été relancée par un ethnologue : Oscar Lewis, (*Enfants de Sanchez*, 1961, collection de poche chez Gallimard) peut être pour nous très éclairante. Ethnologue, il s'intéressait particulièrement à la société mexicaine.

Il avait commencé par travailler de façon classique sur la société indienne rurale, et puis il s'aperçut que ces indiens des campagnes lui fuyaient dans les mains puisque tous ces gens s'en allaient à Mexico (énorme phénomène qui fait que Mexico est une des mégalo-poles du monde avec 15 M d'habitants). Il est donc allé étudier les Indiens là où ils étaient, dans les faubourgs de Mexico. Il a observé que les gens venaient à Mexico par familles entières et s'arrangeaient en général pour habiter dans des maisons, des baraquements, qui reproduisaient un espace: une cour fermée un peu comme dans leurs villages d'origine. Il s'est installé auprès d'une famille au sens large (pas une famille nucléaire), avec les grands-parents, les arrière-grands-parents restés-là pour essayer de s'en sortir en quelque sorte.

Son travail a duré fort longtemps et il a entrepris d'enregistrer avec leur accord l'histoire de chacun des membres de la famille en essayant toujours de tenir les deux bouts de la chaîne, à la fois la famille et les individus dans la famille. Le collectif familial et les individus ont, au milieu de cette famille, leur physionomie, leur itinéraire propre, leur originalité particulière : autrement dit famille-individu, individu-famille. Les deux en l'occurrence étant très liés et en même temps dissociables quand même.

Une des conclusions est la mise en lumière de ce qu'il a appelé une "culture de la pauvreté". La pauvreté n'est pas un vide mais un ensemble de pratiques, de rapport au temps, à l'espace, aux lieux, aux objets, de rapport des gens entre eux. On ne peut en conclure qu'une culture dominante donne des modèles aux dominés qui ne font que recopier la culture dominante. Très souvent, cette culture vient des classes dominantes mais aussi des cultures d'origine des gens, en l'occurrence de ces familles rurales indiennes, et tout est recomposé, restructuré par eux en fonction de leurs besoins et constitue cette espèce de culture de la pauvreté qu'il a étudiée. Quels seraient les avantages et les inconvénients de parler d'une "culture de la pauvreté" ? L'inconvénient serait d'en déduire que ces gens d'un point de vue culturel sont aussi riches que tous les autres, ils ont très bien réussi à s'en sortir, on n'a qu'à en rester là. L'avantage serait de reconsidérer autrement le sous-prolétariat. A.T.D. Quart Monde a agi dans ce sens, c'est son but, (et l'on retrouve l'intérêt de faire une histoire des familles, une histoire orale). Dans cette démarche, il faut se mettre en garde contre une attitude de paternalisme, de philanthropie où se mélangeraient à la fois une certaine condescendance et un certain mépris, peut-être inconscient, sachant que ces gens ont leurs pensées, leur existence, leur mode de vie.

L'histoire orale s'est surtout développée aux Etats-Unis, où l'on peut trouver une bibliographie surabondante ainsi qu'en Grande Bretagne où une revue s'appelle "Oral History" et publie des récits de vie etc). On observe qu'en Grande Bretagne peut-être plus encore qu'aux Etats Unis le prolétariat plus que le sous-prolétariat en sont les acteurs principaux. En général les historiens ou les ethnologues qui ont voulu développer cette méthode, ont surtout travaillé dans les régions industrielles de Grande Bretagne qui sont des ères en pleine dépression. Les gens de ces régions industrielles ont eu le sentiment d'une rupture. En général quand on a le sentiment d'une rupture historique très grande,

on a envie de constituer une mémoire. Les mineurs du Pays de Galles, les tisseurs et les fileurs de Manchester ont été très accessibles à la démarche d'histoire orale. Ils avaient, de façon aigüe, le sentiment que ce que leurs parents avaient vécu (on était mineur, tisseur, fileur de père en fils) était une chaîne du temps en train de craquer; il fallait donc en recueillir les bribes.

En France, avec la désindustrialisation que nous connaissons, (en Lorraine, ou au Creusot) on observe la même démarche : celle-ci est prise en compte dans les éco-musées, qui se donnent pour tâche non seulement de recueillir des objets, mais aussi des mémoires sur le mode de vie. Le plus célèbre en France est l'éco-musée du Creusot qui est fort intéressant. Mais là encore, la plupart du temps on se situe dans des milieux plutôt ouvriers que sous-prolétaires, de gens qui avaient un métier, une usine, une identité sociale, économique et pour laquelle tout ceci est en train de casser, de basculer, avec un risque que certains rentrent dans ce sous-prolétariat. C'est la fameuse nouvelle pauvreté dont on parle aujourd'hui, mais qui a quand même une identité et qui est soucieuse de la recueillir. Le livre récent de M. Joutard, peut servir de guide et donner l'essentiel de l'itinéraire historique (un premier élément de méthode : "Ces voies qui nous viennent du passé" éditions du Seuil 1983). Ce travail reste difficile, bien que très intéressant, pour deux raisons :

-l'acte de mémoration, cette parole pour laquelle une personne va raconter quelque chose de sa vie, n'est pas un acte spontané. La mémoire est déjà un tri, une sélection. Les gens ont oublié beaucoup et dans ce qu'ils vont dire consciemment ou inconsciemment ils vont mettre des tas de filtres. Autrement dit, le récit de vie, ne doit pas être pensé comme un document transparent, limpide, où tout est dit. Ce document est plein de silence et probablement de mythologie : on dit souvent la vie qu'on aurait voulu avoir plus que celle qu'on a eue et la part de l'imaginaire pour chacun d'entre nous est grande. L'autobiographie est-elle donc un document

menteur ? Non et peu importe; ce qui est important c'est la façon dont les gens se mettent en scène, la façon vraie ou supposée dont ils vont raconter leur existence. Mais il ne faut pas avoir d'illusions et être très prudent. Comme c'est dur de parler, il y a un phénomène de refoulement;

-la parole sur soi est une parole difficile avec une inégalité sociale; si le Quart Monde a envie de raconter sa vie, le travail sera plus facile. Mais s'il n'en a pas envie et qu'on lui demande, en disant que ce serait intéressant il va probablement répondre : "Ce n'est pas intéressant, ma vie. Je n'ai rien à vous dire, ce que j'ai vécu, c'est rien du tout", il y a chez les très pauvres une espèce de dévalorisation, parce qu'ils se sentent des humiliés, des gens de "moins que rien" et qu'aussi ils se disent que ce qu'ils ont vécu, ce que leurs parents ont vécu ce n'est pas beau.

Cet obstacle est à vaincre ou à ne pas vaincre, car il faut aussi respecter le silence, il ne faut pas non plus que raconter sa vie devienne un devoir, il ne faudrait pas créer un impératif qui serait celui-ci : tout le monde a son magnéto, son micro, ce serait créer un risque grave, pour ceux qui n'en auraient pas envie, celui de ne pas se sentir normal par rapport aux autres. Tout cela demande donc doigté et réflexion. En aucun cas l'aveu ne doit devenir une obligation.

Pour ceux qui acceptent, il ne faut pas hésiter, à la condition nécessaire d'une relation assez personnelle entre l'enquêteur et l'enquêté (cf Maurizio Catani, Tante Suzanne, 1983, Suzanne ce n'est pas une sous-prolétaire, mais une modiste qui vivait dans la Mayenne, pauvre mais pas du sous-proléariat. Elle avait une famille, une identité. Monsieur Catani dit dans ce livre "l'histoire orale est une histoire d'amour" et suppose une relation amicale tout au moins entre deux personnes entre l'enquêteur et l'enquêté). En ce sens, la démarche du récit de vie est très différente de l'enquête sociologique.

-L'enquête sociologique a deux niveaux :

*l'enquête fermée avec les questionnaires est très utile, mais elle est rapide, simple recueil d'opinions, ce que les gens disent spontanément;

*l'enquête ouverte ne laisse parler les gens qu'1/2 heure, 1 heure.

-Le récit de vie dure plusieurs jours, des semaines quelque fois des mois et suppose une disponibilité entre les deux personnes qui est quelque chose de lourd. Il ne faut pas se le dissimuler, mais, il est probable que si cela peut être réalisé les effets en seront bénéfiques, pour l'enquêteur qui va ainsi connaître assez intimement la personne sur qui il aura enquêtée et surtout pour celle-ci; le travail qu'elle aura fait sur elle-même va certainement l'aider à se situer dans la société : d'où elle vient, pourquoi elle en est là. Si tout est terrifiant dans sa vie, le dire, le poser sur la table, la soulagera peut-être, la délivrera de l'humiliation; elle redécouvrira des grands coins de tendresse, de plaisir car au fond aucune vie, Dieu merci, n'est exempte de cela. Collectivement si on arrive à faire des histoires de famille, ce serait un apport considérable sur le plan de l'histoire et de l'existence propre du Quart Monde. La famille n'est pas seulement la structure élémentaire de la parenté dont parle Lévi-Strauss; mais certainement la structure élémentaire du sous-prolétariat, c'est sans doute le seul groupe à peu près chaleureux auquel les gens complètement démunis de sociabilité, trouvent encore à se raccrocher.

"INTERROGER L'HISTOIRE :
L'EXEMPLE DU SOUS-PROLETARIAT NORMAND"

par Madame de VOS VAN STEENWIJK
Présidente du Mouvement
international ATD Quart Monde

Nous avons entrepris, pour le Conseil de l'Europe, une très modeste démarche d'interrogation de l'histoire.

Je taiterai plus particulièrement :

- d'un des buts parmi ceux que nous avons poursuivis;
- de l'identité de ceux qui ont fait la démarche;
- et surtout des types de questions que nous posons à l'histoire et aux historiens (il ne faut pas confondre).

Je parlerai très peu de ce que nous avons peut-être pensé trouver comme réponses.

LE POURQUOI, LE BUT POURSUIVI.

Au colloque de Strasbourg, nous avons un double rôle : nous étions co-organisateurs et rapporteurs pour un thème intitulé "Le droit à la vie des familles les plus pauvres".

Pour faire oeuvre sérieuse, pour faire quelque chose d'utile pour l'Europe, tout en restant bien dans notre vocation de restituer l'histoire aux pauvres, nous avons voulu - publiquement - couper avec cette malheureuse habitude de regarder les questions de notre temps, les problèmes des hommes

de notre temps à travers des instantanés pris sur le champ : les problèmes d'aujourd'hui, vu à travers des instantanés d'aujourd'hui. Nous avons aussi voulu couper avec une autre habitude qui est de voir la société industrielle en tant que telle, sans trop de racines. Nous n'interrogeons pas souvent la mémoire européenne sur ses racines de société industrielle à la renaissance et aux XVII^e, XVIII^e siècles.

Nous avons voulu couper avec quelque chose qui, à notre avis, est un véritable malheur pour les plus pauvres d'aujourd'hui et un considérable manque à gagner pour toute la mémoire européenne. Ce malheur consiste à réduire l'histoire des plus pauvres, en la faisant commencer, par le XIX^e siècle, ou même avec les nouveaux pauvres de ces temps-ci. Je dis "malheur", en fait, vous savez que "dans notre maison" on l'appelle autrement : c'est une infraction aux droits de l'homme, c'est une atteinte à l'un des droits les plus absolus de l'homme, celui de l'identité historique non amputée - complète - reconnaissable pour lui-même et reconnue par les autres. Arrêter une injustice était une des raisons de notre démarche.

LES RESPONSABLES DE CETTE INTERROGATION.

Une équipe, (comme toujours dans notre Mouvement), dont le noyau dur était composé par des permanents ATD Quart Monde, de différentes professions, non historiens, mais tous avaient en moyenne, au moins huit ans de formation à la recherche dans le Mouvement et donc de collaboration à la construction d'une connaissance des familles les plus pauvres et de leur histoire en Europe aujourd'hui; des volontaires solidement ancrés dans une démarche permanente du Mouvement. Le directeur de notre Sommier (ce lieu où confluent tous les rapports d'observation, non seulement de toutes nos équipes en Europe, mais aussi d'Afrique, de l'Extrême-Orient, de l'Amérique du Nord, de l'Amérique Latine), un autre permanent disposant quotidiennement d'informations plus vastes sur l'histoire con-

temporaire des pauvres à travers le monde, une économiste et un juriste, et autour de ce noyau, quelques alliés, l'un ou l'autre historien, très cultivés en matière d'histoire de leur région, étaient tout à fait désireux de collaborer à cette démarche par leurs lectures.

Cette équipe de non-historiens, pour la plupart, peut prétendre aujourd'hui avoir quelques compétences particulières pour une interrogation utile, et même originale, de l'Histoire, qui a été une révélation pour nous. Nous croyons aujourd'hui que des équipes de ce genre peuvent être utiles si nous voulons rapidement combler quelques unes de ces lacunes assez graves que nous ont laissées les historographes et historiens.

A un moment donné, j'ai quand même pu pendant un court instant me rapatrier dans mon ancienne faculté d'histoire, avec des bibliothécaires, des archivistes, excessivement compétents (pas dans l'aventure que j'étais sensée mener, mais excessivement compétents dans leur profession), j'ai pu vivre quelque chose d'assez extraordinaire : une sorte de renversement des rôles. Moi, la militante non-historienne, j'étais quand même une locomotive à une recherche dans laquelle ils ont eu une extraordinaire solidarité - je dirais aussi humilité - pour me suivre, moi, qui n'étais pas de leur profession, et pour m'aider à ne pas faire de trop grosses bêtises. J'étais beaucoup plus libre qu'eux de poser n'importe quelle question. Et ces archivistes - je ne dirais pas qu'ils m'ont dit que j'étais novatrice dans leur histoire - m'ont quand même dit que ces questionnements, venant du terrain, et dictés par les plus pauvres, avaient valeur de renouvellement chez eux.

LE CONTENU DE L'INTERROGATION.

Nous devons faire quelque chose d'utile pour l'Europe, pour les familles les plus pauvres de l'Europe. Nous ne pouvions pas, en quelques mois interroger la mémoire de 21 Etats membres du Conseil de l'Europe. Nous devons choisir une région, raisonnablement représentative - pas trop riche, pas trop pauvre, au coeur des affaires, au centre de l'histoire de l'Europe, pas trop à l'écart non plus - il fallait choisir, nous avons dû faire jouer quelques autres critères et nous avons finalement choisi la Normandie.

Et pour être certains, cette fois-ci de ne rien amputer, nous avons placé notre première borne quelque part dans le dernier siècle avant Jésus-Christ, époque où les romains donnent à cette future Normandie ses premières structures administratives. Et ces structures, pensions-nous, allaient avoir une importance encore accrue, intéressante à étudier, parce que nous pouvions savoir que l'Eglise, quand elle s'est introduite en Normandie, s'est glissée, s'est habillée de ces structures-là. Elle devenait témoin de la pauvreté éventuelle, de la misère dans ces structures.

Nous pouvons le supposer à cause de quelques informations fragmentaires que nous avons pu avoir sur ce que contenait la besace d'un moine. Que transportait un évêque qui débarquait là ? Pour le moins : quelques parchemins contenant les enseignements de Saint Laurent, de Saint Basile de Césarée. Or ceux-ci contenaient des enseignements sur les devoirs vis-à-vis des pauvres. Ce fait avait accroché notre attention : des hommes débarquent en Normandie déjà préalablement chargés de regard sur les pauvres et les plus pauvres.

Ce que je demande maintenant aux historiens, c'est de me préciser beaucoup mieux, ce qu'il y avait dans la bibliothèque d'un monastère, ce qu'on lisait, sur quoi on priait et comment on organisait sa journée. Ma question est d'autant plus légitime, que je peux savoir que, déjà, la pauvreté existe. Mais je ne sais pas qui étaient les pauvres, je le demande aux historiens. Nous avons seulement des indications prouvant qu'ils existaient.

Avant la conquête et l'occupation, nous nous sommes demandés à propos des Belges, ces tribus entrées dans ces zones : qu'ont-ils fait, quelle était la qualité de leur présence et qu'ont-ils fait des populations sur place ? Je vous donne un seul exemple : nous avons trouvé les tracés de ce qu'on appelait les oppida, ce sont des fortifications qui existaient déjà, et que les Belges, qui étaient de grands ingénieurs guerriers ont singulièrement réaménagées. Quand vous regardez le tracé d'un ouvrage guerrier de ce genre, quand vous voyez les travaux qui ont été faits, on est absolument obligé de se demander : mais qui a charrié toute cette terre ? Qui a creusé ces fossés ? Qui a fait le vallum ? Qui a monté le vallum ? Qui a fait l'escarpe ? Qui a fait la contre-escarpe ? C'est fou le travail qu'on a fait faire. On ne peut pas, ne pas se poser la question, et je la pose aux historiens ; qui a fait tout cela ? A la limite, de quel type de servage s'agissait-il ?

Nous pouvons supposer que les romains arrivent dans un pays, déjà relativement inégalitaire, avec ses dominants et ses exploités (pour prendre un vocabulaire d'aujourd'hui). Si nous n'avons pas tort, alors, les questions qui vont suivre deviennent d'autant plus cruciales.

Les Romains arrivent : dévastations, morts d'hommes... Qui étaient ces troupes levées à la va vite ? Les gens de l'Océan, dit Jules César. Les historiens français essayent de les dénombrer, mais cela ne nous fait pas vraiment comprendre qui étaient les gens de l'Océan. Nous sommes justement

là en présence de ce qu'on appelle très bientôt la piétaille, des hommes que l'on mettait déjà à faire de durs travaux pour les autres. Ces troupes levées précipitement ne sont-elles pas allées mourir devant Alésia ?

Et si c'est vrai, que sont devenus leurs femmes et leurs enfants ? Nous allons retrouver tout au long de notre démarche cette question : que sont devenus les femmes et les enfants, les veuves et les orphelins ?

La question à ce tout début de notre démarche, paraissait d'autant plus importante que les romains, ont fait en Normandie, ce qu'ils ont fait un peu partout où ils sont passés en occupants : ils ont cassé les structures d'entraide existantes. Nous voudrions en savoir plus. Ce sont ces types de questionnement qu'on n'a pas du tout.

L'occupant exproprie, il remembre les terres, et par conséquent change la relation de l'homme à sa terre, change les relations entre les hommes. Nous avons été tout à fait étonnés, de trouver en Normandie quelque chose qui devait être assez semblable à la Galilée : les travailleurs de la 11ème heure; le chômage, c'est probable.

Au bout de tout ce chamboulement : qui étaient ces peuplades ? Cette population qui part, qui s'enfuit dans les forêts, dans les collines non encore défrichées ? Voir les peuplades contraintes à des modes de vie, déjà dépassées pour l'époque, recommencer la cueillette, ramasser les châtaignes chasser le gibier est quelque chose de bouleversant, cela va s'appeler très bientôt le braconnage. La réorganisation de tels remembrements des terres, entraîne la réorganisation aussi du droit de chasse et le pauvre malheureux parti avec sa famille (il n'y a pas de raison de penser qu'il est parti sans sa famille) va poser un collet, pour attraper un lièvre dans la forêt et va se trouver hors la loi.

Est-il possible qu'une pauvreté devenue misère existe ? Misère conduisant une population à des gestes hors la loi pour survivre et si cela était, que sont devenus (encore une fois) les enfants nés dans cette situation, apprenant à vivre dans cette situation, se forgeant une mémoire hors la loi dans cette situation là. Misère familiale, collective ayant pour caractéristique justement d'acculer les hommes à des modes de subsistance rétrogrades, dépassées par leur entourage et qui bien souvent conduisent à des gestes hors la loi.

Nous n'allons pas refaire, tout ce cheminement à travers les siècles, je voulais simplement vous faire saisir la tonalité du questionnement.

Nous l'avons poursuivi à travers la féodalité : on s'aperçoit alors que les manants et les vilains ont des existences exploitées, mais avec des ouvertures (jamais de servage en Normandie). Mais nous serions très heureux si les historiens, voulaient approfondir beaucoup mieux ce qu'on appelait la "tenure" une sorte d'esclavage domestique, ou rien ne semble pouvoir structurer la vie de l'homme qui ne peut même pas vivre au rythme des saisons, comme le peut le manant, le vilain, l'agriculteur, celui qui travaille la terre. L'homme de la tenure, ne peut même pas cela, des travaux lui tombent dessus, il ne voit même pas son employeur face à face : un autre domestique vient lui dire qu'il faut charrier les ordures du château (on est toujours en train de charrier, quand on est dans la misère).

A propos de tout ce qui bouge : les bandes, les troupes, ce qu'on appelle l'arrière-ban, la piétaille, nous avons découvert avec un peu d'étonnement, que le recrutement par exemple est très mal analysé dans un village, pourtant on savait très bien qui on envoyait, avant d'envoyer les autres, cela mériterait d'être approfondi.

Nous voudrions proposer ce genre de pistes aux historiens pour comprendre la misère.

En trame de fond, nos amis dans les collines dans les forêts (dont on ne cesse de se plaindre parce qu'ils deviennent brigands) tombent sur le voyageur pour le détrousser, périodiquement : on dira qu'ils volent, ils braconnent parce qu'ils ont faim. Ces hommes et ces femmes vivent comme des fauves, dit l'historien.

En trame de fond aussi, à travers les siècles cet extraordinaire univers décrit par Brohislaw Geremek.

Cette extraordinaire histoire se déroule entre la Vistule et la Seine, entre Varsovie et Rouen. Nous aimerions aussi poser des questions à Geremek, lui demander d'affiner son analyse. Nous trouvons au tournant d'une phrase, derrière une virgule, entre des lignes toute une série d'éléments inutilisés : je vais vous en donner un exemple relevé par Geremek dans des archives judiciaires à Rouen. Dans quelle piste de recherche nous pousse l'histoire suivante ? Un porteur d'eau à Rouen à un moment donné, laisse tout tomber pour rejoindre une bande de faux monnayeurs ; un peu plus tard, il se retrouve après toute une série de péripéties, aide couvreur à Paris, humble travailleur. Cela semble à nouveau aller, et puis soudain à Paris en chargeant de lourds fardeaux de tuiles sur ses épaules, il découvre dans une maison quelque argenterie et il la vole. Il va être arrêté et va être pendu pour cela ; on sait qu'il laisse femme et enfants à Rouen ; la veuve et les orphelins : que sont-ils devenus ?

Je pourrais multiplier les exemples et je demanderais volontiers aux historiens pourquoi ils ne creusent pas, en priorité, cette question de l'éternelle mouvance, d'une situation dérisoire à une autre. L'errance de cette population toujours un peu à la lisière de la légalité, est aussi un signe de la misère dans le monde d'aujourd'hui. On la retrouve à Bogota, à Dakar. Nos équipes en sont témoins : c'est un signe universel. On la retrouve même aujourd'hui dans les cités sous-prolétaires de Caen. Pourquoi ne creusons-nous pas cela ? Et pourquoi ne

posons nous pas constamment cette question : que deviennent les veuves, les enfants, les orphelins ?

Quelle personnalité, quelle mémoire, quelles aptitudes peuvent développer ces enfants, quelle va être leur situation socio-professionnelle et qui vont-ils pouvoir épouser ? On sait toujours qui ont épousé les nobles, qui est la fille du marchand et qui elle a épousé. Les pauvres, on ne sait pas qui ils prennent pour femme, qui ils prennent pour compagnon, et s'il y a la moindre chance par ces alliances de mariage que les enfants se créent une nouvelle mémoire ?

Avant de parler du XIXème siècle, je vais me permettre de sauter dans le XVIIème. Le XIXème est riche mais en tant que tel ce n'est pas le début des temps pour les pauvres; même si cette tendance de faire naître le sous-prolétariat au XIXème est très répandue.

Je voulais que nous nous préservions de cette méprise là parce que c'est une injustice : la noblesse, la bourgeoisie, la paysannerie, les artisans, les travailleurs réguliers dans les fabriques ont des racines dans les siècles précédents. Pourquoi les pauvres, tomberaient-ils de la lune au XIXème ? Ce n'est pas raisonnable. C'est pour cela que je voulais dire encore quelques mots sur le XVIIème.

Ces questions s'aménagent par elle-même dans une véritable hypothèse de travail, une hypothèse dont le caractère raisonnable éclipse à notre avis aujourd'hui, la pertinence d'autres hypothèses. Hypothèse à vérifier, bien sûr, mais qui grossièrement consiste toujours à supposer que cette masse de très pauvres déambule dans les rues de Rouen, de Caen, d'Elbeuf, du Havre, sur les routes de Normandie, mais aussi entre le Nord, la Bretagne, la Normandie, et forme une couche de population avec une mémoire particulière, une mémoire commune, avec des liens de parenté. On se marie entre soi, on choisit son compagnon dans son milieu, avec des débou-

chés professionnels et autres sources de subsistance que l'on tient également en commun; une couche sociale, un "véritable milieu de misère", un milieu familial au pied de l'échelle sociale; population qui déambule, qui bouge, qui flotte dans les villes sur les routes de toute l'Europe occidentale, d'ailleurs : les Flandres, le Brabant, les provinces Néerlandaises.

Nous avons fait comme cela quelques explorations jusqu'au coeur d'Amsterdam, c'est un peu partout la même image : les notables demeurent les bras ballants; devant tant de misère que faire ? Cela ne peut durer, il faut faire quelque chose. Les pauvres sont le corps du Christ, on ne va pas cesser de les nourrir et de les vêtir mais il faut y mettre de l'ordre. On va le faire dans l'ordre parce que il y en a trop. Et, parce que le problème dépasse tous et chacun, on va s'y employer dans la co-responsabilité.

Le XVIIème : siècle de la co-responsabilité. Nous aurions tort de voir dans les mesures des XVIème et XVIIème siècles le seul souci de la répression et de l'enfermement. Pour les très pauvres, elles représentèrent un tournant, du fait que la responsabilité individuelle des chrétiens de leur venir en aide se doublait désormais d'une responsabilité municipale collective des citoyens. Ce point semble avoir complètement échappé aux regards d'hommes particulièrement savants comme Michel Foucault et tous les autres historiens "renfermistes". Sur ce point je ne pose pas de questions à l'historien, je l'informe : parce que, en tant que juriste j'ai lu un certain nombre de textes et je suis étonnée de la lecture qu'ont fait, à la porte d'à côté pour ainsi dire, les historiens "renfermistes". Le texte juridique fondant des institutions, règle des droits, des rapports entre les hommes.

Je ne m'en suis pas tenue aux textes concernant la Normandie, nous sommes allés, à plusieurs, interroger d'autres textes sur Paris et Lyon; du côté de Bruxelles, à Harlem, à Amsterdam, au sujet de

ce que les historiens appellent : renfermement. Je m'interroge, parce qu'il nous semble qu'on a là occulté tout un volet de l'histoire des plus pauvres. On leur occulte des vérités à eux, à nous aussi. Le XVIIème est vraiment un siècle clef dans l'histoire des plus pauvres. Le XVIIème, pas le XIXème, il ne faut pas se tromper de siècle, le siècle de la co-responsabilité civile : c'est le siècle où naît l'idée (je ne dit pas qu'on l'ait appliquée) que les pauvres ont le droit, non seulement l'obligation, mais le droit de gagner leur vie par le travail et l'idée aussi, que les enfants pourront accéder aux métiers. Les notables des villes siégeant à l'Hotel Commun (comme on dit à Caen) et dont les représentants des guildes font partie, vont faire pression sur les guildes, aller leur dire : "Vous allez prendre nos enfants pauvres et vous allez les conduire jusqu'au chef d'oeuvre". C'est absolument révolutionnaire, étant donné les structures figées des guildes : on faisait le chef d'oeuvre si le père avait fait un chef d'oeuvre, ce n'était pas envisageable pour un enfant pauvre. Ces notables (à Caen, à Rouen) vont être accusés de casser les structures.

Il y a bien d'autres perles à découvrir dans ce XVIIème : le droit des enfants en bas âge (jusqu'à 10 ans) d'être élevés par leurs parents et cette autre merveille : la création des bureaux de gestion dans toutes les villes et on découvre que si ce sont toujours les mêmes notables qui siègent dans le bureau ce seront toujours les mêmes pauvres (chaque notable a ses pauvres) qui seront les premiers servis. Pour ne pas faire de favoritisme, on invente en France et ailleurs les extraordinaires systèmes de roulement des notables dans les bureaux de gestion pour éviter le favoritisme.

Qu'est devenu ce qu'en 1655 les Caennais voyaient comme "une si haute entreprise" (1) ?

(1) Les ordonnances de 1655 figurent dans le livre "Comme l'oiseau sur la branche" p101 et suivantes.

Droit des très pauvres à la famille, au métier et à l'ascension sociale, droit à la discrétion dans leurs affaires personnelles, droit à une juste objectivité de la part de leurs concitoyens...

A travers les hauts et les bas de la vie économique, à travers le jeu politique des puissants et les guerres sanglantes, cette entreprise a-t-elle pu grandir et s'approfondir ? Qu'en pensent les plus pauvres de Caen, à l'heure qu'il est ? Il y a eu renfermement bien sûr, mais pas celui dont on parle tellement.

Il y a eu quelque chose de beaucoup plus grave qu'on a oublié dans la foulée : le renvoi des pauvres, c'est le contraire du renfermement. Sur le renfermement, nous avons été très émus en étudiant de près des textes, de l'économie du vocabulaire. "Enfermez", ce terme couvrirait à peu près tout pour les enfants; c'était d'abord les enfermer dans vos bras. Ils étaient dans la rue, on allait les ramasser, on allait leur donner des murs et un toit, et bien sûr on allait aussi les mettre dans des classes, dans des ateliers; pour tout cela, il y avait un mot, eux-mêmes parlaient d'enfermement. L'éducation était ce qu'elle était au XVIIème : ce n'était pas gai pour autant pour un enfant de naître au XVIIème. Aucun enfant n'a été très libre à l'époque. Le vrai enfermement existe malgré tout, parce que, les notables, pour mettre en place toutes ces mesures, n'acceptent pas que les pauvres soient récalcitrants et s'ils ne marchent pas, c'est vrai, ils vont en prison. On voudrait bien en savoir plus en tout cas sur eux, sur leurs femmes et leurs enfants toujours.

Nous sommes sortis de ce XVIIème profondément convaincus que le renfermement a été pour certains pauvres, au moins pour des enfants une chance : chance de travail et, certainement, chance de métier et chance de se créer une nouvelle mémoire et d'entrer dans une société plus vaste. Nous voudrions demander aux historiens de le vérifier. Des archives existent, on ne vient pas les étudier, me

disaient les archivistes, (nous sommes passés devant une masse de documents jamais touchés).

Au-delà de "l'enfermement", "le renvoi" doit retenir notre attention : ce sont les non-renfermés qui ont vraiment quelque chose à nous dire, ainsi que tous ces pauvres qui bougent, ceux d'Elbeuf sont à Caen, ceux de Caen sont à Paris, ceux de Paris sont à Lyon, cela ne va plus du tout. Quand une municipalité commence à faire un réel effort, évidemment les notables voudraient que cela serve d'abord à ce qu'ils appellent leurs pauvres. Un directeur d'hôpital de Caen écrit aux notables une lettre merveilleuse : "Mais aidez-moi, aidez-moi, tous nos lits sont pris par des pauvres d'ailleurs, je n'ai plus de place pour nos pauvres "originaires" nos pauvres de Caen".

Cette histoire "des pauvres originaires" va conduire les villes à décider que ceux qui ne sont pas "originaires" qui sont là depuis moins de 2 ans, moins d'un an (cela dépend des villes) doivent partir. A Caen ils doivent partir sous huitaine, il faut qu'ils aient "déguerpis" et des cohortes de pauvres sont ainsi renvoyés. Pour les masses de pauvres qui ne sont pas allés dans les institutions et qui sont partis, on pourrait parler de résistance.

Je crois que le vrai enfermement c'est celui de l'enfermement dans le silence historique dans le silence que l'on fait sur eux. Et c'est sur ces pauvres là que nous interrogeons les historiens : avec la co-responsabilité des nantis, mais non encore participation des très pauvres.

Au XVIIIème siècle nous pensons apercevoir des silhouettes, des cheminements, des aboutissements et nous pensons qu'il pourrait y en avoir de deux types : ceux des pauvres et ceux des misérables. Ce ne sont pas les mêmes silhouettes ce ne sont pas les mêmes hommes, les mêmes femmes, ni les mêmes enfants et le but final n'est pas le même. On n'aboutit pas aux mêmes occupations, on n'aboutit pas aux mêmes ressources pour survivre.

Nous avons étudié la stratification sociale, aussi bien dans les campagnes que dans les villes (les historiens en parlent plus pour les villes) et nous restons avec un très grand nombre de questions.

La plèbe qu'est ce que c'est ? Pour Monsieur Neveux (1) dans la bonne ville de Caen ce sont des ouvriers du textile, des boutiquiers, des journaliers et tout un petit monde alentour approchant. Or on voit très bien la finesse de la stratification sociale de situations très nuancées, rien que parmi les travailleurs du textile et parmi ceux du cuir (la classe ouvrière a commencé bien plus tôt qu'on ne le croit). On pense toujours que seuls les riches savent se donner des stratifications fines. Ce n'est pas évident du tout. Peut on dire que les boutiquiers fréquentent les gens qui charrient les ordures (les ordures à Caen, font vraiment partie de l'histoire des plus pauvres), ces hommes porteurs de maladie (on le savait déjà) et qui portaient des puanteurs insupportables, fréquentaient-ils des boutiquiers dans une seule et même plèbe ? Chaline (2) dit quelque chose de très intéressant : "Je ne vois pas bien, ce qui se passe là, en bas, tout en bas de l'échelle, ils flottent ces gens-là, ils sont mal fixés".

Je ne sais pas s'il s'en rend compte, mais Chaline dit deux choses : c'est tout au bas de l'échelle sociale et cela flotte. Rien que par ses quelques phrases, Chaline rend un immense service, il ouvre la recherche, parce qu'on va regarder ce qui bouge, ce qui flotte, alors que d'autres n'ouvrent aucune porte, ils vous les claquent au nez, parce qu'ils savent tout : c'est simple la plèbe, les pauvres, c'est un fourre tout.

(1) Neveux : transformations économiques et signification sociale. L'exemple d'une ville normande : Caen au XVIIIème.

(2) Chaline : Histoire des diocèses de France, Rouen, Le Havre, Paris Beauchesne, 1976

Si Neveux avait raison alors Dufourny du Villiers n'eût pas eu lieu d'être. Or Dufourny du Villiers est. Il se tient bien en 1789, il n'avait pas fait seul ces cahiers de doléance. Qui était derrière lui en Normandie ? On trouve des braves curés de campagne qui ont tenu la plume, on trouve des petits clercs debout derrière leur pupitre dans la ville de Rouen.

Ce sont les premiers défenseurs des droits de l'homme, des pauvres, ils se faisaient écrivains publics et c'était la première fois, depuis nos lectures des Pères de l'Eglise, que les plus pauvres trouvaient vraiment des gens qui parlent de leurs droits. Ils ne trouvent plus seulement des bienfaiteurs, ils trouvent des défenseurs politiques; en fait, depuis St Grégoire le Grand au VIème siècle on a attendu 12 siècles jusqu'en 1789 pour faire une traduction proprement politique. C'est une très belle histoire, j'affirme qu'elle est très belle cette histoire, à cause de la qualité de ceux qui l'ont menée au nom des plus pauvres : petit clergé et petits clercs, les deux catégories faisaient partie d'un état, d'un ordre, mais, ils étaient les humbles dans leur ordre.. Le curé de campagne n'avait pas un mot à souffler, à côté de l'évêque de Rouen qui partait sur les chemins des Etats Généraux à Paris. De même pour le petit clerc dans un ordre où ce sont les hommes de robe, comme le juge, qui partent aux Etats Généraux. Ces gens, qui dans leur propre état n'ont déjà pas beaucoup de prestige, vont avoir l'audace d'amener des gens d'un autre état, le quatrième état, d'un au-delà qui n'est pas du tout le leur, qui n'est pas leur affaire. Au regard des sciences politiques, c'est vraiment une première dans l'histoire de l'Europe, un précédent politique qui ne pouvait que rencontrer le refus.

Si je reprends mon questionnement, je voudrais savoir comment l'appel de Dufourny a été reçu, parce que nous soupçonnons que Dufourny du Villiers a eu la pire des claques qui existe dans un régime parlementaire. Il a posé un problème et même ses ennemis ne l'ont pas relevé. Il a reçu une

fin de non recevoir, par le silence assez probable. Je voudrais que l'on me dise si c'est vrai.

Avec tout ce que nous avons encore pu défricher, il est impossible pour nous en tout cas, historiens ou non historiens, de ne pas imaginer un véritable cortège de très pauvres et de miséreux descendant vers ce XIXème siècle. Ils sont là depuis longtemps. Ils arrivent avec tout le monde dans le XIXème siècle. Ils n'ont pas été inventés par le XIXème siècle. Ils se coulent dedans et c'est là qu'il nous attendent bien sûr, c'est là que nous attendent les familles sous-prolétaires d'aujourd'hui.

Le XIXème pour nous est devenu le siècle de la grande rencontre : les pauvres qui descendent du haut des âges, on les retrouve dans la vie des familles d'aujourd'hui. Cette démarche là a été faite, le Mouvement a fait des monographies de familles, des cités sous-prolétaires de Caen, pour voir qui étaient leurs pères, grands pères et leurs arrière grands pères. C'est cela la démarche permanente de toutes nos équipes.

Le siècle de la grande rencontre : je voudrais simplement espérer, de tout coeur avec vous, que vous soyez dans cette rencontre là.

Les plus pauvres nous reposent ainsi la question de savoir dans quelle mesure l'Université sert l'homme. La recherche historique, l'historien au service de quoi ou de qui est-il ? Peut-être nous disent-ils aussi qu'en amputant l'histoire des peuples de ce qu'ils font vivre aux plus démunis, nous déformons l'histoire tout court ? Comment, en effet, comprendre la naissance, la vie, l'évolution de nos sociétés, de nos Eglises, de nos démocraties, de nos "Droits de l'Homme", si nous ignorons la place, le sort qu'ils firent aux plus pauvres ? Comment faire autrement demain, si nous ne savons pas ce que nous avons fait hier ? Comment avancer si nous voulons des droits absolus pour tous et si nous reproduisons les gestes séculaires de la sou-

pe populaire, du vestiaire, de l'aumône pour les familles dans la misère ? Nous parlons de droit au travail et nous recréons le travail obligatoire pour ceux qui, depuis des générations, n'ont eu qu'une place dérisoire sur le marché de l'emploi. De Los Angeles à Munich, d'Edimbourg à Marseille, nous cherchons encore à imposer le travail aux pauvres, en contrepartie de notre assistance, comme au XVème siècle! Qui nous dira comment nous en sommes demeurés là ? Aujourd'hui, beaucoup refusent ce qui leur apparaît comme un anachronisme. Mais comment se défaire d'attitudes et de coutumes dont nous ne savons pas comment elles nous ont été transmises ?

Si nous le comprenions mieux, nous saurions quoi entreprendre pour nous en dégager. Les historiens, les facultés d'histoires peuvent-ils découvrir ici un rôle commun nouveau ? Les historiens qui l'ont découvert à titre personnel peuvent-ils faire école, comme le firent les "nouveaux historiens" ? Les historiens des pauvres ne seront sans doute pas de "nouveaux historiens" ajoutant un plus à l'Histoire. Mais ils seront des historiens autres, cherchant non pas simplement à retracer l'histoire des plus pauvres mais à revoir toute l'Histoire à travers leur regard. Ils nous rendront, à tous, une autre Histoire. Ce service à rendre à l'humanité représente des efforts de recherche assidue pour des générations d'historiens à venir.

LE QUART MONDE RACONTE SON HISTOIRE -
MEMOIRE DE COURAGE

par Mme A.M. RABIER

Les pauvres ne font pas l'Histoire, dit-on. Ils l'écrivent encore moins souvent. S'ils en sont les partenaires muets, ils ne sont pas pour autant sourds et aveugles. Ils voient et ils entendent, et s'ils ne parlent pas, c'est parce qu'ils en sont empêchés. Comment pourraient-ils parler, lorsque leur survie dépend de ceux qui les traitent de "bons à rien", de "fainéants", de "pères ou de mères indignes" ? Comment parler si personne ne croit à l'importance de votre parole ?

Ce que Paul Gevat a vu et entendu depuis 64 ans pèse lourd sur son coeur. S'il a accepté de le partager, c'est grâce à une initiative du Mouvement ATD Quart Monde. Trois de ses enfants qui participent aux travaux du Mouvement à Bruxelles, lui ont fait envoyer Feuille de Route. Sans être jamais venu à aucune réunion, il s'est aussitôt reconnu dans ce peuple de pauvres et d'exclus dont il comprenait la souffrance et la misère, mais aussi le courage et l'espoir. Un appel l'a touché profondément. Il en a saisi la portée et a voulu répondre :

"Dans le journal du Quart Monde que je reçois, ils disent d'écrire son histoire, alors j'ai essayé de le faire, mais il faut me poser des questions parce que je n'ai fait que le début. C'est parce que j'habite en province que je n'assiste pas aux réunions, mais je suis d'assez près l'évolution de cette organisation. Ma vie à moi ressemble à ceux que l'on nomme le Quart Monde".

UN TRAVAIL EN COMMUN

Après ces mots, Paul Gevat partit chercher quelques feuilles de cahier soigneusement rangées sur le dessus de son armoire. Couvertes d'une écriture serrée, elles contenaient une partie de l'histoire de son enfance. Comme il l'avait lui-même demandé, ces pages ont servi de base à plusieurs conversations au cours desquelles il a livré son histoire familiale.

Il l'a fait dans l'espoir d'être utile à tous ceux qui luttent contre la misère et l'exclusion. C'est sa manière à lui d'être militant "pour soulager toutes les misères méconnues de notre société".

TRAVAILLER AVEC UNE FAMILLE A ECRIRE SON HISTOIRE

J'ai écrit "Colporteurs et Taupiers"(1) à partir des récits de la famille de Paul Gevat, je voudrais préciser certaines chose.

Je suis très consciente que l'on n'écrit pas une monographie seulement pour faire plaisir à une famille, mais pour augmenter la connaissance de ce qu'a pu être la condition du Quart Monde. Mais rencontrer le souhait, facilitait le travail. Quand j'ai rencontré Paul Gevat il avait compris la démarche du Mouvement qui demandait dans Feuille de Route aux familles du Quart Monde de communiquer leur expérience. Il avait déjà commencé à l'écrire et avait vraiment conscience qu'il avait vécu une expérience unique et qu'il voulait la transmettre. Grâce à cette base de départ j'ai travaillé avec lui, écrit l'histoire de sa famille, avec deux fils conducteurs qu'il m'avait donnés :

(1) Colporteur et Taupiers ; Revue Igloo N° 116. A.M.RABIER Ed. Science et Service 1983.

- d'une part, il disait qu'il vivait dans la misère depuis toujours, de génération en génération : j'ai donc voulu vérifier si c'était vrai, si l'histoire pouvait le confirmer;

- d'autre part, il avait une très forte conscience de ne pas être ouvrier. Il était colporteur et il disait sans arrêt : "Je ne travaille pas". J'ai donc pensé qu'il fallait aussi essayer de vérifier s'il était exact qu'il n'avait pas de lien avec le monde ouvrier.

Paul Gevat et sa fille, ont énormément collaboré à ce travail, à cette expérience.

Personnellement, j'ai été frappée de voir la façon dont lui-même percevait les institutions, les organismes de secours. J'ai en même temps toujours essayé de voir comment il était perçu par ces institutions. Il fallait faire les deux démarches, et le décalage entre ce qu'il percevait et comment il était perçu, m'est apparu comme quelque chose de vraiment très important. Lui-même disait : "On nous aidait, mais on ne nous comprenait pas". Les institutions disaient de leur côté : "On a essayé de tout faire pour les aider, mais on n'y arrivait pas". Ces deux façons de voir m'avaient paru très difficiles à mettre en relief. Pourtant, pour la famille, pour lui, c'était très important, c'était ce qu'il ressentait fortement, au fond, son identité, sans avoir les moyens de la communiquer.

"On en a tellement vu, qu'on ne sait pas par où commencer, mais je peux vous raconter... J'ai 63 ans et ma femme, 56. J'ai élevé une famille de dix enfants : six garçons et quatre filles, il m'en reste deux à charge. Je suis colporteur et taupier. Mes parents, c'étaient des colporteurs tous les deux. Les parents de ma mère étaient colporteurs, ou plutôt mendiants, ma grand-mère maternelle. Cela a toujours été dans la famille : des mendiants et des colporteurs, tous, de ceux que je connais. Du côté de mon père, non. Sa mère était une couturière, elle avait du travail tant qu'elle voulait et son père, il a travaillé cinquante ans aux Forges de Clabecq.

Je pense être le descendant d'une famille qui, de génération en génération, n'a jamais connu le bien-être, que nous étions voués à ce sort qu'est la misère. Sempiternellement livrés à notre calvaire de pauvres gens".

"Voués à la misère de père en fils" ? Quel fondement pouvait bien avoir pareille affirmation ? Pour le savoir, il fallait interroger l'histoire et c'est pourquoi nous avons essayé de reconstituer la généalogie de Paul Gevat. Nous n'y sommes parvenus que d'une manière très incomplète, mais nous avons cependant retrouvé des traces depuis le XIXème siècle des familles Roth, celle de son père et Gevat, celle de sa mère dont il porte le nom.

C'ETAIT UNE TRADITION DE COLPORTEURS

Quand Paul Gevat déclare : "Ma famille à moi ressemble à ceux que l'on nomme le Quart Monde", il évoque une appartenance à une population dont il partage les problèmes, mais aussi les luttes, les aspirations, les réactions. Ce qu'il aurait voulu pouvoir dire aux services sociaux, aux juges, à ses concitoyens ou au clergé, c'est aussi ce que les familles du Quart Monde ne parviennent presque jamais à exprimer. Il nous dit que l'essentiel pour lui et pour ceux "que l'on nomme le Quart Monde", est de pouvoir vivre libres et dignes, de maintenir l'unité de leur famille, de trouver la compréhension, l'amitié et l'amour. Il nous dit que ces valeurs constituent un patrimoine précieux, mais contesté par leur entourage. Sans sa reconnaissance, rien ne changera pour les plus pauvres. Ils continueront à se sentir mal perçus et mal jugés, à se croire des sous-hommes impuissants devant les événements, prisonniers de ce double sentiment qui mène à la privation d'identité et à l'exclusion sociale, cet enfermement moderne des pauvres.

Devenir un homme digne et capable d'assumer sa liberté est la grande affaire de tout être humain. Douter que cela soit aussi vrai au bas de l'échelle sociale qu'à d'autres échelons est une atteinte à la dignité de l'humanité tout entière. Mais comment faire quand la misère vous tient à la gorge et vous contraint à mendier pour survivre ? "C'est terrible d'être jeune et de devoir mendier !"

Et justement dans son récit, Paul Gevat manifeste sa fierté, d'abord lorsqu'il évoque ses parents, dans certains souvenirs d'enfance aussi :

"On avait une bonne mère et pas un mauvais père non plus... Ma mère, c'était une forte femme, elle pesait 96 kg, très courageuse. Faut être courageuse pour aller colporter tout l'avant-midi et après-midi, faire son ouvrage, laver et entretenir son ménage. C'est quelque chose, c'est compréhensible.

Mon père, c'était un brave homme, il n'a jamais été méchant avec ses enfants, mais c'était un buveur, il courait les jupons et il dépensait l'argent qu'il gagnait en traînant sa bosse dans toutes sortes de cafés louches. Il ne remettait que très peu d'argent pour faire honneur à sa paternité. Ma mère ne supportait pas cette vie de débauche. Les disputes étaient courantes, mais au bout de quelques jours, tout rentrait dans l'ordre...

Pendant les vacances, notre mère allait de village en village; elle vendait de menues marchandises et nous, les enfants, nous nous adonnions à la mendicité. On nous donnait un sou ici, 5 sous ou 10 sous, rarement un franc. Nous ramassions ainsi une somme assez rondelette que ma mère entassait dans une chaussette. Au bout de la semaine, après avoir mendié et dormi dans des fermes sur de la paille, nous rentrions au bercail, ma mère tout heureuse d'exhiber toutes ces menues monnaies que nous avions récoltées tout au long de nos pérégrinations.

Quand nous sommes devenus plus grands, nous mettions en vente des lacets de souliers, du savon, enfin, de la petite mercerie. Le peu que nous ramassions était un petit complément. Nous nous mettions pieds nus en plein hiver pour apitoyer nos clients, qui, parfois, nous offraient des chaussettes ou de vieux souliers, enfin toutes sortes de vêtements plus ou moins usagés, les déchéances des enfants de notre âge. Nous étions ravis, quoique parfois ceux-ci ne nous allaient pas; nous mettions parfois des chaussures qui auraient dû être réajustées pour nos pieds. La vie ne nous coûtait rien, nous étions heureux de notre sort".

La dignité, Paul Gevat, aurait voulu la trouver en faisant des études, ou tout au moins en en faisant faire à ses enfants : "Mes enfants, j'aurais voulu tous qu'ils fassent de bonnes études pour qu'ils deviennent quelque chose, quelqu'un, mais il n'y avait rien à faire. Je l'avais toujours dit : je ne veux pas que mes enfants fassent colporteurs. Je voulais qu'ils travaillent".

Pourquoi n'a-t-il pas réussi à donner un métier à ses enfants ? Il en donne lui-même l'explication : "C'est peut-être bien un peu de ma faute aussi. Ils n'ont jamais vu que je faisais le colporteur, ils n'ont jamais vu que je travaillais. Mais ils n'ont jamais parlé de faire le colporteur. Quand même, ils n'ont pas été à l'usine".

Paul Gevat vient de le laisser entendre, il n'est pas plus parvenu à trouver sa dignité dans son métier. Colporteur et mendiant, c'est Paul Gevat lui-même qui associe ces deux mots comme s'ils étaient synonymes. Pour lui, comme pour sa mère et sa grand-mère - trois générations qui couvrent plus de la moitié du XXème siècle - il était entendu que colportage et mendicité allaient de pair, la mendicité étant toutefois l'activité principale de la grand-mère : "Ma mère ne voulait pas que je travaille. Elle ne voulait pas que j'aie travaillé comme ouvrier. Elle voulait que je fasse le colporteur, elle avait toujours colporté, elle était col-

porteur de naissance. Elle croyait que j'aurais gagné plus facilement ma vie en faisant le colporteur... Mon frère était aussi colporteur. Ma mère, elle ne voulait pas qu'on travaille. Fallait aller chiner, qu'elle disait. Elle avait toujours fait ça. Pour moi, elle réfléchissait : je ne saurais pas bien me lever au matin, ou bien elle voulait qu'on continue. C'était une tradition. J'ai l'idée que c'était plutôt une tradition de colporteurs. On est issu de colporteurs. Cela a toujours été dans la famille : des mendiants et des colporteurs, tous, de ceux que je connais".

Comment Paul Gevat aurait-il pu concevoir autrement son métier quand l'opinion générale le récusait : "Quand on faisait le colporteur ainsi, les gens étaient méfiants. on se foutait de nous. Vous êtes jeunes qu'ils disaient, vous devez aller travailler. Ils trouvaient que ce n'était pas un travail, mais c'était un dur travail, très dur. Ils croyaient qu'on se baladait, qu'on prenait la vie du bon côté et qu'on n'avait pas de mal, tandis qu'eux, dans les fermes, dès cinq heures du matin, jusque bien tard dans la soirée, ils travaillent, c'est juste".

DE LA MEMOIRE D'UNE FAMILLE A L'IDENTITE DE QUART MONDE

Avec le Mouvement, depuis 25 ans, les familles les plus pauvres disent elles-mêmes leur histoire. Par exemple en 1977, elles avaient écrit des Cahiers de la Solidarité. Elles ont raconté, avec les Feuilles de Faits, les injustices qu'elles subissaient et leurs luttes ; toutes ces Feuilles de Faits ont permis de publier un livre : Que l'injustice s'arrête."(1)

(a) Lucien DUQUESNE. Que l'injustice s'arrête, 1982. Ed. Science et Service.

Pour retracer l'histoire des familles dans la misère à travers les siècles, il n'y a presque rien : seulement des documents écrits par les autres, la police, les tribunaux, les institutions d'assistance... Toute la vie des familles les plus exclues d'autrefois est réduite au jugement des autres, jugement qui pèse encore sur les exclus d'aujourd'hui.

Les militants du Quart Monde ont décidé de ne pas laisser se perdre la mémoire des plus pauvres et de leurs parents : l'amour, le courage, l'endurance, les joies et les peines, tous ces souvenirs, nous les rassemblerons ensemble pour écrire ces "Mémoires du Courage".

Cette action est lancée par l'intermédiaire du journal Feuille de Route : une photo : "Le lavage des tripes dans un abattoir vers 1955" publiée avec la question suivante : cette photo vous rappelle-t-elle des souvenirs de travail aux abattoirs ? "Ecrivez-le nous"

De nombreux témoignages sont recueillis, par exemple, Feuille de Route n° 123, page 1 :

"J'ai travaillé 4 mois à l'abattoir en 1967, dans une petite ville du Maine-et-Loire. J'avais 17 ans, j'étais à l'abattage des bêtes... C'était un métier de fous. On commençait le matin à 5 heures. On avait une heure pour manger le midi. Il faisait froid, c'était en plein courant d'air. Il n'y avait pas de camaraderie entre nous : c'était la chaîne, chacun son boulot. Moi, ce que je voulais faire, c'était entraîneur de chevaux, donner de l'amitié aux bêtes et pas les tuer. Mon père travaillait aussi à l'abattoir, comme tanneur. Il a commencé à 13 ou 14 ans. Il salait les peaux, les cendrait et les roulait. C'était très dur parce qu'il fallait tirer les peaux, les dégraisser. On travaille dans de mauvaises conditions surtout l'odeur. Mon père, il récupérait les asticots. Il les élevait et les vendait aux pêcheurs. Avec les sous qu'il récupérait ainsi, il nous achetait des jouets.

Il a eu une déchirure musculaire vers 45 ans, à la suite de cette déchirure, il a eu une hernie discale : ça lui a valu une invalidité à 50 % jusqu'à 55 ans. Depuis, il est invalide à 100 %, il a un corset qu'il porte toujours. Il dort sur une planche."

La campagne est lancée, les témoignages se multiplient, chacun réfléchit à son histoire. exemple Feuille de Route n° 124 : Mme P. de Rennes : "Quand elle a perdu ses parents, ma mère, elle a travaillé comme "bonne". Après son mariage, elle est venue dans cette ferme, il y avait du travail : 4 vaches à nourrir, il fallait tout porter à la brouette, battre le grain avec les fléaux, même quand elle était enceinte. C'était dur. Faut dire qu'elle a travaillé de ses mains. Fallait bien le faire, il n'y avait pas d'allocations.

Vers 1950, elle a été veuve, elle avait 47 ans et moi 20 ans. Elle a dû laisser les vaches. Elle s'est mise à faire des lessives. Elle allait tôt dans les maisons ; elle en avait pour toute la journée. Il fallait tout laver à la main, brouetter des tas de linge au lavoir communal. Elle a fait ce travail jusqu'à ce qu'il y ait des aides familiales. A 80 ans, elle allait encore dans des fermes pour des corvées. Elle coupait la litière avec une faucille, sur les talus, elle ramassait les pommes, elle soignait les lapins. On lui donnait 2 ou 3 pommes ou un litre de cidre, une poule de temps en temps ; elle était payée comme ça. Faut être mère pour faire ça, elle est mère dans tout ce que peut dire le mot".

Privé de son histoire et donc de ses racines, le sous-prolétariat est privé d'identité sociale. Et il est aussi privé des moyens d'apporter son expérience à la société. Car l'histoire du sous-prolétariat manque aussi à l'Histoire. Comment comprendre l'histoire ouvrière en laissant de côté les ouvriers les plus écrasés par le progrès industriel ? Comment comprendre l'histoire de l'humanité en laissant de côté une partie de l'humanité, justement

celle-là qui souffre le plus parce que, sans pouvoir, elle subit les conséquences d'une histoire que les autres font ?

Depuis sa création le Mouvement a entrepris cette tâche : rendre au sous-prolétariat et à l'humanité l'histoire des sous-prolétaires . Aujourd'hui, des centaines de familles du Quart Monde racontent elles-mêmes leur histoire. Elles contribuent à bâtir l'Histoire.

QUAND LES ENFANTS FONT L'HISTOIRE

par Pierre HOSSELET

Tout a commencé autour de l'Atelier de Promotion Professionnelle pour Adultes et du Pivot Culturel, créés par le Mouvement ATD Quart Monde dans la Cité de Promotion Familiale de Noisy-le-Grand, lieu de vie de familles très démunies.

L'exposition centrée sur le thème du travail qui a eu lieu à la Cité en décembre 1983, est l'aboutissement de trois années d'efforts conjugués, des enfants, de leurs parents et des animateurs pour s'approprier l'histoire populaire et découvrir ensemble les histoires familiales de la Cité.

Le but n'était pas de faire oeuvre d'experts en Histoire, mais plutôt en Humanité, par l'histoire que les familles très pauvres traînent derrière elles. Il s'agissait de donner aux grands événements du passé, l'épaisseur humaine, telle que "nos parents et nos grands-parents l'ont vécue".

Après l'école, les enfants qui fréquentaient le Pivot Culturel, allaient rejoindre leur père à l'Atelier, et les mamans se rassemblaient à proximité, attendant la sortie de leur mari.

Bien vite, les enfants se sont mis à parler de ce que faisait leur père à l'Atelier, et il est devenu nécessaire de porter cette préoccupation du Travail à l'intérieur même du Pivot. Il a d'abord été question des métiers en général par des récits et des visites chez des artisans. Le travail est apparu comme un problème important à étudier en tant que "moyen de subsistance" :

"Un travail, ça sert à avoir des sous. On a besoin d'argent pour manger".

"Ce n'est pas un vrai métier que tu fais, si tu n'as pas assez d'argent pour vivre !"

Quelques temps plus tard, le Pivotal a organisé une "Porte Ouverte" au cours de laquelle les parents se sont rendu compte de ce que leurs enfants avaient appris sur le travail. Peu à peu les parents se sont mis à parler de leur expérience personnelle et ont accepté d'en raconter l'histoire en la confiant à leurs enfants transformés en reporters et aux animateurs qui les accompagnaient :

"Tu sais, moi aussi le travail ça me connaît, parce que j'ai commencé à 14 ans".

Nous nous sommes rendu compte à quel point il était important de savoir lire et écrire pour obtenir un travail :

"Ma mère dit que pour avoir un travail, il faut bien apprendre à l'école".

"Il faut bien apprendre à l'école, sinon on aura jamais de métier".

Les parents se sont également rappelé leur enfance, ce que leurs parents faisaient, ce que leur père disait quand il rentrait du travail, comment cela se passait à la maison quand le papa avait du travail et quand il n'en avait pas. Ce souci est toujours présent dans les familles. Un enfant remarque :

"Ma mère me dit, je me demande bien ce que tu feras plus tard".

Un autre : "Si on ne travaille pas, on s'inquiète".

Poussés à leur tour par cette dynamique, les animateurs ont éprouvé le besoin de se documenter un peu plus, afin d'avancer avec les familles dans la connaissance de l'histoire des plus pauvres.

Deux livres, en particulier, ont permis cet apprentissage :

- Enfants trouvés, enfants ouvriers XVIIème, XVIIIème siècle (Jean Sandrin)

- Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours. (roman historique de Jacques Marseille)

L'histoire de Camille, imaginée par les animateurs, à partir du premier ouvrage présentait un enfant trouvé, contraint de travailler très jeune. Elle a passionné les enfants, qui se sont mis à propager leur curiosité et leur enthousiasme dans la Cité : "Camille faisait un vrai travail, parce qu'il était payé".

De leur côté, les parents ont commencé à expliquer leur propre histoire en référence à ce récit, que les animateurs allaient raconter le soir dans les foyers. Ce fut alors l'occasion de rassembler des traces du passé : récits, vieilles photographies, etc...

Les histoires d'enfants de la fin du XVIIIème siècle n'ont pas retenu l'attention des enfants pour tel ou tel détail pittoresque ou piquant, mais plutôt pour les résonances que ces expériences passées créaient dans leur propre vie :

"Les enfants qui travaillent très jeunes, c'est normal".

Au jour le jour, les réflexions des parents et des enfants ont montré aux animateurs la direction à prendre pour avancer.

Le dialogue s'est ensuite établi entre les Conservateurs de Musée, auxquels les enfants ont écrit pour leur demander des renseignements sur Camille.

Ils sont allés visiter, par exemple le Musée de l'Assistance Publique. Les petits mots épinglés par la maman sur la layette des enfants trouvés, leur ont permis d'établir un lien entre l'histoire passée des familles et le placement d'enfants,

préoccupation bien actuelle de leurs propres parents.

La démarche entreprise a finalement débouché sur une exposition, car il paraissait tout naturel de montrer à d'autres tout ce qui avait été recueilli. Il s'agissait bien d'une nouvelle connaissance à partager. Nous avons d'abord mis en ordre tout ce qui avait été accumulé. Les familles avaient rassemblé dans ce but, tous les documents témoins de leur passé : lettres, certificats, photos, etc... Puis nous avons arrangé, exposé, et enfin lancé les invitations !

Le 10 décembre 1983 a donc eu lieu l'inauguration de l'exposition. Quelle fierté pour les enfants d'avoir pu inviter leur classe et leur instituteur, et de voir présents des élus de la commune, qu'ils ont guidés eux-mêmes à travers l'exposition !

Pour l'inaugurer, ils ont invité J. Marseille, historien et professeur à l'Université de PARIS VII, lui-même s'émerveillait :

"D'habitude les gens choisissent d'exploiter avec les enfants mon livre sur l'histoire des paysans parce que c'est plus pittoresque. C'est la première fois que je vois des enfants rechercher l'histoire ouvrière de leurs parents. Je vois vivre mon livre." Après avoir coupé le ruban il a expliqué : "J'ai voulu raconter l'histoire de millions de Français, de travailleurs dont l'histoire n'est jamais racontée, c'est un peu votre histoire".

UN SPECTACLE A THEME HISTORIQUE

PARIS XIIIème 1600 - 1984

"Pieds humides et Gagne-Petits"*

*"Pieds Humides et Gagne-Petit" Album avec photos, texte intégral 1984. éditions Science et Service Quart Monde.

Les habitants du XIII^e arrondissement et les familles du Quart Monde de divers coins de France et autres spectateurs se retrouvent au lieu-dit :

"La Poterne des Peupliers". Elles vont revivre en quatre tableaux une partie de l'histoire des très pauvres du XIII^e siècle avec le spectacle Son et Lumière, organisé par l'équipe d'ATD Quart Monde du XIII^e, : "Pieds Humides et Gagne-Petit" (on appelait ainsi les habitants les plus pauvres des bords de la Bièvre).

**QUI SONT CES "PIEDS HUMIDES" ET "GAGNE-PETIT" ?
QU'ONT-ILS A NOUS DIRE ?**

Ce spectacle : les gens s'installent, le spectacle commence, le décor naturel, un étang, un parc boisé éclairés par les projecteurs, est de tous les temps. Au loin, les deux tours de la Cité Brillat-Savarin témoignent de la présence humaine actuelle, et particulièrement la présence des familles du Quart Monde qui y habitent.

Il s'agit de revivre l'histoire d'une famille à travers les siècles : les metteurs en scène ont imaginé comment une famille très pauvre pouvait vivre, ressentir des événements comme l'arrivée d'Henri IV à Paris en 1590, la Commune, la Révolution, etc... et ce qu'aurait été la parole des pauvres à ces différentes époques.

Le Prologue indique le caractère universel de cette famille imaginaire :

- "Je pourrais habiter tous les pays du monde à un quelconque moment de leur histoire".

- "Si nous refaisons ce soir l'histoire ensemble, tout ce qui se dit sur nous, si cela venait enfin de nous"!

- "Aurions-nous la prétention d'avoir marqué l'Histoire, avec un grand H, quand nous ne savons même plus si nous influençons notre propre vie".

- "Ce que nous savons pourtant, c'est que de tout temps, nous avons voulu, nous avons aimé, nous avons lutté. Nous sommes fiers ce soir, de témoigner de cette histoire-là. Elle est notre Histoire, enracinée au plus profond des temps. Elle doit nous rassembler et permettre à d'autres de s'y reconnaître".

Puis on entend les pas d'un cheval au galop, Henri IV arrive sur son cheval blanc, dans un costume magnifique. On entend des chuchotements :

- (la mère) : "J'aimerais voir le roi le plus près possible. Et si lui nous voyait..."

- (le père) : "Rêve donc pas ma commère"!

- (la mère) : "Il a promis une poule au pot à chacun tous les dimanches".

- (le père) : "T'en as déjà mangé beaucoup...? On ne viendra pas nous chercher, va" !

Autre tableau, au XVIIème siècle, les teinturiers à la suite de Gobelin, s'installent autour de la Bièvre (représentée ce soir par l'étang). Un atelier brûle. N'est pas tanneur ou teinturier qui veut. Après un long apprentissage, il fallait acheter le droit d'exercer le métier. Il y a un teinturier Racan pourtant, qui accepte d'embaucher le père pour le former.

- (la mère) : "Il a commencé à lui montrer à mon homme et à d'autres aussi. Quand les autres teinturiers l'ont su, ils ont protesté, soi-disant que Racan leur faisait une concurrence malhonnête en embauchant des "Pieds Humides" qu'il ne payait

même pas. Ils ont dit partout que les étoffes faites par Racan étaient mal teintées et de mauvaise qualité et ils sont même venus un soir mettre le feu à son atelier. Alors mon homme, il a fait comme tous les "Gagne-Petit" : il a été preneur de rats, vendeur de chiffons, il a fait des lacets. Il a ramassé des crottes de chiens sur les bords de la Bièvre pour les revendre aux tanneurs. Il a tout essayé, tout fait, pour qu'on ait un peu de pain à manger..."

La famille connaît la mendicité aussi, mais toujours refuse de porter sur la manche la croix rouge et jaune que portaient les mendiants de Paris officiellement enregistrés.

En 1788, la récolte de blé, est catastrophique en France et l'hiver qui suit, terriblement froid. Écoutons ce que dit cette femme en ces temps de misère : "Le pain est à 14 sous et demi, mon mari gagne 18 sous par jour et c'est avec si peu de chose qu'il faut qu'il vive et qu'il entretienne ses trois enfants. J'aimerais mieux mourir que mendier..."

Le 1er avril 1795, une foule affamée, brandissant des torches allumées, défile, elle se rend à l'Assemblée en criant : "Du pain, du pain" !

Plus tard, une feuille circule, ceux qui savent lire disent aux autres ce qui est écrit : "Insurrection du peuple pour obtenir du pain et reconquérir ses droits".

Les ventres creux, les affamés de Paris n'ont jamais su qu'ils avaient véritablement des droits, mais ils ont besoin de pain pour vivre.

- (la mère) : "Toujours les pauvres auront faim, alors jamais ils ne marqueront l'histoire pour un autre motif que celui-là"?

Les siècles passent. Les travaux du baron Haussmann entraînent la destruction des quartiers pauvres et chassent des milliers de miséreux à la périphérie de la ville.

"Le lieu où nous sommes, la Bièvre, foyer d'infections, traverse un quartier habité maintenant par 30 000 individus, entassés. Il est surnommé le "faubourg souffrant".

Malgré ces difficultés accablantes, le 20 mars de l'année 1869, 2 000 personnes rassemblées au 27, avenue d'Italie, essayent de créer une coopérative d'enseignement (d'après le compte rendu d'un habitué de réunions non politiques, Paris, mars 1874, bibliothèque historique de la ville de Paris).

Elles témoignent ainsi de leur volonté d'apprendre. Les événements dramatiques qui vont suivre (La Commune) ne permettront pas la réalisation de ce projet.

Après la Commune, sont représentés ces troupes misérables, en lambeaux, exténuées, composées en grande partie de vieillards, de jeunes et d'enfants affamés, (d'après un témoignage de l'époque).

Plus tard, au début du XXème siècle, la Bièvre est recouverte. Ce n'était plus possible de vivre à côté d'elle.

- (la mère) ; "Ils sont allés où les gens? Tout autour de Paris. C'était la zone, c'était là où nous sommes ce soir. C'était quoi, la Zone ? Des cabanes en bois, c'était la misère. Tout le monde se côtoyait, il y avait une amitié, tout le monde savait que l'on était tous des miséreux. Tu pouvais rentrer dans une cabane, on t'aurait pas dit : "Qu'est ce que tu fais là? T'étais chez toi".

La Zone fut détruite entre les deux guerres. Certains habitants furent relogés dans des bastions militaires des anciennes fortifications de Paris. Quelques unes y vivent encore aujourd'hui. D'autres s'installèrent dans les cités H.B.M. (habitation bon marché), la Cité Brillat-Savarin en 1924 et la cité de Lôme en 1932 (un spot lumineux est envoyé sur les tours).

- (la mère) : Comment était-ce la vie en ce temps-là? On trouvait des tas de combines. J'ai vendu du muguet, j'ai vendu des fleurs, j'ai arraché des pissenlits. On se débrouillait pour laver les vitres, pour laver par terre, laver les terrasses des bistrots".

POURQUOI AVOIR CONCU CE SPECTACLE ?

Depuis 1978, de nombreuses fêtes ont ponctué l'histoire du Mouvement ATD Quart Monde au coeur des Cités Brillat-Savarin et Dupuy de Lôme.

Au cours de la fête de juin 1983, l'équipe ATD a mené, avec quelques familles des cités, une recherche sur l'histoire de ce quartier. Cela avait donné lieu à un modeste stand, mais beaucoup de familles avaient fait à cette occasion, l'expérience d'un échange mutuel sur leur passé commun. C'était là un témoignage concret de cette histoire qui rassemble. De là est né l'envie d'aller plus loin.

- Comment ce spectacle a-t-il pu être réalisé?

Malgré tous les soucis quotidiens, les familles avec l'équipe ATD sont allés jusqu'au bout de leur projet : réaliser un spectacle Son et Lumière sur l'histoire des plus pauvres et leur quartier. Et ils ont su mettre tout le monde dans le coup pour se partager le travail.

A la recherche du passé :

Les alliés et les volontaires lisent plus de 50 livres, avec l'aide de G. Conte, un passionné d'histoire du XIII^e arrondissement. En voici quelques exemples :

- "Sur les bords de la Bièvre" de Marcel Le-coq.

- "Le XIII^e à la pointe des révolutions" (mémoire).

- "Eléments pour une histoire de la Commune dans le XIII^e " de G.Conte.

- Des récits de vie, témoignages d'habitants du quartier sur la zone par exemple.

- Des articles de journaux dans : le canard du XIII^e, novembre-décembre 82 ; "La pauvreté dans le XIII^e.

On fabrique les décors et costumes.

En avril 1984, 45 personnes commencent à fabriquer les costumes. Elles ont de 4 à 92 ans ! Habitants des cités, voisins, gens du centre social, coupent les patrons, cousent, essayent les costumes. Les jeunes, eux, fabriquent les piques, les haches, les accessoires. Les enfants de l'école Kluss, de la maternelle des Longues Raies, de la bibliothèque de rue et le centre social Boutroux peignent les décors et une fresque. Des artistes les aident.

On répète en public :

En avril, les répétitions commencent, là où aura lieu le spectacle, à la Poterne des Peupliers, là où existait la "Zone". Un des acteurs dit : "En passant par ici, je vois une partie de mon enfance".

Il faut avoir le courage de commencer à jouer, sous les regards des promeneurs, intrigués, sceptiques ou moqueurs. Mais peu à peu, ils sont séduits : leur histoire se déroulait sous leurs yeux : comment ne pas participer? Jusqu'à la veille du spectacle, des gens ont rejoint les acteurs : un homme sans domicile fixe a renoué avec son passé en jouant avec les autres, dans ce parc où il passait ses journées, seul. Un habitant, rejeté par ses voi

sins a voulu lui aussi participer. Ses voisins l'ont découvert à cette occasion : "On ne peut pas le laisser tomber, on va l'inviter chez nous".

En répétant ensemble, les 130 acteurs ont noué des liens d'amitié entre eux tous : habitants des cités, instituteur et sa classe, comédiens d'une troupe de théâtre d'amateurs...

Un homme du XIIIème disait depuis plusieurs années : "il faut qu'il y ait quelque chose de beau qui sorte de nos cités de misère". Didier Ponsot, un des responsables de cette action souligne : "Nous étions très guidés par cette réflexion, et aujourd'hui, à l'heure du bilan, nous pouvons dire que nous avons tout fait pour tenir notre place".

Didier Ponsot rappelle les réactions de quelques personnes du Quart Monde qui rendent compte combien ce spectacle a été important pour les familles, pour retrouver leur identité à travers l'histoire, parce que immédiatement elles ont reconnu leur propre histoire. "C'est ma vie qui est en train de se mettre en scène" dit un homme qui vivait dans le parc.

Un autre homme qui a participé au spectacle dit : "J'ai ressenti et revécu, en l'espace d'une heure et demie, 56 ans de lutte pour vivre, mon émoi est renforcé par la véracité avec laquelle ce spectacle fut interprété. Je n'aurais jamais imaginé que ces gens pourraient, avec autant de vérité, exprimer ce qu'ont ressenti les pauvres pendant des siècles".

Il dit encore : "Le Quart Monde m'a démontré que dans nos vies, nous ne sommes pas que des ombres, nous existons, je croyais être le seul à combattre, pendant que des millions faisaient la même chose". Et il ne parle pas seulement des millions d'aujourd'hui, mais des millions de l'Histoire.

HISTOIRE ET PROSPECTIVE DE L'EXTREME PAUVRETE :
QUELQUES POINTS DE REPERE.

par André-Clément DECOUFLE
Directeur du Laboratoire
de Prospective Appliquée

Le travail que j'accomplis à la demande du Mouvement depuis quelques années constitue un effort de réflexion combiné sur l'histoire et la prospective du Quart-Monde.

Sur l'histoire, un problème majeur est bien en effet, celui de la réappropriation par le sous-prolétariat de sa propre histoire, c'est-à-dire pour commencer, la conquête de sa propre identité, puisqu'il n'y a pas d'identité sans maîtrise de la mémoire.

L'autre aspect de l'exercice, indissociable du précédent, est son aspect prospectif. Qu'est-ce que la prospective ? Au-delà de toutes les définitions formelles que l'on peut en donner, c'est un effort pour allier la mémoire et l'imagination et c'est au-delà; et c'est pourquoi je crois que l'application de la démarche prospective à la population aujourd'hui sous-prolétaire, est importante. C'est un effort pour se délivrer de la fatalité de l'histoire, du sentiment que l'histoire ne s'écrit qu'en termes de destin. Un effort pour penser l'avenir en termes de pluralité de devenirs possibles, en termes, autrement dit, de futurs ouverts et non de futurs prédéterminés. C'est pourquoi une prospective du sous-prolétariat est particulièrement importante : car c'est une façon de mettre en question, de mettre en fuite, pour le mieux dire, la tentation toujours lancinante de penser l'histoire du sous-prolétariat en termes de destin, en termes d'histoire écrite une fois pour toutes.

Cet effort s'est traduit et continue de se traduire sous la forme d'une action pédagogique à destination de groupes de travailleurs sociaux que le Mouvement accueille et auxquels il fait découvrir l'histoire de la réalité de la condition sous-prolétaire.

L'espace des conjectures relatives aux devenirs de l'extrême pauvreté se circonscrit donc entre deux problématiques, celle de la "fatalité" inacceptable, mais toujours disponible pour dissiper la mauvaise conscience des nantis, et celle de la "reproduction". Cette dernière débouche inévitablement sur une problématique de "l'échec", et d'abord de celui d'un système économique qui abêtit une majorité de citoyens dans l'illusion du "bien-être" et continue - répétons-le à satiété - à "refuser la qualité humaine à une partie de l'espèce" (Claude LEVI-STRAUSS). L'une et l'autre rendent difficile, et donc d'autant plus nécessaire, la formulation d'une espérance, fondement indispensable de toute prospective qui cherche à être autre chose qu'une rhétorique de prolongations de tendances ou une spéculation gratuite sur d'hypothétiques ruptures.

Le discours de la fatalité n'a plus aujourd'hui, assurément, les accents tranquilles du naturalisme social. Mais il est toujours là, qui rôde autour des analyses les mieux intentionnées. C'est toujours une loi de la nature, paraît-il, que les pauvres soient imprévoyants jusqu'à un certain degré, afin qu'il y ait toujours des hommes prêts à remplir les fonctions les plus serviles, les plus sales et les plus abjectes de la communauté. "Le fonds du bonheur humain en est grandement augmenté, les gens comme il faut, plus délicats, débarrassés de telles tribulations, peuvent doucement suivre leur vocation supérieure (...) Les lois pour le secours des pauvres tendent à détruire l'harmonie et la beauté, l'ordre et la symétrie de ce système que Dieu et la nature ont établi dans le monde" (Rev. J. Townsend, A dissertation on the poor laws (1786), cité par Karl Marx, le Capital, 7ème section, XXV, IV).

"On peut se demander si le "processus de marginalisation" est inévitable. De même que Pareto avait parlé de rotation des élites, on peut se demander s'il n'y a pas aussi un renouvellement des pauvres. Le Christ n'avait-il pas répondu à Juda :

"Vous aurez toujours des pauvres parmi vous" (1) ? Ainsi dans la catégorie des plus malheureux qui représentent une proportion constante de toute société, il y a probablement toujours de nouveaux pauvres, de nouveaux types humains". (La croissance et l'inégalité des revenus, "Futuribles", numéro hors série 1976, p.9).

(1) Rappelons les textes des synoptiques :

- Matthieu, 26, 13 : "Des pauvres, en effet, vous en avez toujours avec vous ; mais moi, vous ne m'avez pas pour toujours".

- Marc, 4, 13 : "Les soucis du monde, la séduction des richesses et les autres convoitises (...) étouffent la Parole qui reste sans fruit..."

- Marc, 10, 17 : "Ce que tu as, vends-le, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, suis-moi." Mais à cette parole il s'assombrit et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens."

- Citons aussi Jean, 12, 11 : "Six jours avant la Pâque, Jésus arriva à Béthanie où se trouvait Lazare qu'il avait relevé d'entre les morts. On y offrit un dîner en son honneur, Marthe servait, tandis que Lazare se trouvait parmi les convives. Marie prit alors une livre de parfum de nard pur de grand prix ; elle oignit les pieds de Jésus, les essuya avec ses cheveux, et la maison fut remplie de parfum. Alors Judas Iscariote, l'un de ses disciples, celui-là même qui allait le livrer, dit : "Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ?" Il parla ainsi, non qu'il eût souci des pauvres, mais parce qu'il était voleur et que, chargé de la bourse, il dérobait ce qu'on y déposait. Jésus dit alors : "Laisse-la ! Elle observe cet usage en vue de mon ensevelissement. Des pauvres, vous en avez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'avez pas pour toujours."

Il faut dénoncer inlassablement la perversité intrinsèque de ce discours de la fatalité : il évacue, en effet, toute mise en cause des modalités de l'exploitation du travail et, plus généralement, de la condition des plus pauvres, ainsi que du rôle "paupérisant" de certaines procédures de "lutte" contre l'extrême pauvreté. Ce qu'il dissimule à la limite est que l'extrême pauvreté est doublement utile au maintien de l'ordre économique et social : en tant que force de travail résiduelle et en tant que champ d'expérimentation de formes actuelles et à venir de contrôle social.

La problématique de la reproduction est fondamentale. Elle seule en effet permet d'analyser la population misérable dans la triple dimension de son histoire, de sa condition actuelle et de son avenir. Ce que l'on peut en dire aujourd'hui s'énonce sous la forme de constats. C'est toute l'ambition d'une analyse approfondie du phénomène d'extrême pauvreté et d'exclusion sociale que de s'efforcer de formuler, à partir de ces constats, des propositions d'ordre théorique qui puissent aider à comprendre le Quart Monde en tant qu'être historique, doté d'une existence irrécusable (1) et qui, de ce fait, interpelle la société tout entière en la contraignant à s'interroger sur ce qu'elle est réellement. On ne peut toutefois, en l'état actuel de la réflexion, aller au-delà de l'énoncé d'observations bien connues, mais dont le rappel n'est pas

(1) c'est-à-dire qu'elle ne puisse être contestée sous prétexte qu'"on n'a pas de chiffres sûrs" et que, de toute façon, "ça" ne représente qu'une minorité négligeable de la population, etc...

inutile (1). Elles s'ordonnent autour de trois données principales.

La première est celle de l'absence à peu près totale de mobilité sociale en milieu sous-prolétaire, d'une génération à l'autre. La situation des individus et des familles sous-prolétaires dans l'échelle de la stratification sociale ne change pas avec le temps. Les plus bas ils naissent, les plus oubliés ils vivent, les plus misérables ils disparaissent.(1)

La deuxième est le reflet de la précédente : l'immuabilité du mode de vie du sous-prolétariat. La possession, toujours précaire, d'une télévision

(1) Le sociologue ne peut ignorer au demeurant que "le processus souvent complexe, lent (...) qui va de l'observation d'un phénomène ou d'un ensemble de phénomènes sociaux à leur explication" ne peut être considéré "comme achevé que seulement dans des cas exceptionnels" (Raymond Boudon, La logique du Social, Hachette, 1979, p.206). Les formulations habituelles des phénomènes de reproduction de l'extrême pauvreté, comme par exemple celles qui adoptent l'image facile du "cercle vicieux" (ainsi chez Robert Holman, 1978, p.117) ne peuvent pas être considérées comme des explications satisfaisantes.

(2) Cette "immobilité sociale" d'une partie au moins du sous-prolétariat (le noyau dur), vérifiée entre la seconde moitié du XIXème siècle et le XXème siècle reste encore une hypothèse de recherche, ni confirmée, ni infirmée pour une partie de la population misérable des siècles précédents. Nous parlons ici de populations et non de trajectoires individuelles afin de distinguer la règle de l'exception. personnes elles-mêmes.

ou d'une voiture d'occasion n'y change évidemment rien.(1)

La troisième est l'incapacité des institutions et des procédures d'assistance à réduire la condition sous-prolétarienne et, tout au rebours, leur propension à agir, consciemment ou non, comme moyens paupérisants.

C'est sans doute de ce dernier point qu'il faut partir pour tenter de comprendre la nature et les mécanismes de la reproduction de l'extrême pauvreté, de l'isolement et du refoulement du sous-prolétariat, combinés au fractionnement, par services d'assistance interposés, des familles et des Force est de constater que les travaux actuels de sociologie de l'extrême pauvreté ne vont guère au-delà de l'esquisse d'une telle problématique (2). Il en est ainsi pour de fort bonnes raisons dont on voudrait rappeler deux exemples parmi d'autres.

La première est celle de l'ambiguïté du concept d'exclusion sociale. La seconde est celle des contradictions caractéristiques du rôle joué par les institutions et les procédures d'assistance :

(1) Du reste et plus largement, ainsi que le notait jadis Thornstein Veblen à propos des modes de vie des plus riches, "aucune classe de la société, même si elle se trouve dans la pauvreté la plus abjecte, ne s'interdit toute habitude de consommation ostentatoire" (Théorie de la classe de loisir, op. cit., p.57).

(2) Une tentative intéressante de réflexion et d'analyse historique dans le cadre de cette problématique se trouve chez Vissol (Th.L) : A l'origine des législations sociales du XVI^e siècle : humanisme et frayeurs populaires. -Communication au Colloque : Le droit à l'état naissant. Limoges, les 25, 26 et 27 avril 1984, miméotypé 49 + 3 p).

en écrire, sans plus, qu'il est paupérigène, comme nous venons de le faire à dessein, est tronquer la réalité observable, comme l'est aussi la réduction des services sociaux à une fonction de contrôle social.(1)

L'établissement d'une "véritable" problématique de la reproduction de l'extrême pauvreté ne peut éviter de conduire à interroger le système socio-économique sur le plus grave de ses échecs, et l'on retrouve à nouveau ici l'intuition d'Alfred Marshall, partagée aujourd'hui par de trop rares économistes (au premier rang desquels il faut citer François Perroux et Henri Bartoli). Cet échec est ordinairement dissimulé par son contraire : le succès continûment rencontré par le discours justificateur de la richesse a légitimé celle-ci en faisant le silence sur l'extrême pauvreté. La première des tâches du sociologue de la pauvreté est bien, dans ces conditions, de "commencer à élucider cette incapacité interne, dans une société dite d'abondance, à simplement poser la question de la pauvreté. La première des tâches du sociologue de la pauvreté est bien, dans ces conditions, de "commencer à élucider cette incapacité interne, dans une société dite d'abondance, à simplement poser la question de la pauvreté (et a fortiori de la résoudre)" (Robert Castel, 1978,p.48). Il y a à cela

(1) Les références classiques sont, pour les Etats-Unis, France Fox Piven et Richard A. Cloward, 1971, et pour la France, Jacques Donzelot, 1977, dont le contre-pied est pris par Jeanine Verdes-Le-roux, 1978).

une raison bien simple : ce serait du même coup poser le problème de l'échec de l'économie moderne (1) : "pour mon objet, il ne serait pas mauvais de voir comment l'expert empressé qui, du reste, ne peut pas formuler les questions que les gouvernements lui soumettent, comment l'enseignant "comme il faut" qui endoctrine de futurs petits citoyens bien conformes, comment le boutiquier satisfait qui croit les yeux fermés aux règles d'or de la saine monnaie, comment le catholique béat qui estime que tout va assez bien pourvu qu'on combatte le communisme et le "pouvoir personnel", participent les uns et les autres au "sens de l'inessentiel", et rendent pratiquement impossible de poser utilement, même en termes modestes et rigoureux, la question de l'échec de l'économie moderne" (François Perroux, 1968, p. 35).

Peut-être une interrogation d'ordre prospectif est-elle de nature à aider à ce déblocage. L'esquisse qui en est proposée s'articule autour de trois spéculations respectivement dévolues aux

(1) Et non celui de certaines formes d'économie "primitive" : "la société primitive assigne à sa production une limite stricte qu'elle s'interdit de franchir, sous peine de voir l'économique échapper au social et se retourner contre la société en y ouvrant la brèche de l'hétérogénéité, de la division entre riches et pauvres, de l'aliénation des uns par les autres" (Pierre Clastres, préface à Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, Gallimard, 1976, p. 20). Il ne s'agit pas de prêcher le retour à l'âge de pierre, mais de rappeler que l'activité économique peut prendre d'autres formes que celle de la destruction des hommes.

évolutions possibles des phénomènes d'extrême pauvreté selon qu'ils se trouvent référés :

- à la longue et profonde crise de l'industrialisation qui affecte actuellement certaines des économies les plus "développées", dont la nôtre ;
- au "changement des valeurs" qui serait lié à la fois à cette crise et à l'approche de l'échéance de la fin du millénaire ;
- à l'émergence de "nouvelles" formes de politiques sociales associées à de "nouvelles" formes d'exploitation et de division du travail.

Si l'on veut désigner en termes simples les objectifs respectivement assignés à chacun de ces ensembles de questions, on peut dire qu'ils concernent les formes, puis les représentations, enfin les fonctions de l'extrême pauvreté dans une économie et une société telles que la France des vingt ans à venir.

Ces points sont développés dans le document : Mouvement ATD Quart Monde. - Eléments d'introduction à l'histoire et à la prospective de l'extrême pauvreté - Paris, Laboratoire de Prospective Appliquée, Pierrelaye, Institut de Recherche et de Formation aux Relations Humaines, 1980, 111 pages par André-Clément Decouflé.

LES PAUVRES, REVELATEURS DE NOS SOCIETES

par Jean LABBENS
Sociologue
Ancien représentant du
Programme des Nations Unies
pour le Développement

La question de l'histoire des pauvres est une question difficile : elle demande une reconversion de l'esprit, elle va à l'encontre des attitudes qui nous sont spontanées. On parle du "siècle de Louis XIV", de "l'époque de Richelieu", rarement du temps de Saint Vincent de Paul ; d'ailleurs lui-même a connu les pauvres, a travaillé pour les pauvres mais il n'était pas lui-même un pauvre. On ne définit pas une époque par quelqu'un des catégories inférieures et dominées.

Même quand on parle beaucoup de pauvreté, comme aujourd'hui avec "les nouveaux pauvres", on nie en fait que les pauvres puissent nous apprendre quelque chose sur la société. Tout le monde est pauvre, parce que la pauvreté est ramenée à l'insécurité. Notre regard va alors sur les fins de mois difficiles de la classe moyenne. L'idée sous-jacente, c'est que les pauvres ne font pas l'histoire et n'ont pas d'histoire ; donc ils n'ont rien à nous apprendre sur notre société.

Je prendrai trois exemples, trois cas, assez éloignés les uns des autres, qui nous montrent la conception qu'une société se fait du pauvre et la place que les pauvres occupent dans cette société.

LE HAUT MOYEN AGE : L'EPOQUE POST-CAROLINGIENNE

Pour Georges Duby, l'opposition riche et pauvre n'existe pas à l'époque. Le contraire du pauvre (pauper) n'est pas le riche mais le puissant (potens). Donc le mot pauvre n'a pas une signification économique comme aujourd'hui, mais politique. "Le mot pauper marquait avant tout la soumission à la puissance" (Georges Duby : "Guerriers et paysans" p. 261). "Les pauvres, ce sont les adultes mâles, de condition libre qui ne peuvent pas se défendre". Il faudrait commenter tous les mots. Pourquoi pas les femmes ? Elles ne font pas partie du peuple, elles sont de l'ordre domestique. Ceci pour faire remarquer le contraste entre la signification du mot pauvreté et celle d'aujourd'hui (cf. "La sociologie de la pauvreté" où en reprenant Max Weber, j'ai défini la pauvreté en termes de pouvoir, de statut et de classe).

Du "peuple", le groupe des pauvres constitue la partie désarmée, sans protection. Ce ne sont pas les femmes, ni même les serfs, ceux-ci sont protégés, ils font partie du domaine du seigneur ; même s'ils ne sont pas armés eux-mêmes, ils sont sous la protection des armes.

Evidemment, ces gens désarmés sont menacés par l'indigence, la pauvreté économique, pour toutes sortes de raisons : les guerres, par exemple, dévastent les champs et ils n'ont pas accès aux réserves du domaine. Mais ce n'est pas l'indigence qui les définit comme pauvres. Au début, il était très difficile dans la conception que l'on se faisait de la société de situer "ces gens-là" (comme dirait Colette Petonnet).

Dans la conception tripartite qu'on avait de la société, on situait bien les clercs, les moines et les laïcs (hommes de guerre). C'est seulement bien plus tard, avec Addon de Fleury, que les laïcs se scindent en deux : guerriers et paysans. Ceux-ci ont un rôle actif dans la société, une fonction : nourrir le corps social. Plus tard, quand la

conception tripartite se développera beaucoup plus, John Salisbury décrira la société comme un corps où le clergé est le coeur, le roi, la tête, etc..., les cultivateurs, hommes libres désarmés, ces pauvres-là, sont les pieds. Les pauvres représentent un membre inférieur, mais important tout de même, par qui tout se soutient. Il est donc actif, il est sujet de l'histoire, sans lui, il n'y aurait pas d'histoire.

Au IXème siècle, dans la victoire de Saint-Omer contre les Vikings, on verra "l'inerte vulgus" comme on disait alors, recevoir sa part du butin parce qu'il a contribué à la victoire non pas par les armes mais par le soutien matériel qu'il a donné aux combattants, et aussi et surtout à cette époque, par la prière.

Ce pauvre est intégré dans l'ensemble du corps social, il a une fonction particulière. Cette fonction doit être précisée et je dirais transfigurée parce que le pauvre joue dans la société du Haut Moyen Age une fonction extrêmement importante, une fonction liturgique : il faut comprendre ce que cela veut dire la liturgie. Aujourd'hui, c'est quelque chose qui peut-être est un accès à l'éternité, mais ce n'est pas la vie de tous les jours. Au Moyen Age c'est beaucoup plus important. C'est par la liturgie que ce monde et l'autre monde ne font qu'un. L'identité des deux mondes n'est possible que par la liturgie, liturgie qui transforme le temps en éternité, qui mène toute chose à l'unité ; sans liturgie, il n'y a pas d'unité, parce qu'il n'y a pas de victoire sur le péché (qui est division). La rencontre du riche avec le Christ se fait par l'intermédiaire du pauvre. "Jésus-Christ s'habille en pauvre"...

Vous avez un très bel exemple de cette fonction liturgique du pauvre dans la vie de Robert le Pieux (996-1031) qui était toujours accompagné de douze pauvres (pour honorer les douze apôtres) entretenus par lui. Quand l'un d'entre eux mourait, il était immédiatement remplacé par un autre (ce ne

sont pas tout à fait des pauvres à nos yeux à nous, parce qu'ils étaient assurés du gîte et du couvert). Mais c'étaient des pauvres liturgiques. Il fallait qu'ils dépendent du roi sur cette terre, parce que le roi dépendait d'eux dans l'autre monde, parce que dans la liturgie, il y a un échange de services entre ce monde et l'autre monde qui ramène à l'unité. On a souvent mal compris ce qu'était le rôle du pauvre dans la chrétienté.

Un sociologue du début du siècle, Georges Simmel pense que la charité chrétienne telle qu'elle était pratiquée, telle qu'il en trouve des racines dans l'Evangile est une sorte de négation du pauvre parce que beaucoup de gens faisaient des donations pour assurer le salut de leur âme. Simmel reprend le passage du jeune homme riche. Jésus-Christ lui dit : "Vends tes biens, donne-les aux pauvres et suis-moi". Simmel dit : "l'offrande n'a pas pour objectif de soulager la misère, mais de procurer le salut du riche". C'est faute d'avoir compris ce qu'est la fonction liturgique du pauvre que Simmel a pu faire cette interprétation. Jésus ne dit pas au jeune homme riche : abandonne tes biens, laisse-les à qui veut les prendre, mais il demande que le produit de la vente soit pour les pauvres. C'est le rôle essentiel de l'économie du salut. Si le pauvre devenait riche, il faudrait le sauver à son tour. Le résultat serait nul.

On peut dire que c'était bien facile pour le roi, pour les monastères, d'entretenir douze pauvres et même des armées de pauvres, d'autre part ils n'avaient pas d'autres choix. Quand les richesses sont des denrées agricoles, il faut les consommer ou les distribuer très vite. C'était donc facile d'entretenir les pauvres.

Mais chacun savait que si on rejetait un pauvre, on rejetait Jésus-Christ lui-même, donc qu'on péchait (évidemment le comportement de tous les jours contredit souvent cet idéal). Et le péché ne compromet pas seulement le salut individuel, il brise l'unité du corps social, il empêche le temps de

devenir éternité, la cité terrestre d'être la cité de Dieu. Au contraire la charité édifie. Le pauvre donne l'occasion privilégiée de la charité. Il joue un rôle de cohésion. Il assure bien mieux la paix que les guerriers, ceux-ci défendent, le pauvre construit la cité céleste, l'Eglise. Les droits du pauvre sont reconnus, non seulement parce que la nécessité, le besoin rend toute chose commune, mais comme rétribution de services rendus.

Beaucoup plus tard, Saint Thomas dira que les religieux mendiants peuvent vivre d'aumônes comme de choses qui leur sont dues, comme les produits d'un droit, parce que la nécessité, le besoin rend toute chose commune, donc quand on est dans le besoin, on a un droit strict et précis sur les biens des autres, et parce que les services rendus méritent rétribution.

LE XVIIIème : C'EST LE DEBUT DE CE QU'ON APPELLE LA REVOLUTION INDUSTRIELLE.

C'est l'époque de l'essor de la production, la richesse est en vue. En fait on considère déjà à cette époque que la société est opulente. La société est encore perçue selon une division ternaire. Ce ne sont plus les trois ordres de l'Ancien Régime, mais les propriétaires, les capitalistes et les travailleurs.

Le travailleur, c'est le pauvre, celui qui doit travailler et même beaucoup travailler pour vivre. S'il perd son travail, il est indigent. Il n'a ni terre, ni capitaux, ni métier.

Nous pouvons faire deux remarques contradictoires, mais complémentaires sur la position du pauvre dans la société.

Etre en dehors du corps social, n'avoir que le travail pour subsister, c'est être ramené à la condition originelle de l'homme (cf Rousseau). C'est-à-dire l'homme avant l'état social, celle où les humains n'avaient que le travail (ni capitaux, ni appropriation de la terre), en tout cas avant la civilisation. On prête au pauvre tous les défauts qu'on prêtait à cette époque, ou qu'on prêtera un peu plus tard aux indigènes des colonies d'Afrique spécialement, et Tocqueville fait remarquer tout le discours qu'on tient à ce moment-là sur l'indolence du Noir, son incapacité à travailler avec persévérance, son refus de percevoir un bon salaire etc.. . Tocqueville dit que tout cela, on le retrouve pour les paysans français et les ouvriers français tel qu'on en parlait il y a quelques dizaines d'années. Le pauvre c'est l'homme avant la civilisation, par conséquent celui qui n'a aucun droit. Et là on retrouve les textes de Malthus, en particulier le texte le plus cité, disant que l'homme arrive trop tard au banquet de la vie, et qu'il n'y a pas de place pour lui (la pensée de Malthus est cependant plus nuancée qu'on ne le dit généralement et que ce texte ne le laisse penser), mais sur ce texte-là, c'est net, l'homme n'a pas de droit et ne peut pas en avoir.

Il n'acquiert de droits que s'il travaille effectivement, et pour travailler, il faut qu'il travaille dans la dépendance d'un capitaliste qui veuille bien investir, d'un propriétaire qui veuille bien le faire travailler comme ouvrier agricole ou de quelqu'un qui veuille bien l'engager comme domestique ; le pauvre n'entre donc dans la civilisation, dans un monde de droits que par l'intermédiaire du capitaliste ou du propriétaire.

Par ailleurs, le pauvre est très important, c'est ma deuxième remarque, dont j'ai dit qu'elle était à bien des égards contradictoire. D'une certaine manière, c'est l'homme le plus important de la société. Dans les premières lignes de son traité sur la richesse des nations, Adam Smith indique : "le travail est le fonds primitif qui fournit tou-

tes les choses nécessaires et commodes à la vie". Primitif dans les deux sens : antérieur à la civilisation mais aussi premier en importance, le plus indispensable. Bossuet l'avait dit aussi en comparant la cité des riches et la cité des pauvres. La cité des pauvres serait prospère tandis que la cité des riches déclinerait et Bernard de Mandeville dans la fable des abeilles nous dit que la richesse la plus sûre d'une nation, c'est la multitude des pauvres laborieux. Sans le pauvre, il n'y aurait pas de production et donc pas d'histoire non plus, il y a donc là un sens très clair de l'importance du travail, de l'importance sociale des gens qui n'ont que leur travail et je crois que le souvenir de cette importance-là est restée dans la mémoire du Quart-Monde.

NOTRE EPOQUE

Nous sommes à une époque de sécurité sociale, c'est-à-dire que théoriquement du moins, toute pauvreté accidentelle, ou toute pauvreté prévisible dans le cours d'une vie humaine (la vieillesse, la maladie, un accident) devrait être évitée grâce à la sécurité sociale. Le Général de Gaulle disait au moment de la constitution de la Sécurité Sociale : "Il y aura encore des pauvres parmi nous mais non plus de misérables".

Comme par ailleurs le système économique est supposé, ou tout du moins était supposé jusqu'à une période très récente, assurer la richesse économique et aussi le plein emploi, le pauvre est pour nos contemporains, non pas un pauvre accidentel puisque cela ne doit plus exister mais substantiel, c'est dans son être même que vous trouvez la pauvreté et même la raison de sa pauvreté. Vous avez donc l'opinion assez commune et même très répandue que

le pauvre crée lui-même sa pauvreté, c'est un déviant, un non-intégré en dehors du corps social, ou bien l'opinion selon laquelle le pauvre relève d'une culture particulière, différente, opinion popularisée par Oscar Lewis, mais ce qui revient aussi à rejeter le pauvre en dehors du corps social (hors-groupe). Le pauvre devient alors un assisté, non pas un homme pris en charge par la sécurité sociale mais un assisté et l'assistance devient une obligation mais une obligation pour celui qui la donne sans qu'il y ait en contrepartie un droit strict pour celui qui la reçoit. On voit là une relation sociale extrêmement curieuse mais qui traduit cette situation d'hors-groupe. L'obligation est envers la société dans son ensemble et non pas envers le pauvre. Nous retrouvons là les idées de Simmel : il faut débarrasser la société d'une saleté, de ses scories, d'une inélégance : ce sont les favelas qu'on peint à Rio, ou les retraits d'enfants pauvres à leur famille.

Evidemment tout le monde ne partage pas cette position ; des intellectuels plus ou moins de gauche la récusent. On nous propose alors d'autres conceptions de la pauvreté, mais qui en viennent aussi à nier que le pauvre soit sujet de droits et acteur de notre histoire.

Townsend, dans son énorme volume sur la pauvreté en Grande-Bretagne, définit la pauvreté comme une frustration relative : "relative deprivation". C'est l'idée qu'on peut être pauvre chez nous alors qu'avec les mêmes ressources on ne serait pas pauvre au Moyen Age, on ne serait pas pauvre dans un village d'Afrique ou aux Indes. Townsend pense que c'est assez neuf ! Peut-être comparativement à Rowntree qui définissait la pauvreté par rapport au panier de la ménagère pour assurer la subsistance au moindre coût, mais non par rapport à Adam Smith ni à David Ricardo. Et même Rowntree lui-même était bien conscient que la consommation de subsistance était socialement déterminée, et il en tenait compte. Adam Smith explique qu'en France le paysan pouvait marcher pieds nus, qu'en Ecosse il fallait au

moins qu'il ait des sabots, et ailleurs des souliers. Ne pas avoir de chemise à Rome n'était pas du tout être pauvre, parce qu'il n'y avait pas de chemise à Rome.

Frustration relative, que veut dire cette expression ? Cette notion est née lors d'une enquête commandée par le gouvernement américain dans l'armée américaine pendant la guerre ou juste après la guerre, elle a fait date dans l'histoire des sciences sociales. Les enquêteurs se sont aperçus avec étonnement que les soldats, les officiers et les sous-officiers qui appartenaient aux unités dans lesquelles les avancements étaient le plus rapides étaient justement celles qui se plaignaient le plus des conditions d'avancement, tandis que dans les unités où l'on restait très longtemps sergent ou caporal, bien souvent tout le monde était satisfait. De là est né le concept de "relative deprivation" ou de "frustration relative" parce que ceux qui n'avançaient pas ou avançaient moins vite se comparaient à ceux qui avançaient très vite.

M. Townsend applique ce principe à l'étude de la pauvreté. On arrive à une pauvreté qui est définie typiquement en fonction des frustrations des classes moyennes qui s'enrichissent. M. Townsend nous dit qu'on éprouve une frustration relative quand on ne peut pas aller au restaurant une fois par semaine avec des amis, si on ne dispose pas d'une chambre d'hôtes... Tel n'a pas de chambre d'amis à Paris ou à Londres, peut-être parce qu'il achète un bungalow à la montagne ou à la mer. On ne va pas au restaurant parce qu'on paie la voiture, la machine à laver la vaisselle, le magnétoscope et bien sûr on est frustré par rapport aux gens qu'on connaît et qui peuvent avoir l'un et l'autre. Mais ce n'est pas du tout l'idée que les pauvres se font de la pauvreté.

La société idéale d'après Townsend, ce sont des couches peu nombreuses et très rapprochées : "Middle class should be upper class" (ce sont celles justement qui gardent une partie de population

isolée du corps social). M. Townsend ne se demande pas si l'économie est capable de donner cela à tout le monde ni si ces aspirations à consommer beaucoup ne créent pas de la misère dans les pays riches, ne maintiennent ou n'aggravent pas la misère dans les pays pauvres.

En définitive, dans un cas comme dans l'autre, nous avons une société de classes moyennes dont le discours sur la pauvreté vient renforcer la position.

M. Milano, Lion et d'autres, font la même chose quand ils assimilent la pauvreté à l'insécurité. A ce compte-là, M. Milano nous démontre que nous sommes tous devenus pauvres. Nous devons gagner notre vie et presque plus personne n'a un instrument de travail qui lui garantit la sécurité. Ceci est renforcé par l'économie d'endettement qui risque aujourd'hui de produire une catastrophe.

Mais il y a une grande différence entre l'insécurité de ceux qui ont des fins de mois difficiles, et de ceux qui ne savent pas s'ils mangeront le soir, du cadre mis à la pré-retraite et de l'O.S. ou manoeuvre analphabète qui perd son emploi, même du chômeur en fin de droits mais qui sera embauché avec la reprise et celui qui est tout à fait hors du coup. Bref entre ceux qui ont leur travail plus un capital ("fringe benefits", comme on dit en anglais, droits divers, liés à la position, à l'emploi, capacités, connaissances techniques, relations...) et ceux qui ont seulement leur travail aujourd'hui encore.

Le travail dans le Quart-Monde.

Bien souvent, on dit que les pauvres ne travaillent pas. Ce qui manque aux pauvres, ce n'est pas le travail, c'est l'emploi. Les recherches que nous avons menées, l'étude récente de Xavier Godinot(1), le livre d'Alwine de Vos : "Il fera beau"(2), et mes propres travaux(3) montrent que les pauvres travaillent. Nos constatations sont confirmées par une enquête de l'INSEE à Reims publiée dans le livre : le Quart-Monde(3). Le monde des pauvres est un monde de travailleurs, M. Stoleru l'a parfaitement reconnu dans : "Vaincre la pauvreté dans les pays riches" où il dit : "Le problème ignoré est celui des travailleurs effectifs, effectivement au travail, dont le salaire ne permet pas d'atteindre le niveau de vie minimum défini par le seuil de la pauvreté. Donc le pauvre travaille, et beaucoup plus qu'on ne le croit, et il n'est pas vrai de dire que le pauvre ne travaille pas.

Et cependant la rémunération est très faible, inférieure, égale ou à peine supérieure au Smic. Bien sûr, il arrive qu'un travailleur ne puisse pas faire une semaine complète, mais Xavier Godinot nous indique que cette situation atteint un travailleur sur six ou sept. Ce n'est donc pas le cas général. Il existe aussi des périodes d'arrêt, des interruptions. Mais celles-ci tiennent à la nature même du poste qui est offert au travailleur du Quart-Monde. C'est un poste précaire : des activités qui ont lieu une ou plusieurs fois par semaine, comme

(1) Xavier Godinot : "Les travailleurs sous-prolétaires face aux mutations de l'emploi", éd. Science et Service, 1985

(2) A. de Vos Van Steenwijk : "Il fera beau... le jour où le sous-prolétariat sera entendu", éd. Science et Service, 1977.

(3) J. Labbens : "L'héritage du passé", éd. Science et Service, 1965, "Le Quart-Monde", éd. Science et Service, 1969.

le montage des tentes sur le marché et le nettoyage qui suit ; des activités saisonnières ; des intérim ; des travaux du bâtiment ou sur les chantiers publics. Il s'agit d'occupations intermittentes. Comment veut-on que le travailleur ne soit pas intermittent si l'occupation offerte l'est par nature ? On peut bien sûr imaginer que le même homme monte les tentes le lundi à Trifouilly les Oies, le mardi à Châteauneuf, le mercredi dans une autre localité... Les choses se passent en partie de cette manière. Comme on pourrait en théorie sauter d'un intérim à l'autre, pourvu que l'offre soit assez abondante. Mais la réalité ne permet pas ces déplacements continuels, cette information suffisamment précise, cet ajustement rigoureux du calendrier... Il existe donc dans notre société des postes précaires, temporaires, sporadiques. Ce sont souvent aussi des postes dangereux insalubres, déconsidérés. Deux observations s'imposent ici :

1) des postes de ce genre ne sont pas des emplois ;

2) des postes de ce genre ne seraient pas remplis au dommage de notre économie telle qu'elle est organisée, s'il n'y avait pas un Quart-Monde. Je vais expliciter ces deux points.

Les postes ne sont pas des emplois. Nous ne formons plus une société de travailleurs ; nous constituons entre nous une société d'employés. Plus personne ne dit : "je cherche du travail", mais : "je cherche un emploi". Leur emploi, c'est peut-être du travail, mais c'est du travail et peut-être beaucoup d'autres choses, comme toutes les sécurités liées à l'emploi. C'est très différent ! Au 19^{ème} siècle et au début de notre siècle, il y avait une grande différence sociale entre l'employé et l'ouvrier ou le travailleur. L'un portait veste et cravate ; l'autre le bourgeron, plus tard la salopette. L'un maniait surtout la plume et l'autre des outils.

Mais la grande différence, c'était que l'un était payé au mois et l'autre à la journée ou à la semaine. L'un pouvait "se la couler assez douce" et l'autre peinait. Tous deux avaient un impérieux besoin de leur salaire pour vivre ; mais leur statut était tout différent. L'un jouissait d'une sécurité ; il avait au moins un mois devant lui et, en cas de difficultés, l'entreprise restreignait le nombre de ses ouvriers, elle ne modifiait guère le nombre de ses employés, à la fois pour des raisons d'organisation des tâches : la comptabilité, par exemple, n'est pas beaucoup moins astreignante quand on produit peu que quand on produit beaucoup (facturer mille pièces à un client ne prend pas plus de temps que de lui en facturer dix, mais il faut cent fois moins d'ouvriers); il faut garder sous la main l'administration pour une éventuelle reprise ; à la fois pour des raisons de connivence sociale : les employés ne sont pas des bourgeois, mais ils en approchent et on ne les traite pas tout à fait comme des prolétaires.

Ce qui s'est passé, c'est que la plupart des postes de travail, jusqu'à la crise présente (et encore!) sont devenus des emplois. L'emploi, c'est la stabilité, des garanties de toutes espèces contre le licenciement, la maladie, la vieillesse... De manière paradoxale, on pourrait dire que l'emploi, c'est tout sauf le travail. Le guide qui voici peu de temps encore, faisait visiter l'Unesco s'entendait souvent poser la question : "Combien y-a-t-il de personnes qui travaillent ici" ? Il répondait : "environ dix pour cent". Tous les fonctionnaires avaient un emploi, ou à peu près tous, mais on y comptait aussi des surnuméraires ; mais un sur dix (d'après le guide qui se trompait tout de même un peu) travaillait. J'ai moi-même pris la défense d'un fonctionnaire que l'administration voulait renvoyer en arguant qu'il était vraiment au-dessous de sa tâche. Et c'était parfaitement vrai. Ce fonctionnaire avait des diplômes, mais c'était un imbécile, totalement incapable d'accomplir le travail qu'il était censé faire. Seulement, l'administration ne

s'en était aperçue qu'au bout de dix ans. Et je disais alors : ce travail ne doit pas être bien important pour l'organisation de la communauté internationale puisqu'on a pu le faire mal ou ne pas le faire du tout pendant dix ans. De plus, l'administration aurait dû s'apercevoir plus tôt de la situation. En laissant croire pendant dix ans à ce fonctionnaire qu'il donnait satisfaction, elle lui a conféré certains droits. L'administration est elle-même idiote, comme "le type en question", ou négligente. Elle doit en porter les conséquences, ou trouver pour cette personne un travail adapté à ses capacités (cela, je reconnaissais que ce ne serait pas facile) ou le supporter, quitte à le faire doubler si possible par quelqu'un de plus compétent. Autrement dit, l'homme en question devait garder son emploi bien qu'il n'y eût aucun espoir de le voir faire son travail. Il avait un emploi ; il n'avait pas de travail.

Vous me direz : "tout le monde n'est pas fonctionnaire, ni fonctionnaire de l'Unesco". Vous avez raison sur ce point précis, mais non pas sur le fond. Vous imaginez-vous l'énorme gabegie qui peut se produire dans une grosse entreprise qui a pratiquement le pouvoir de fixer ses prix ? Et même dans des entreprises plus modestes dans des périodes de prospérité, d'inflation aussi où l'on devance continuellement sur le prix des ventes la croissance des coûts salariaux ? Il n'était pas très difficile jusqu'à une date récente de donner beaucoup d'emplois pour peu de travail. Bien sûr tout le monde est occupé ; mais être occupé, ce n'est pas travailler. La multiplication des postes suscite une foule d'occupations souvent au détriment du travail réel. La plupart des postes sont donc devenus des emplois.

Mais ce n'est évidemment pas le cas de ceux que nous avons évoqués tout à l'heure. Ceux-là sont restés des postes de travail. Et le fossé s'est agrandi entre les gens qui ont des emplois et ceux qui occupent de tels postes de travail. Les avantages liés à l'emploi sont refusés à ces derniers. L'écart entre eux et la masse des salariés s'est

agrandi, alors qu'il diminuait entre les employés, les techniciens et les ouvriers qualifiés. On peut penser - bien que je ne puisse pas encore le démontrer avec précision - que la rétribution du travailleur (par opposition à l'employé) a baissé. Il faut bien que quelqu'un paye la déperdition de travail que produit sans doute la multiplication de l'emploi. Cette déperdition est payée de mille manières et par des multitudes de gens par le biais de l'inflation, mais aussi sans doute par une aggravation de la situation économique du Quart Monde.

Il faut un Quart Monde pour occuper des postes de ce genre. Le problème des travaux déconsidérés, intermittents, sales, dangereux, insalubres, est évidemment que personne n'a envie de s'en charger. Les économistes classiques s'étaient posé le problème et ils l'avaient résolu en disant qu'il fallait offrir une rétribution généreuse. Ils citaient des exemples qui, à leur avis, montraient qu'il en allait bien ainsi : le bourreau, dit Adam Smith, n'a pas beaucoup de travail, mais, comme son métier est répugnant, il est très largement payé pour la peine qu'il se donne. Tenir un cabaret n'a rien d'honorable et n'est pas toujours très astreignant : on discute et on joue avec les clients et voilà qu'avec fort peu de capital on peut faire fortune, au moins une petite fortune. En Ecosse, le maçon n'est pas assuré de pouvoir travailler tous les jours et il est même certain de ne pas travailler tous les jours, mais quand il se met à l'ouvrage avec le beau temps, il se fait de belles journées, car la température est clémente et le gain appréciable. C'est là, évidemment, une solution et je me suis laissé dire, sans l'avoir vérifié, qu'en République Fédérale d'Allemagne, les éboueurs recevaient des salaires conséquents.

Mais il existe une autre solution et je crains que celle-ci soit plus couramment appliquée : c'est de faire en sorte que des gens n'aient pas d'autre choix que d'accepter des travaux de ce genre. Au lieu de rechercher des personnes qui veulent bien ou même qui veulent faire ce travail contre de

hauts salaires et des prestations annexes (stabilité, temps libre...) parce que les avantages compensent - et peut-être largement - les inconvénients, on s'arrange pour qu'il y ait des gens qui ne puissent pas ne pas accepter de pareils travaux.

De là il saute aux yeux que, pour qu'il en soit ainsi, les gens doivent être peu instruits et peu payés. Peu instruits, parce que s'ils avaient une qualification, ils pourraient postuler avec succès un autre travail, voire un emploi au sens que nous avons précisé. Peu payés, parce qu'ils doivent être toujours demandeurs. C'est un "boulot" qu'on ne peut pas aimer en soi. On peut l'aimer pour les contacts sociaux qu'il donne et parce qu'il dépanne, permet tant bien que mal de procurer du pain aux enfants. C'est pourquoi le Quart Monde aime son travail, comme l'a souligné Xavier Godinot (mais un travail qu'on ne peut pas aimer si on avait un autre choix ou si on pouvait s'en dispenser pour une semaine ou pour un jour). Il faut qu'il y ait des candidats, il faut que le travail ne tire jamais les gens du besoin, ne fût-ce que pour une courte période de temps. Il faut donner juste de quoi satisfaire le minimum pendant un moment, un instant et même rester un peu au-dessous du minimum des besoins. Ainsi vous pouvez être tranquille : le travail sera fait. Voyez maintenant comment nous avons recruté nos O.S., chez les miséreux du Tiers Monde et comment nous employons le Quart Monde à des tâches d'O.S. généralement en dessous de celles qui vont aux immigrés, et aux travaux intermittents, usants, dangereux, malsains.

Un exemple pris en Norvège illustre bien ce que nous venons de dire et présente d'autant plus d'intérêt que ce pays est l'un des moins inégalitaires des nations riches. Tous les vieux y sont à l'abri du besoin et la répartition du revenu national donne plus à ceux qui sont au bas de l'échelle que partout ailleurs. Mais une partie non négligeable - loin de là - de la richesse nationale est acquise par la pauvreté de certains travailleurs et cette démocratie économique, à bien des égards remarqua-

ble, repose sur une base de misère. Les forêts et la pêche sont des activités importantes pour l'économie nordique qui ne peut compter sur beaucoup de terres susceptibles d'être cultivées. Le travail du bois et la pêche sont ainsi essentiels à l'industrie nationale et aux exportations : une étude a été réalisée sur deux municipalités de la Norvège du Sud où la sylviculture joue un rôle économique important. Les travailleurs de la forêt, spécialement les débardeurs, sont très mal payés et vivent souvent dans la misère. Mais vous avez là deux sortes d'ouvriers forestiers: - ceux qui possèdent aussi un bout de terre et combinent le travail agricole, le travail dans la forêt, et éventuellement, la pêche. Ceux-ci s'en tirent bien; - ceux qui n'ont pour occupation que la sylviculture et plus précisément encore l'abattage et le débardage.

Les propriétaires à eux seuls ne peuvent pas fournir une main d'oeuvre suffisante dans une période de pointe. Il faut donc qu'il y ait des gens occupés de façon saisonnière, relativement bien payés pendant cette période et qui se débrouillent comme ils peuvent, c'est-à-dire fort mal, pendant le reste de l'année. On pourrait théoriquement constituer, comme ailleurs, de grandes unités de production forestière, employer ainsi moins de monde toute l'année. Mais cette solution n'arrangerait pas du tout les petits propriétaires qui, n'ayant plus que leurs champs, seraient obligés de partir ou de se faire embaucher comme ouvriers forestiers. Ils n'y gagneraient rien. La pauvreté des autres assure donc que le travail est fait sans qu'on ait à modifier la structure économique et sociale de la région. Le dilemme est, ou bien de résorber la pauvreté soit par un autre mode d'exploitation soit par l'émigration, ou bien d'assurer une exploitation rentable dans le système actuel en maintenant des gens dans la pauvreté. On choisit la seconde partie de l'alternative.

L'hérédité de la condition

C'est une manière très efficace d'assurer que les acteurs sociaux soient préparés au rôle qu'ils tiennent. Dans la société où l'éducation formelle est peu développée, l'hérédité des conditions sera ainsi très importante. La famille est le lieu où se font la socialisation et l'apprentissage. On hérite normalement de la condition du père et du rôle que celui-ci tenait ou d'un rôle très semblable qui exige des capacités assez similaires. On peut aussi diversifier l'éducation selon la place occupée par chacun dans la famille : l'aîné succédant au père, les plus jeunes étant destinés à l'armée ou à l'Eglise qui, à la formation donnée par la famille, ajoutent une éducation particulière par des institutions appropriées. Vous voyez ici apparaître l'éducation formelle à côté de l'éducation informelle, éducation formelle avec un formalisme réduit : être page auprès d'un grand seigneur avant de devenir officier; vivre aux côtés d'un ecclésiastique ou dans un grand séminaire pour apprendre la théologie et devenir évêque.

Si ces remarques sont exactes, on devrait s'attendre à ce qu'un rôle soit d'autant plus héréditaire qu'il exige moins d'éducation formelle. On a beaucoup insisté sur la transmission héréditaire, des rôles qui, souvent, ne sont pas les plus considérés ni les mieux rétribués. Il y a beaucoup de vrai là-dedans. Ce sont au contraire, les plus simples, les moins qualifiés, les plus vils, les moins bien payés. Et il est très important pour l'ordre social qu'il en soit ainsi : ces rôles sont tout aussi nécessaires que les autres, mais ils risqueraient fort de n'être pas tenus ou d'être tenus dans la révolte et donc par la coercition s'ils n'étaient pas héréditaires. Il est donc très probable que les révolutions, les grands changements sociaux du passé et du présent déterminent une certaine mobilité sociale aux niveaux supérieurs et moyens, mais en causent très peu aux niveaux inférieurs. C'est d'ailleurs bien l'impression qu'en retire le petit peuple.

La notion d'une pauvreté héréditaire est insupportable à certaines penseurs, M. Townsend, par exemple, y est tout à fait allergique. Il trouve dans cette notion une odeur de racisme : les pauvres formeraient une sorte d'ethnie inférieure. On peut partager son point de vue dans la mesure où l'hérédité de la pauvreté transmettrait une culture propre comme le voudrait M. Oscar Lewis, et bien que celui-ci essaye de nous convaincre que la "culture de la pauvreté" a des aspects très positifs.

Mais si l'hérédité de la misère est l'un des mécanismes mis au point pour faire exécuter les tâches pénibles, répugnantes, dangereuses dont aucune société ne peut encore malheureusement se passer, on peut en accepter la notion sans tomber dans le préjugé d'une sorte de race inférieure.

Pour d'autres, l'héritage de la misère mène à une vision intemporelle de la pauvreté. On y voit "un peuple qui traverse l'histoire", (comme disent M. Milano et un récent article des Etudes) à la manière dont le peuple hébreu traversait les nations idolâtres sans se laisser contaminer - ce qui, d'ailleurs, n'était pas toujours le cas. Mais il ne s'agit nullement de traverser l'histoire, sinon d'être maintenu par elle aux positions les plus basses et de la faire aussi à ces places humbles mais sans lesquelles rien ne se ferait.

Il est grand temps de conclure. Lorsque nous considérons la pauvreté non point seulement ni surtout comme la privation de certains biens, mais comme une relation sociale, une interaction des hommes entre eux, nous sommes nécessairement amenés à remettre en question beaucoup d'idées que nous nous faisons sur notre propre société. Il faut même dire que, si nous voulons vraiment savoir dans quelle société nous vivons, c'est à la pauvreté et aux pauvres qu'il faut le demander. Pourquoi ? Parce que l'interaction des hommes joue sur le fonds d'un ensemble de droits et de devoirs, d'attentes et de

réponses réciproques. Le pauvre est celui qui possède le minimum de pouvoir, le minimum de droits, qui peut attendre le plus et à qui on donne aussi le moins. Ainsi se révèle le sens qu'une société donne à l'homme.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTHONIOZ-DE GAULLE G.,
CALLAIS A., KRIEGEL A.,
PERROT M. "Comment identifier un
peuple sans connaître
son histoire". Ed.
Science et Service
Quart Monde, Revue
IGLOOS n°99-100, 1977.
- ATD Quart Monde
(Mouvement international) "Pieds-Humides et Ga-
gne-Petit". Album avec
photos et texte inté-
gral du spectacle, Ed.
Science et Service
Quart Monde, 1984
- ATD Quart Monde Provence "Savoir la vie; La
grande pauvreté à vo-
pix haute", (sous la
direction de P. JOU-
TARD). Ed. Science et
Service Quart Monde,
1987
- BARTOLI H. "Economie et création
collective". Ed. Econo-
mica, 1977.
- BEAUNE J.C. "Le vagabondage et la
machine". Essai sur
l'automatisme ambula-
toire, médecine, tech-
nique et société en
France 1880-1910. Ed.
du Champvallon, 1983.
- BEYELER-VON BURG H. "Des Suisses sans nom.
Les heimatlose d'au-
jourd'hui". Ed. Scien-
ce et Service Quart
Monde, 1984.

- BOUDON R. "La logique du social". Ed. Hachette, 1979.
- CATANI M. "Tante Suzane", 1983.
- CHALINE N.J. "Histoire des diocèses de France, Rouen, Le Havre". Ed. Beauchesne, 1976.
- CHEVALIER L. "Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIXème". Ed. Plon, 1958, réédition Ed. LGF, 1978.
- CODACCIONI F.P. "De l'inégalité sociale dans une grande ville. Le drame de Lille". Ed. P.U.L., 1976.
- CONTE G. "Eléments pour une histoire de la commune dans le XIIIème"
- DECOUFLE A.C. "Aspects de la condition des plus pauvres et regards portés sur la pauvreté" (XIIème-XIXème siècle. anthologie. Mouvement ATD Quart Monde.
- "Eléments d'introduction à l'histoire et à la prospective de l'extrême pauvreté". Laboratoire de prospective appliquée; Mouvement ATD Quart Monde, 1980, ronéotypé.

- DELUMEAU J. "La peur en occident (du XIVème au XVIIIème siècle)". Ed. Fayard, Coll. Le Temps, 1978.
- DUBOIS "Vocabulaire politique et social en France", 1869-1871.
- DUBY G. "Guerriers et paysans (VIIème-XIIème siècle). Premier essor de l'économie européenne". Ed. Gallimard, 1978.
- DUFOURNY de VILLIERS "Cahiers du quatrième ordre - celui des pauvres journaliers, des infirmes, des indigents ...l'ordre sacré des infortunés, 25 avril 1789. Ed. EDHIS, 1967.
- DUQUESNE L. "Que l'injustice s'arrête !" Ed. Science et Service Quart Monde, 1982.
- FERNANDEZ M. "Histoire de la ceinture noire de Paris, 1840- 1940". Thèse d'histoire.
- FOUCAULT M. "Folie est déraison. Histoire de la folie à l'âge classique". Paris, Ed. Plon, 1961, réédition 1972.
- "Surveiller et punir. Naissance de la prison". Ed. NRF-Gallimard, Coll. Bibl. des Histoires, 1976.

- FOX PIVEN F.- CLOWARD R.A. "Regularizing the poor. The fonction of Public Welfare". Ed. Vintage Books, New York, 1971.
- GEREMEK B. "Les marginaux parisiens aux XIVème et XVème siècles". Ed. Flammarion, Coll. L'histoire vivante, 1976.
- "Truands et misérables dans l'Europe moderne, 1350-1600". Ed. Gallimard, 1980.
- "La potence ou la pitié". Ed. Gallimard, Coll. Bibl. des Histories, 1987.
- GILLET M. "Eléments d'histoire du sous-prolétariat dans le Nord-Pas de Calais depuis le début du XXème siècle". Communication au forum: "La réalité ouvrière du sous-prolétariat" ATD Quart Monde, 1983, inédit.
- GUTTON J.P. "La société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon, 1534-1789". Ed. Les Belles Lettres, 1971.
- "L'Etat et la mendicité dans la première moitié du XVIIIème siècle Auvergne, Beaujolais, Forez, Lyonnais". Lyon, Centre d'études forézienne, 1973.

- "La société et les pauvres (du XVIème au XVIIIème siècle". Ed. P.U.F., 1974
- GODINOT X. "Les travailleurs sous-prolétaires face aux mutations de l'emploi". Ed. Science et Service Quart Monde, 1985.
- JOUTARD P. "Ces voix qui nous viennent du passé". Ed. Hachette, 1983.
- LABBENS "L'héritage du passé". Ed. Science et Service Quart Monde, 1969.
- "Sociologie de la pauvreté le Tiers Monde et le Quart Monde". Ed. Gallimard, Coll. Idées, 1978.
- LECOQ M. "Sur les bords de la Bièvre".
- Le GOFF J. "Les marginaux et les exclus de l'histoire". Ed. UGE, Coll. 10/18 les Cahiers de Justieu, 1979.
- Le ROY LADURIE E. "Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324". Ed. Gallimard, Coll. Bibl. des Histories, 1975.

- LEWIS O. "Les enfants de Sanchez, Autobiographie d'une famille mexicaine". Ed. Gallimard, 1963.
- LION A.-MACLOUF P. "L'insécurité sociale". Ed. Ouvrières, 1982.
- MARSEILLE J. "Une famille d'ouvriers de 1770 à nos jours". Ed. Hachette, 1981.
- MILANO S. "La pauvreté en France". Ed. Le sycomore, 1982
- MOLLAT M. "Les pauvres au Moyen Age" Etude sociale. Ed. Hachette, Coll. Le temps et les hommes, 1978.
- MOLLAT M.
(sous la direction de) "Etude sur l'histoire de la pauvreté au Moyen Age (XIVème siècle)". Ed. Publications de la Sorbonne, 1974.
- MOLLAT M.- WOLFF Ph. "Ongles bleus, Jacques et Ciompi. Les révolutions populaires en Europe au XIV-XVème siècles". Ed. Calman-Lévy, 1970.
- MOREL M.C. "Le procès des pauvres, une réalité historique". ATD Quart Monde, oct. 1982

- NAVAILLE J.P. "Les familles ouvrières en Angleterre". Ed. Champvallon, 1983.
- NEVEUX H. "Transformations économiques et significations sociales. L'exemple d'une ville normande : Caen au XVIIIème siècle". In Tijdschrift voor geschiedenis, Den Haag, 1980.
- NORA P. "Lieux de mémoire"
-La République
-La Nation
-Les Français
Ed, Gallimard
- PERROT M. "La fin des vagabonds". In L'histoire, n°3, juillet-août 1978, p. 23-33.
- PERROUX F. "L'echec de l'économie moderne et les chances du progrès humain". In les hommes devant l'echec, ouvr. coll. ss la direction de J. Lacroix, PUF, 1968.
- PETONNET C. "Ces gens-là". Ed. Maspero, 1968.
- "On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues". Ed. Galilée, 1979.

- PIERRARD P. "Approche du sous-prolétariat en France au XIXème siècle". Communication au forum : "La réalité ouvrière du sous-prolétariat" ATD Quart Monde, 1983, inédit.
- RABIER A. M. "Colporteurs et tau-piers". Ed. Science et Service Quart Monde, Revue IGLOOS n°116, 1983.
- RABIER A.M.-PIQUET G. "Soleil interdit, ou deux siècles de l'exclusion d'un peuple". Ed. Science et Service Quart Monde, Revue IGLOOS n°96, 1977.
- RICARDO D. "Des principes de l'économie politique et de l'impôt". Ed. Flammarion, 1981.
- SANDRIN J. "Enfants trouvés, enfants ouvriers". Ed. Aubier, 1982.
- SIMMEL G. "Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung. Siebentes Kapitel : Die Arme". P. 454-493, Ed. Duncker und Humblot, Leipzig, 1908.
"On individuality and social forms. Chap. 7 : The poor". Ed. Donald Levine, Chicago, 1971.

- SISMONDE DE SISMONDI J. "Nouveaux principes d'économie politique ou de la richesse dans ses rapports avec la population". Ed. Calman-lévy, 1971.
- SMITH A. "Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, les grands thèmes". Ed. Gallimard, 1976.
- STOLERU L. "Vaincre la pauvreté dans les pays riches". Ed. Flammarion, Coll. Textes Politiques, 1974.
- TOWNSEND J. "A dissertation on the poor laws", 1786; citée par Karl MARX, Le Capital, 7ème section, XXV, IV.
- TOWNSEND P. "The concept of poverty". Ed. Heinemann, London, 1970.
- "Poverty in the United Kingdom". Ed. Pelican Books, London, 1979
- VELBEN T. "Théorie de la classe de loisir". 1901, Trad. Ed. Gallimard, Bibl. des Sciences Humaines, 1970
- VERDES-LEROUX J. "Le travail social". Ed. de Minuit, Coll. Le sens commun, 1978.

VISSOL T.

"A l'origine des législations sociales du XVIème siècle : humanismes et frayeurs populaires". Ed. Centre Européen de Diffusion Scientifique, Poitiers, 1984.

de VOS van STEENWIJK A.

"Il fera beau...le jour où le sous-prolétariat sera entendu". Ed. Science et Service Quart Monde, 1977.

"Comme l'oiseau sur la branche, Histoire des familles dans la grande pauvreté en Normandie". Ed. Science et Service Quart Monde, 1986.

WEBER M.

"L'éthique protestante et l'esprit de capitalisme. Ed. Plon, 1967.

TABLE DES MATIERES

Préface	3
Introduction	7
MICHEL MOLLAT L'empreinte de la pauvreté médiévale dans les représentations collectives actuelles	11
FELIX-PAUL CODACCIONI Approche de l'histoire du sous-prolétariat lillois à la fin du XIXème et au début du XXème siècle	29
MICHELLE PERROT Synthèse des orientations historiques à prendre	61
ALWINE de VOS van STEENWIJK Interroger l'histoire; l'exemple du sous- prolétariat normand	81
ANNE-MARIE RABIER Le Quart Monde raconte son histoire	99
PIERRE HOSSELET Quand les enfants font l'histoire	111
Un spectacle à thème historique; Paris XIIIème 1600-1984; "Pieds Humides et Gagne Petits"	117
ANDRE-CLEMENT DECOUFLE Histoire et prospective de l'extrême pauvreté; quelques points de repère	125
JEAN LABBENS Les pauvres, révélateurs de nos sociétés	135
Bibliographie	157

Institut de Recherche et de Formation
aux Relations Humaines
107, avenue du Général Leclerc
95480 Pierrelaye - Tel: (1) 30 37 11 11